BIBLIOTHEQUE F. RENARD
EX
LIBRIS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/theatreg00gall

LE ROI DE LAHORE

OPÉRA EN CINQ ACTES, SIX TABLEAUX

PAR

LOUIS GALLET

MUSIQUE DE

J. MASSENET

UN FRANC

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

LE
ROI DE LAHORE

OPÉRA

Représenté pour la première fois, à Paris, à l'Académie nationale de Musique, le 27 avril 1877.

Les divertissements sont de M. L. Mérante.

Les décorations du premier acte (premier tableau) sont de M. Daran. — Celles du premier acte (second tableau) et celles du cinquième acte, de MM. Rubé et Chaperon. — Celles du deuxième acte de M. Chéret. — Celles du troisième acte de M. Lavastre. — Celles du quatrième acte de MM. Lavastre et Carpezat.

Les costumes sont dessinés par M. Eugène Lacoste.

S'adresser, pour la mise en scène de l'ouvrage, à M. Colleuille, régisseur de la scène, et à M. G. Hartmann, éditeur de musique, boulevard de la Madeleine, 19, pour la *partition*, les *parties d'orchestre*, et tout ce qui concerne l'*exécution théâtrale* de cet ouvrage.

Coulommiers. — Typographie Paul BRODARD.

LE
ROI DE LAHORE

OPÉRA

EN CINQ ACTES, SIX TABLEAUX

PAR

LOUIS GALLET

MUSIQUE DE

J. MASSENET

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1879

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

A

MONSIEUR HALANZIER-DUFRÉNOY

DIRECTEUR DE L'ACADÉMIE NATIONALE

DE MUSIQUE

En témoignage de la gratitude des Auteurs de la musique et du poëme, pour la constante initiative, les soins personnels qu'il a apportés à la mise en scène de cet ouvrage et le cadre magnifique qu'il lui a donné.

PERSONNAGES

ALIM, roi de Lahore	MM. Salomon.
SCINDIA	Lassalle.
TIMOUR	Boudoubesque.
INDRA	Menu.
UN CHEF	Auguez.
SITA	Mmes J. de Reszké.
KALED, jeune esclave (travesti)	Fouquet.

RAJAHS de la suite de Scindia : MM. Grisy, Sapin, Mermant, Monvaillant, Lotani, Fréret.

Prêtres, Prêtresses, Chefs, Soldats, Danseuses, Musiciens, Peuple, etc., etc.

Dans l'Inde, à l'époque de l'Invasion du sultan Mahmoud.
— XIe siècle. —

CHANT

Premiers Dessus. — Coryphée, Mme Granier.

Mmes Mignot, Lebrun, Lasserre, Prudhomme, Lovendal, H. Bouillard, E. Bouillard, Chéri, Lafitte, Bour-Dauriac, Pierre, Marietti, Lebel.

Seconds dessus.

Mmes Odot, Lourdin, Motteux, Parent, Klemczynski, Guérin, Marchant, Bernardi, Lebrun, Nastorg.

Troisièmes dessus.

Mmes Brousset, Jacquin, Guillaumot, Godard, De Bondé, A. Jaeger, Fagel, Méneray, Laboire.

Quatrièmes dessus. — Coryphée, Mme Christian.

Mmes Tissier, Cottignies, Gougenheim, Printemps, Delahaye, E. Jaeger, Piermarini, Ugani.

Premiers ténors. — Coryphées, MM. Marty, Hélin.

MM. Desdet, Brégère, Desdet fils, Vignot, Kerkaert, Vasseur, Rousseau, Nagrasse, Moreau, Barrier, Gilbert, Lozier, Mesme, Cléry, Moison.

Seconds ténors. — Coryphées, MM. de Sörös, Menjaud.

MM. Blanc, Connesson, Granger, Lesecq, Flajollet, Bonnemye, Brisson, Devisme, D'Haessler, Petitjean, Salviat.

Premières basses. — Coryphées, MM. Jolivet, Lafitte.

MM. Margaillan, Lejeune, Schmidt, Legée, Castets, Pons, Egée, Graux, Gaby, Vallé.

Secondes basses. — Coryphées, MM. Thuillart, Soyer.

MM. Boussagol, Van-Hoof, Danel, Hourdin, Jeanson, Fleury, Soulié, Fardé, Garet, Artero, Donnette, Compans, Debroas, Morin.

DIVERTISSEMENTS

ACTE DEUXIÈME.

Douze Jeunes Esclaves du Camp.

Premier Quadrille. — Mlles Gaudin, Testa, Vuthier, Stilb 2e, Méquignon 1re, Fléchelle, Ducosson, Grandjean, Quemin, Keller, Stilb 1re, Dieudonné.

ACTE TROISIÈME.

Les Bienheureux du Paradis d'Indra.

Sujets. — Mlles Righetti, Annette Merante, E. Parent, Faton, Sanlaville, Pallier, Montaubry, Piron, Robert, Mollnar, Lapy, Bussy, Larieux, Mercedes, Bernay, Monchanin, Roumier, Biot.

Coryphées. — Moïse 2e, Enclin, Jourdain, Votier, Moïse 1re, Moris, Bourgoin, Grangé, Kahn, Hirsch, Bechade, Gallay, François Desvignes, Biot 2e, Roch, Levy, Elluin, Leroy, Girard.

Quadrilles. — Mlles Gaudin, Testa, Vuthier, Stilb 2e, Méquignon 1re, Fléchelle, Ducosson, Grandjean, Quemin, Keller, Stilb 1re, Dieudonné, Hanin, Chislard, Dubois 1re, Prince 1re, Leppich 2e, Subra, Cartiau, Leppich 1er, Prince 2e, Dubois 2e, Roussel 1re, Pamélar. Sacré, Martin, Méquignon 2e, Sonendal.

ACTE QUATRIÈME.

Douze Musiciens.

MM. Leroy, Marius, Baptiste Perrot, Stilb 1er, Galland, Meunier, Michaux, Vandris, Vasquez, Fournot, Lefèvre.

Vingt-quatre Bayadères.

Coryphées. — Mlles Kahn, Hirsch, Béchade, Gallay, François Desvignes, Biot 2e, Roch, Lévy, Elluin, Leroy, Girard.

Premier quadrille. — Mlles Gaudin, Testa, Vuthier, Stilb 2e, Méquignon 1re, Fléchelle, Ducosson, Grandjean, Quemin, Keller, Stilb 1re, Dieudonné.

Douze Esclaves Persanes.

Premier Quadrille. — Mlles Hanin, Chislard, Dubois 1re, Prince 1re, Leppich 2e, Subra, Cartiau, Leppich 1re, Prince 2e, Roussel, Pamèlar.

UTILITÉS. — FIGURATION

ACTE PREMIER. — PREMIER TABLEAU.

Deux Fakirs.

MM. Jules, Vandris.

Cinq Chefs.

MM. Marius, Porcheron, Golland, Dieul, Diany.

DEUXIÈME TABLEAU.

Peuple.

Mmes Meurant, Michaux, Lebreton, Delagneau, Guéroult, Hermet, Malgorne, Lallemand, Drège, Fauvain, Blanc, Jeanne, Marthe, Avenet, Dérosiers, Alice Demey, Mullier, Anaïs, Perrin.

Comparses.

ACTE DEUXIÈME.

Soldats.

MM. Baptiste Perrot, Marius, Gamforin, Porcheron, Barbier, Galland, Hoquante, Guillemot, Gabiot, Dieul, Michaux, Meunier, Stilb, Vandris, Bussy, Diany, Vasquez, Elisée, Fournot, Lefèvre, Berger.

ACTE TROISIÈME.

Un Joueur de flûte.

Mlle Accolas.

Douze Femmes.

Mmes Michaux, Delagneau, Lallemand, Drège, Fauvain, Blanc, Jeanne, Dérosier, Demey, Mullier, Anaïs, Perrin.

Quatre Jeunes filles.

Mlles Pommerais, Chabot, Deschamps, Vignon.

ACTE QUATRIÈME.

Rajahs.

MM. Poncot, Gamforin. Diany.

Neuf Officiers.

MM. Jules, Hoquante, Guillemot, Porcheron, Gabiot, Barbier, Dieul, Elisée, Bussy.

Peuple.

Mmes Meurant, Michaux, Lebreton, Delagneau, Guéroult, Hermet, Malgorne, Lallemand, Drège, Fauvain, Blanc, Jeanne, Marthe, Avenet, Dérosiers, Alice, Demey, Mullier, Anaïs, Perrin.

Comparses.

ACTE CINQUIÈME.

TABLEAU FINAL. — PARADIS.

Mlles Gaudin, Testa, Vuthier, Stilb 2e, Méquignon 1re, Fléchelle, Ducosson, Grandjean, Quemin, Keller, Stilb 1re, Dieudonné, Hanin, Chislard, Dubois 1re, Prince 1re Leppich 2e, Subra, Castiaux, Leppich 1re, Prince 2e, Dubois 2e, Roussel, Pamélar, Sacré, Martin, Méquignon 2e, Vendoni, Salle, Poulain, Sonendal, Sergy, Anat, Lambert, Rossi, Leriche, Marchisio, Mayer.

LE ROI DE LAHORE

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

A Lahore, devant le temple d'Indra. — Sur les hauteurs, au loin, les jardins et les édifices de la ville, éclairés par les dernières lueurs du couchant.

Vers les portes du temple, se presse une foule, parmi laquelle passent des prêtres et des serviteurs du temple. — Des gens du peuple prosternés prient, mêlés aux fakirs accroupis sur le seuil.

SCÈNE PREMIÈRE

TIMOUR, PRÊTRES, SERVITEURS DU TEMPLE, FOULE NOMBREUSE, puis SCINDIA.

CHOEUR, par groupes.

Sauve-nous, tout-puissant Indra!

Paraît Timour. — Il est aussitôt entouré par la foule inquiète.

Les musulmans bientôt seront devant Lahore,
Ils viennent comme un flot que rien n'arrêtera.

La mort marche avec eux et la flamme dévore
Partout, sur leur chemin, les champs et les cités.
Mahmoud, le sultan redoutable
Mène ces hommes indomptés.

TIMOUR, calme et rassurant.

Si leur approche vous accable,
Si le roi ne les combat pas,
Rassurez-vous. Indra, puissance impérissable,
Nous garde l'appui de son bras.
C'est le Dieu secourable,
Que toute voix l'implore. Il les dispersera
Plus légers que des grains de sable.

LE CHOEUR.

Sauve-nous, tout-puissant Indra !

Sur un geste de Timour, la foule commence à entrer dans le temple. — Scindia paraît, à ce moment, avec une petite escorte qu'il congédie aussitôt.

SCINDIA, à lui-même, sans voir Timour.

O tortures du doute ! ô sombre jalousie !
C'est la mort ou la vie,
Que tout à l'heure ici mon amour trouvera.

Timour est tout à fait dégagé de la foule. — Scindia l'aperçoit.

Voici Timour, voici le prêtre.

A la vue de Scindia, Timour vient vers lui, tandis que le chœur achève de pénétrer dans le temple. — Les deux hommes restent seuls.

SCÈNE II

TIMOUR, SCINDIA.

TIMOUR.

Ministre du roi, notre maître,
O Scindia, viens-tu nous annoncer enfin
Du barbare Mahmoud le châtiment prochain ?

SCINDIA.

Non ! J'ai d'autres projets et tu vas les connaître.
Prêtre, je viens chercher la vierge qu'autrefois
Tu reçus dans ce sanctuaire,
Sitâ, la fille de mon frère.

TIMOUR.

Qu'oses-tu demander ?.. Elle appartient aux dieux !

SCINDIA.

Tu vas la relever aujourd'hui de ses vœux !

TIMOUR.

Le roi seul a ce droit.

SCINDIA, impétueusement.

Eh bien, le roi lui-même,
S'il le faut, me rendra Sitâ... Sitâ que j'aime,
Sitâ, que ton pouvoir défend trop mal ici.
Obéis.

TIMOUR, offensé.

Le roi seul peut me parler ainsi.
Retire-toi.

SCINDIA, amèrement.

Faut-il enfin que je le dise,

Prêtre ? On prétend que là, — dans l'ombre de l'autel,
Bravant ta vigilance et le courroux du ciel,
Un homme a pu venir près d'elle, par surprise,
Murmurer, chaque soir, des paroles d'amour.

TIMOUR.

Ah ! si ce n'est point une calomnie,
Si le temple est souillé par la prêtresse impie,
Malheur sur elle !..

SCINDIA, avec passion.

Non !.. je veux croire, Timour !
Je veux croire à son innocence !
Non, son cœur ne peut m'échapper ;
Non, ma plus vivante espérance
Ne saurait ainsi me tromper !

TIMOUR.

Ni sa beauté, ni sa jeunesse
Ne doivent la défendre ici :
Pour une honteuse faiblesse
Je la frapperais sans merci !

SCINDIA.

Écoute-moi... Le trouble est dans mon âme...
Conduis-moi vers Sitâ... Je l'interrogerai !..

TIMOUR, après un temps.

Tu vas la voir. Tu vas, — seul, — juger cette femme.
A ton premier signal pourtant j'apparaîtrai !

SCINDIA.

Ah ! je l'aimerais mieux cent fois morte qu'infâme !
Si son crime est réel, je te la livrerai.

Après une reprise, Timour et Scindia entrent ensemble dans le temple.

DEUXIÈME TABLEAU

Dans le temple. — Le sanctuaire d'Indra. — Au fond entre les piliers, sur un autel, la statue du dieu. — Dans un des piliers de l'autel, porte secrète, conduisant à une galerie souterraine. — Un gong ou tympan de bronze servant à appeler les prêtres dans le sanctuaire est pendu sous la colonnade, près d'une des entrées latérales.

Au lever du rideau, Sitâ est en scène, avec les jeunes filles, ses compagnes.

SCÈNE PREMIÈRE

SITA, JEUNES FILLES, compagnes de Sitâ
puis SCINDIA.

JEUNES FILLES, autour de Sitâ.

CHOEUR, pendant l'entrée de Scindia.

Ame timide,
Va, ne crains rien.
Il est ton guide
Et ton soutien.
Pourquoi, tremblante,
Chère innocente,
As-tu frémi?
Sois confiante :
C'est un ami.

SCINDIA, venu lentement en scène pendant ce chœur ; doucement à Sitâ, après l'avoir contemplée un instant avec tendresse.

Approche.

SITA, elle s'approche avec respect et se prosterne.

O Scindia, c'est l'esprit de mon père
Qui te conduit et qui t'éclaire,
Ta présence toujours m'est chère,
Et je m'incline à tes genoux.

LE CHŒUR.

Pourquoi, tremblante,
As-tu frémi?
Sois confiante,
C'est un ami.

Sur un geste de Scindia, le chœur s'éloigne.

SCÈNE II

SCINDIA, SITA.

SCINDIA.

Sitâ, voici venir une heure fortunée,
Où doit changer enfin ton humble destinée...
Je veux te donner un époux.

SITA, timidement et avec trouble.

Seigneur, ne dois-je pas ici finir ma vie?

SCINDIA.

Assez longtemps, aux regards de l'envie
Ce temple a dérobé ta naissante beauté!..
Celui qui t'aime, enfant, te rend la liberté!

SITA.

Celui qui m'aime!

SCINDIA.

Viens!..

SITA.

Te suivre!

A part.

O doux mystère,
Vas-tu donc m'être révélé?
Vision fugitive et chère,
Est-ce de toi qu'il m'a parlé?

SCINDIA, de même, l'observant.

D'un gai rayon son front s'éclaire,
Son regard pur m'a rassuré,
Son divin sourire a fait taire
Les doutes qui m'ont torturé.

Haut, avec une extrême tendresse.

Te voilà frissonnante et pourtant radieuse!
Sitâ, tu m'as compris et mon âme est joyeuse;
Près de toi, je le sens, bientôt, j'aurai trouvé
Le repos qui m'est cher et l'amour tant rêvé.

SITA, qui l'a écouté avec stupeur, à part.

Lui!.. c'était lui! grands dieux!

Très-frappée, elle se trouble et chancelle.

SCINDIA.

Viens, chère enfant!

SITA, suppliante.

Arrête!

SCINDIA.

Tu trembles!.. tu pâlis!..

Il la regarde longuement avec défiance, puis il va pour lui prendre la main.

SITA, avec un vif mouvement de crainte.

Par ce temple sacré,
Par ce Dieu qui me garde en cette humble retraite,
De grâce, laisse-moi !

SCINDIA, qui n'a cessé de l'observer, avec éclat.

Maudite !.. c'est donc vrai !

Sita recule devant le regard terrible de Scindia.

Ton infâme secret on me l'a fait connaître.
Le trouble où je te vois d'ailleurs me l'a livré.
Sous les habits d'un prêtre
Un amant, chaque soir, ici, vient près de toi !

SITA, elle demeure d'abord comme anéantie; puis soudainement

Avant de m'accabler, ô maître, écoute-moi :

. . . . . .

C'était le soir d'un jour de fête.
Je priais seule ici. Soudain, j'entends des pas...
Un homme... jeune et fier... devant l'autel s'arrête...
Il me parle, et je tremble en écoutant sa voix.
Je n'ose regarder... puis, sans que je devine
Si cette vision est humaine ou divine,
Il disparaît.

SCINDIA.

Tu l'as revu plus d'une fois !

SITA, naïvement.

Chaque soir, il revient à cette même place,
Il me parle d'amour sans que jamais sa main
Ose effleurer la mienne et... doucement... il passe
En murmurant : Demain !

SCINDIA, à Sita, perfidement.

Et cet homme, ce dieu, cet insensé, peut-être,
Vient-il... à ton appel ?

SITA.

Quand je chante au pied de l'autel
La prière du soir, je le vois apparaître.

SCINDIA.

Un délire pieux
A pu tromper tes yeux.
Je veux t'en délivrer, te sauver de toi-même
Morte est ta vision, moi je vis et je t'aime!
Viens!

SITA.

Ah! par pitié, laisse-moi!
Pourquoi troubler ainsi ma vie?
J'étais heureuse, hélas! pourquoi
M'ôter le repos que j'envie!
Pourquoi faut-il qu'en un instant
La douceur d'un rêve innocent
Me soit cruellement ravie!

SCINDIA, avec une ardeur et une passion croissantes.

Pour l'amour de ta beauté
J'aurais donné ma vie,
Et mon cœur eût accepté
La honte et l'infamie.
Ma puissante volonté
A tout jamais nous lie!

Il veut la saisir et l'entraîner.

SITA, énergiquement.

Je ne te suivrai pas!

SCINDIA, avec menace.

Ce que j'ai résolu
Peut s'accomplir malgré tes pleurs et ta prière.
Prends garde!

SITA, révoltée.

Ah! je te hais, je brave ta colère!

SCINDIA, il s'arrête, puis avec fureur.

Je me vengerai donc et tu l'auras voulu!

S'élançant vers le tympan de bronze, il le frappe avec violence. — A ce signal, paraissent bientôt Timour, les prêtres, les serviteurs du temple et la foule, envahissant la scène de toutes parts.

SITA, pendant l'entrée du chœur.

Ah! que veut-il?.. quel danger me menace!..

SCÈNE III

LES MÊMES, TIMOUR, PRÊTRES, PEUPLE, SERVITEURS DU TEMPLE.

LE CHŒUR.

Le bronze a vibré dans l'espace,
Son formidable appel
Nous rassemble au pied de l'autel!

Pendant ce chœur, jeu de scène de Scindia. — Haletant, comme brisé par sa propre violence, il montre d'un geste rapide Sitâ à Timour.

TIMOUR, après un mouvement d'indignation vers Sitâ.

Prêtres, écoutez tous; regardez cette femme:
D'un sacrilége, d'un infâme
Elle a partagé l'amour odieux.
Prêtresse, elle a trahi ses vœux,
Vierge, elle a profané son âme;
J'appelle sur son front la vengeance des dieux.

LE CHŒUR, auquel se joint SCINDIA.

A mort! à mort! D'un infâme
Elle a partagé l'amour odieux,

Vierge, elle a profané son âme ;
Prêtresse, elle a trahi ses vœux ;
A mort!

SITA, aux pieds de Timour.

O Timour, tu me crois coupable
Et me refuses ta pitié,
Aux dieux j'ai tout sacrifié
Et c'est en leur nom qu'on m'accable!
Je leur ai voué sans retour,
En sa pureté virginale,
Toute cette beauté fatale
Par qui je succombe en ce jour.
Si je dois rester sans défense,
Si je dois prier vainement,
Au moins épargne-moi l'offense
De douter de mon innocence.
Je n'ai pas trahi mon serment!

A ce moment, s'élève des profondeurs du temple la voix des prêtresses commençant la prière du soir.

SCINDIA et SITA, ensemble, avec une impression différente.

La prière!

VOIX LOINTAINES DES PRÊTRESSES.

Voici la nuit!.. Mes sœurs, prions.
Les étoiles sur nous versent leurs blancs rayons,
Indra, maître du ciel, Indra, nous t'adorons!

SCINDIA, se souvenant.

Le signal!

A Sitâ.

Eh bien! si tu n'es pas sacrilége,
Si le dieu du ciel te protége,
Incline-toi donc devant lui!

SITA, à part.

Que dit-il?

SCINDIA.

Dans le sanctuaire,
Que ta voix s'élève encore aujourd'hui,
Et réponde à cette prière!

SITA, avec effroi.

Cette prière!.. en ce moment!
Ah! Scindia, que veux-tu faire?

SCINDIA, avec cruauté.

Connaître et punir ton amant.

Impérieusement.

A genoux! obéis et prie!

TIMOUR et LE CHŒUR.

A genoux! obéis et prie!

SITA.

Non!.. Frappez-moi; prenez ma vie.
Mais je ne le trahirai pas
Celui dont le ciel et la terre
Respectant l'étrange mystère
Toujours ont protégé les pas!

TIMOUR, SCINDIA et LE CHŒUR, durement.

A genoux! obéis et prie.

SITA.

Non! Frappez-moi, prenez ma vie.
Mais je ne le trahirai pas!

Le chœur répète avec violence ses cris: « A mort! A mort! »

Au moment où Sitâ épouvantée tombe à genoux, Alim, suivi de Kaled, paraît sur les marches de l'autel. — Il a pénétré dans le temple par la porte secrète, qui s'est aussitôt refermée.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ALIM, KALED.

ALIM, avec force et autorité.

Non! Sitâ m'appartient !.. qu'elle vive !

TOUS.

Le roi !

C'était le roi !..

SITA, à part, très-émue.

C'était le roi !

Calme et souriant, le roi marche vers Sitâ, au milieu de la stupeur générale. On s'écarte respectueusement sur son passage. Seul, Scindia a fait un mouvement violent promptement réprimé.

ALIM, avec charme, à Sitâ.

Viens, je ne serai pas ton maître.
Je veux attendre, résigné,
Que ton cœur innocent apprenne à le connaître
Cet amour jusqu'ici peut-être dédaigné!

ENSEMBLE

SITA.

Ah !.. je vous écoute, et mon âme
S'emplit d'un indicible émoi :
Vous parlez d'obéir à la voix d'une femme,
Vous parlez d'obéir et vous êtes le roi !

KALED, près d'eux.

O Sitâ, relève la tête,
Que ton esprit soit rassuré.
L'avenir s'offre à toi comme une longue fête,
Laisse l'amour fleurir en ton cœur enivré.

SCINDIA.

O cruelle impuissance !
Son amant, c'est le roi !
Il faut donc en sa présence,
Il faut me soumettre à sa loi !

TIMOUR.

Ah ! sa seule présence
Vient désarmer ma loi.

LES PRÊTRES et LA FOULE, avec Timour.

Toute humaine puissance
Cède devant le roi !

SITA, à part.

Leur terrible sentence
Me remplissait d'effroi !
Il me rend l'existence ;
Mais, hélas ! il est roi !

ALIM, à Scindia, lui montrant les prêtres.

Si la seule innocence
Ne désarme leur loi,
Cette injuste sentence
Doit fléchir devant moi,

KALED.

Leur injuste sentence
Fléchit devant le roi.

LES PRÊTRES, au roi.

Ah ! ta seule présence
Désarme notre loi !

SCINDIA, avec rage.

O cruelle impuissance !
C'est le roi ! c'est le roi !

Après cette scène d'ensemble, Timour s'avance vers Alim.

TIMOUR.

Roi, l'amour profanant cette enceinte bénie,
Ce temple toujours respecté,
Cet amour est un crime et Dieu veut qu'on l'expie.

ALIM, simplement.

Parle! tu seras écouté.

TIMOUR

Au nom de Mohamed, qu'il nomme le Prophète,
Le sultan Mahmoud vient pour combattre nos dieux,
Ses soldats si ta main, seigneur, ne les arrête.
Vont chasser jusqu'ici nos peuples devant eux.

Eh bien, rassemble ton armée,
Marche vers le désert de Thol,
Et que, devant tes pas, ainsi qu'une fumée
S'efface l'ennemi menaçant notre sol.

ALIM, fièrement.

Je n'ai pas attendu ta parole, ô mon père,
Pour rassembler mes cavaliers.
Comme votre salut, ma gloire encor m'est chère.
Demain mes bataillons partiront par milliers,
Demain mes étendards flotteront dans la plaine.

A Sitâ, doucement.

Me suivras-tu, Sitâ?

SITA.

Vous êtes mon maître.

SCINDIA, sombre, les regardant. — A part.

Il mourra!

ALIM, après un temps, à Timour.

Que ta main me bénisse et qu'Indra me soutienne!

Il fléchit le genou devant Timour qui étend la main sur son front.

SCINDIA, à part, avec un profond sentiment de haine.

Ton jour est proche, Alim, car je t'ai condamné!
Sitâ m'appartiendra.

TIMOUR, relevant le roi.

Vas et sois pardonné!

ENSEMBLE FINAL.

Reprise du motif. — Tableau.

ACTE DEUXIÈME

Campement d'Alim, dans le désert de Thôl. — Plaine sablonneuse et nue. — Horizon immense. — Ciel enflammé. — Déclin du jour, au commencement de l'acte. — A la fin, pleine nuit.

A gauche et à droite, tentes du roi, tentes de Sità et de ses femmes. — Tapis et coussins à l'entrée des tentes.

SCÈNE PREMIÈRE

SITA, KALED, SOLDATS, FEMMES, etc.

Des soldats veillent au fond. — D'autres, accroupis à gauche et pittoresquement groupés, jouent aux échecs. De petites esclaves persanes dansent pour divertir les chefs. — Kaled est au fond, regardant vers la plaine.

SITA, sortant de sa tente, à Kaled, avec inquiétude, en désignant le désert.

Écoute!.. Les rumeurs de l'ardente mêlée
Éclatent au loin sous les cieux!..

KALED, avec confiance.

Oui... l'armée ennemie est encor refoulée,
Alim va revenir toujours victorieux!

SOLDATS, jouant aux échecs, et CHŒUR, autour d'eux.

Échec au roi blanc!.. Le combat s'engage!..
Bataille!.. Le roi noir se conduit bravement,

Comme là-bas Mahmoud contre Alim !.. Bon ! courage !
Échec !.. mat, le roi blanc !

Ils se lèvent en renversant les pièces.

SITA, qui est allée vers eux et a assisté pensive à cette scène — A Kaled.

Ah ! funeste présage !

KALED.

Pourquoi ce pressentiment ?

Sità congédie d'un geste les danseuses. Les soldats s'éloignent, sauf les gardes du fond.

SCÈNE II

SITA, KALED.

SITA.

Écoute encor !..

KALED.

Oui ! des cris de victoire !

SITA.

Je veux espérer, je veux croire !
Alim va venir... Alim est vainqueur !

Triste et découragée.

Mais dans ce désert où nous sommes,
Dans ces lieux inconnus, en péril, loin des hommes,
Malgré moi frissonne mon cœur !

KALED, avec douceur.

Le soir vient, la brise pure
Berce des nuages d'or,
Tout repose en la nature,
Tout s'apaise, tout s'endort.
Caressant la terre, lasse
Des longues ardeurs du jour

Sur la plaine une ombre passe
Avec des frissons d'amour.
Toute rumeur s'est éteinte,
Là-bas, on ne combat plus!
O Sitâ, calme ta crainte,
Les dieux nous ont entendus.

SITA, rassurée, avec Kaled.

Toute rumeur s'est éteinte,
Là-bas on ne combat plus!

A elle-même.

Il va connaître enfin cette douce pensée
Chèrement caressée,
Que lui dérobait ma pudeur.
Heure délicieuse,
Ton ivresse remplit mon cœur,
Je te bénis, je suis heureuse.

Reprise de l'ensemble avec Kaled. — Puis Sitâ se retire. — A l'entrée de sa tente, elle s'arrête un instant:

Je suis heureuse!

Elle entre dans la tente, dont les draperies retombent.

Kaled s'étend sur les tapis devant la tente d'Alim.

SCÈNE III

SOLDATS, FEMMES, ESCLAVES, puis SCINDIA, et les CHEFS.

La scène demeure vide. Le jour baisse.

Après un temps, sonnerie de trompettes et rumeurs lointaines. — Les soldats qui gardent le camp se lèvent et vont au fond, observer, écouter. — Nouvelles rumeurs. Un groupe de soldats entre et se joint au premier groupe.

Même jeu. — La scène se remplit d'autres soldats, d'esclaves, qui arrivent avec précipitation et questionnent les deux premiers groupes Des fuyards, soldats de l'armée d'Alim vaincue, envahissent le théâtre dans le plus grand désordre, Kaled se lève.

CHŒUR, rapide et haletant.

Défaite
Complète !
Tout cède, tout fuit !
Avide,
Rapide,
La mort nous poursuit.
La plaine
Est pleine
De noirs bataillons ;
Lahore
Encore
Nous reste, fuyons !

Entrée de Scindia suivi des principaux chefs.

SCÈNE IV

LES MÊMES, SCINDIA.

SCINDIA, avec fermeté.

Soldats, le roi succombe. — Tout l'accable,
Il est mourant !..

Les soldats, de l'un à l'autre, se répètent les paroles de Scindia.

Une main implacable
L'a frappé par trois fois ; oui, son règne est fini.
D'un sacrilége amour les dieux l'auront puni !

Ne le servez pas davantage,
Les dieux vous puniraient aussi,
Et dans quelque immense carnage

Aux coups d'une horde sauvage
Ils vous jetteraient sans merci.

Vos chefs ont invoqué mon secours. — Me voici !

Aux chefs.

Ah ! je vous sauverai... je vous le dis encore.
M'obéirez-vous tous !

LE CHŒUR.

Oui, tous, nous le jurons.
Ici, comme à Lahore,
A toi seul nous obéirons !

SCINDIA.

Calmez-vous. — Prudemment préparez la retraite.
Dès que la nuit viendra, soldats, nous partirons.
Impuissants à lutter après cette défaite,
A la mort du moins nous échapperons.

ENSEMBLE.

Avant la prochaine aurore,
Pour le départ que tout soit prêt;
Vainement le roi voudrait
Avec nous combattre encore.
A Lahore !
Mort à qui résisterait !

Pendant cette scène, Kaled a écouté avec douleur les paroles de Scindia, puis il s'est fait jour à travers les groupes et s'est précipité hors du camp.

Paraît Alim, pâle, blessé, se soutenant à peine. D'autres soldats le suivent. — Mouvement. — Silence.

SCÈNE V

LES MÊMES, ALIM.

ALIM, avec indignation.

On parle de partir !.. On ose

Commander ici... moi vivant!

Lâches, qui désertez ma cause,
Regardez-moi. — J'ai prodigué mon sang
Pour assurer votre fuite si prompte,
Je suis blessé, mais je reste debout
Et je veux lutter jusqu'au bout.
Ah! plutôt la mort que la honte!

LES SOLDATS, chœur accompagnant la suite de la phrase d'Alim.

O roi, nous sommes condamnés.
Des hommes et du ciel contre nous déchaînés
Ta valeur n'a pu nous défendre!

ALIM.

Quel ténébreux complot a pu vous entraîner?
De l'avilissement où vous allez descendre
Vers mon but glorieux je vous dois ramener.

LES SOLDATS.

Non!

ALIM.

Misérables!..

LES SOLDATS.

A Lahore!
Avant la prochaine aurore,
Pour le départ que tout soit prêt.
A Lahore!
Mort à qui résisterait.

Alim veut s'élancer vers eux; ses forces le trahissent.

Kaled reparaît. — Il veut courir vers le roi; sur un geste de Scindia des soldats l'arrêtent et l'entraînent loin de la scène.

LES SOLDATS, entourant le roi. CHŒUR, farouche et ironique.

Roi, quand la mort t'a touché de son aile
Et qu'elle désarme ton bras,
Va, si tu peux, te défendre contre elle;
Mais n'appelle plus tes soldats!

SCINDIA, près de lui, d'une voix haineuse.

Ta royauté n'est plus qu'une ombre vaine
Et mon pouvoir succède au tien.
Si tu tombes, c'est par ma haine,
Car je te hais, sache-le bien!

ALIM.

Ah! qu'entends-je!

SCINDIA.

Tu m'as ravi Sitâ que j'aime!
J'ai fait taire longtemps mon orgueil outragé,
Mais le jour est venu du châtiment suprême.

ALIM.

Il l'aimait!

SCINDIA.

Meurs, Alim, je suis vengé.

ALIM, avec une fureur désespérée.

Je comprends! c'est à toi que je dois ma défaite...
Celui qui m'a frappé, c'est toi!..
Traître! meurtrier!

Le désignant aux soldats.

Qu'on l'arrête!

Morne silence des chefs. — Alim se traîne de l'un à l'autre. — Très-troublé.

Quoi?.. pas un n'obéit aux ordres de son roi?

SCINDIA, à Alim, froidement.

Ne résiste plus. — L'œuvre est faite!

LES SOLDATS.

La main des dieux pèse sur toi!

ALIM, terrassé.

La main des dieux pèse sur moi!

Il tombe sur les coussins à l'entrée de la tente.

LE CHŒUR.

Roi, quand la mort t'a touché de son aile
Et qu'elle désarme ton bras,
Va, si tu peux, te défendre contre elle,
Mais n'appelle plus tes soldats !

Tous s'éloignent. Alim fait un dernier effort pour les arrêter et retombe évanoui. Pendant le chœur précédent, Sitâ a paru à l'entrée de sa tente. — Pâle, terrifiée, défaillante, elle ne peut aller vers Alim. Au moment où les soldats disparaissent, elle triomphe à peine de sa terreur ; elle se redresse enfin et court vers le roi, toujours sans connaissance.

SCÈNE VI

ALIM, SITA.

SITA, accablée.

Seule! Je reste seule à ce moment suprême.

Avec une résolution subite.

Eh bien! à ton salut, seule je suffirai.

ALIM, vaguement.

Sita, ta voix me parle...

SITA, avec tendresse.

Oui, je suis là, je t'aime
Et je te sauverai !

ALIM, comme dans un rêve.

Tu m'aimes !..

Elle l'aide à se soulever ; il la regarde avec extase.

Cet aveu dont mon cœur est avide,
Ah! je l'entends enfin pour la première fois.
Je ne rêve pas... je te vois !
Enfant, que ta lèvre timide
Me le répète encor, ce mot tant espéré !..

SITA.

Alim ! Alim ! je t'aime et je te sauverai !

ALIM, doucement, tristement.

sauver!.. me sauver! Il est trop tard; oublie
l'ivresse promise et l'avenir si doux.
Éloigne-toi. C'est assez de ma vie
Pour apaiser les dieux jaloux.

SITA, avec passion.

Ah! que je porte aussi le poids de leur vengeance!
Qu'ils frappent; je suis forte et je ne crains plus rien!
Oui, je bénis la souffrance
Quand mon cœur est près du tien!

ALIM.

Moi, je maudis ma puissance
Qui lia ton sort au mien.

SITA.

Ah! je t'aime, je demeure,
Du sort acceptons la loi.

ALIM.

Le ciel me frappe, à cette heure
Où ton cœur se donne à moi.

ENSEMBLE.

Restons unis; que je meure
Près de toi!

Après cet ensemble, des cris s'élèvent dans le camp: A Lahore! à Lahore! A ces cris se mêlent des appels lointains de trompettes et le roulement des tambours. Les cris se rapprochent. La nuit est venue pendant la fin de l'ensemble précédent. — Le ciel est orageux et de plus en plus sombre. — Au milieu des cris et des sonneries de trompettes on entend les sourds grondements du tonnerre.

ALIM, frappé et répétant machinalement les mots qu'il entend au loin.

A Lahore!

Avec égarement.

Je veux les arrêter... les suivre!..

L'armée !.. ô trahison infâme !.. Ils s'en vont.
Ah !

Il veut se précipiter au dehors.

Je ne puis plus !..

Avec un cri déchirant.

Sitâ !.. je suis maudit !
Sitâ !

SITA.

Soutenant Alim chancelant.

Espère encor !

ALIM.

Hélas ! Adieu !

Essayant d'éloigner Sitâ, d'une voix expirante.

Va... tu dois vivre !

Il tombe. Sitâ se jette sur son corps

SITA.

Alim !

Avec désespoir.

Mort ! il est mort !

SCÈNE VII

LES MÊMES, SCINDIA, CHEFS, SOLDATS.

SCINDIA, paraissant sur le dernier cri de Sitâ.

Je suis roi !

SITA, se relevant et reculant avec horreur à la vue de Scindia que suivent les chefs.

Scindia !

Au fond, désordre pittoresque de l'armée commençant sa retraite. Soldats avec des torches, etc. — En scène, Sitâ éperdue au milieu de la suite de Scindia. — On s'empare d'elle. — Tableau.

ACTE TROISIEME

Le jardin des bienheureux dans le paradis d'Indra, sur la montagne de Mérou.— Végétation magnifique. — Lumière intense.

SCÈNE PREMIÈRE

INDRA et LES DIVINITÉS SECONDAIRES,
LES AMES HEUREUSES DES ROIS ET DES HOMMES
LES APSARAS (HOURIS DU PARADIS D'INDRA.)

CHŒUR.

Tout rayonne! tout s'éclaire!
Libres du lien mortel
Nous planons dans la lumière,
Oubliant la vie amère
Pour les délices du ciel.

Sans jamais ternir l'aurore
Qui brille sur notre front,
Mille siècles passeront
Et mille siècles encore!

Dans ces jardins enchantés,
Notre éternelle jeunesse
Voit sourire à son ivresse
D'éternelles voluptés !

DIVERTISSEMENT

I et II. — Danses des Apsâras pendant le chœur.

III et IV. — Les Apsâras et les âmes heureuses se cherchent, s'appellent et jouent parmi les fleurs. — ANDANTE.

V. — Danse (Mouvement de valse).

VI. — Episode. — Le jeune dieu Nareda se lève au milieu de l'assemblée. — Au son de sa flûte, il charme et attire les âmes.

VII, VIII, IX et X. — Variations sur la mélodie hindoue de Nareda.

XI. — Ensemble final.

Indra se lève. — Tous s'inclinent devant lui, attendant sa parole.

SCÈNE II

LES MÊMES, INDRA, puis ALIM.

INDRA.

Quel est celui qui vient? son front pâle s'incline
Comme si dédaignant la volupté divine
Il regrettait ici les misères d'en bas.

Paraît Alim. — Il marche lentement et tristement, au milieu de la foule brillante. — Indra s'avance vers lui.

INDRA, à Alim, en scène.

Homme qui donc es-tu, toi qui ne souris pas ?

ALIM.

Hier, je comptais dans la vie,
Parmi les grands et les heureux;
J'étais de ces rois qu'on envie,
Mon âme doucement ravie
Se bercait d'un rêve amoureux.

INDRA.

Espère en la vie immortelle !

ALIM, se prosternant aux pieds d'Indra, puis avec éclat.

Souverain du ciel, écoute mes vœux !
Rends-moi celle que j'aime.

INDRA, calme et grave.

Son jour n'est pas venu.

ALIM.

Mais la mort elle-même
T'obéit, roi du ciel, et je puis être heureux.

Avec une ardeur suppliante.

Indra, redonne-moi la vie.
De l'amour de Sitâ, du destin que j'envie
Laisse encor s'enivrer mon cœur.

Ah ! dix siècles d'enfer pour une autre existence !
Dix siècles de souffrance
Pour un jour de bonheur !

INDRA.

Dix siècles de tourments pour une vie humaine !....
Insensé !
Va, cependant, tu seras exaucé.
Les dieux ont pitié de ta peine :
Tu vivras.

ALIM.

O Dieu bon!

INDRA.

Tu ne seras plus roi
Parmi ceux qui tremblaient naguères devant toi,
Humble, tu t'en iras, sous des habits de laine,
Et mon seul pouvoir te protégera.
Que Sitâ soit parjure ou qu'elle soit fidèle.
Un commun destin vous enchaînera,
Et quand elle mourra, tu mourras avec elle.
Ne redoutes-tu pas cette épreuve aujourd'hui?

ALIM.

Non! je suis prêt!

ENSEMBLE

INDRA, puis LES DIVINITÉS et LES CHŒURS CÉLESTES.

Incantation.

Qu'il soit lui, qu'il ne soit plus lui!
Qu'il dorme dans la tombe et marche sur la terre!
Que son âme immortelle ait un corps de poussière!
Qu'elle prenne encore une voix!
Qu'il aille vivre, aimer, souffrir, jusqu'à cette heure
Où celle qui le pleure
Subira de la mort les éternelles lois.

ALIM, pendant l'incantation.

Vivre!.. aimer!.. souffrir!.. lier à sa vie
Un nouveau destin!
O douce promesse! ô bien que j'envie!
O bonheur divin!..

Alim semble s'endormir au milieu des Aspâras et des Divinités qui l'entourent.

Tableau.

ACTE QUATRIÈME

Lahore.— Grande place. — Au fond, la ville. — A droite, le palais des rois. — Alim est endormi sur les marches. Il est vêtu comme un homme du peuple. Premières clartés du matin.

SCÈNE PREMIÈRE

ALIM, CHŒUR INVISIBLE, puis QUELQUES CHEFS.

CHŒUR INVISIBLE.

Paroles de l'INCANTATION répétées par des voix célestes. — Pendant le chœur Alim s'éveille, écoute, se lève, et vient en scène.

ALIM, comme extasié.

Voix qui me remplissez d'une ineffable ivresse,
Voix qui parlez du ciel à mon cœur éperdu,
Ah! je comprends enfin la divine promesse :
Je revois mon palais, je vis, tout m'est rendu!

Avec égarement.

Mon palais!.. Qu'ai-je dit?

A ce moment, quelques officiers sortent du palais. — Alim se tient à distance et les observe.

UN DES OFFICIERS, à ses compagnons.

Durant la nuit dernière
Scindia dans le temple a veillé saintement.

Il revient, acclamé ; la ville tout entière
Applaudit aux splendeurs de son couronnement.
Allons le recevoir !

Ils s'éloignent.

ALIM.

Ah ! le traître, à cette heure,
Plus que moi redouté,
Est maître de cette demeure,
L'usurpateur par le peuple est fêté !

Mais elle !... O Sitâ bien-aimée,
Alim ne règne plus, ton maître a pu mourir.
Qu'importe que d'un roi la tombe soit fermée !
Ton amant seul revient pour te reconquérir !

Ah ! dans la nuit, la nuit fatale
Où j'expirais, seul, impuissant,
Je te revois, tremblante et pâle
Mêlant tes larmes à mon sang.

O désespoir ! ta voix amie
Murmurait un pudique aveu
Quand de ma lèvre inassouvie,
Dans un soupir d'amour, un éternel adieu
Allait s'enfuir, avec ma vie !

Et je mourais, désespéré !
Sous la clarté du ciel immense
Je t'appelais dans le silence.
Le ciel semblait désert à mon cœur déchiré.

Mais, j'ai retrouvé l'espérance,
Un jour plus radieux commence
Pour notre amour transfiguré.

Il se précipite dans le palais. — A ce moment on entend les cris de la foule annonçant l'arrivée de Scindia. — Fanfares. — Le peuple envahit la place. — Entrée du cortége.

SCÈNE II

SCINDIA, TIMOUR, Prêtres, Représentants de toutes les Castes, Soldats, Esclaves, Prêtresses, Bayadères, Peuple, Suite de Scindia.

Cortége — Marche.

CHŒUR GÉNÉRAL, pendant le cortége.

O roi des rois de la terre,
Tous, le front dans la poussière
Proclament ta majesté!

Scindia et sa suite s'avancent au milieu de la foule prosternée.

SCINDIA, en scène.

Aux troupes du sultan qui menaçaient Lahore,
La royale cité,
Notre puissance est redoutable encore?
Comme si les chassait quelque invisible main,
Elles ont du désert regagné le chemin.

Le peuple est rassuré; c'est mon nom qu'il acclame,
Le calme est rentré dans mon âme,
Et je puis être heureux enfin.

A lui-même.

O Sitâ, rêve de ma vie,
Promesse de mon avenir,
O beauté qui me fus ravie,
Enfin, tu vas m'appartenir!
Laisse en leur retraite profonde,
Tes compagnes servir les dieux,
Viens sourire aux splendeurs du monde,

Viens charmer mon cœur amoureux!

Scindia se dirige vers le palais. — Au même instant, Alim, chassé par les gardes de l'intérieur, reparaît sur le seuil du palais et se trouve en face de Scindia. — Trouble et stupeur de la foule. — Le cortége s'arrête.

SCÈNE III

LES MÊMES, ALIM.

ALIM, avec un cri.

Scindia!

SCINDIA, frappé.

Dieux vengeurs!

TIMOUR, LES PRÊTRES, LES SOLDATS, LA FOULE.

ENSEMBLE

O prodige! ô mystère!
Il a les traits d'Alim, son regard et sa voix!
Est-ce un spectre... ou la terre
Nous rend-elle vivant le dernier de nos rois?

SCINDIA.

O terrible mystère!
Et pourtant j'ai frappé, j'ai vu mourir le roi!
Est-ce donc que la terre,
Comme un spectre vengeur le place devant moi?

ALIM, à Scindia troublé.

Scindia, tu pourrais redouter ma présence,
Car je te parle au nom de celui qui n'est plus,
Tu lui pris lâchement le trône et la puissance;

Il peut te pardonner ce crime et cette offense,
Mais rends-lui le plus cher des biens qu'il a perdus.

Avec éclat.

C'est l'amour de Sitâ que je te redemande!

SCINDIA, avec fureur.

Sitâ!

TOUS.

Que dit-il? son audace est grande!

SCINDIA.

Saisissez l'imposteur!

ALIM.

Ah! je brave la mort!
Soldats, je ne crains pas votre inutile effort!

Les soldats reculent devant le geste souverain d'Alim.

Quelqu'un de vous peut-il encor me méconnaître?
Je suis Alim, votre roi!

ENSEMBLE

LA FOULE.

Il est fou!

TIMOUR, puis les prêtres.

C'est un Dieu qui l'inspire peut-être!

LA FOULE.

Il est fou!

SCINDIA, complétement hors de lui, à Timour.

Je te le dis, prêtre,
Je veux qu'il meure. Obéis-moi!..
Je suis le roi! je suis le maître!..

Obéis! obéis! Ma voix l'a condamné!
Ne le dérobe pas à ma juste colère,

Cède au droit souverain que les chefs m'ont donné,
Cet homme est un danger, puisqu'il est un mystère;
Que les dieux soient en lui, que leur esprit l'éclaire,
Que m'importe! obéis! ma voix l'a condamné.

TIMOUR, et LE CHŒUR, regardant Alim avec une respectueuse crainte.

Sois clément! sois clément. C'est un illuminé!
Détourne de son front le poids de ta colère;
Au seuil de ton palais, par le sort amené,
Cet homme porte en lui quelque imposant mystère,
C'est un Dieu qui l'inspire et le ciel qui l'éclaire,
Qu'il soit libre! Il le faut! c'est un illuminé!

ALIM.

Soumets-toi! soumets-toi! les dieux ont ordonné!
Sitâ ne t'aime pas et vaine est ta colère!

Avec foi.

Oh! le ciel est pour moi, l'esprit d'en haut m'éclaire,
Soumets-toi! soumets-toi! les dieux ont ordonné.

TIMOUR, à Scindia, avec autorité, après l'ensemble.

Roi, cet homme t'a dit la volonté divine :
Il réclame Sitâ, car Dieu nous la destine,
C'est un illuminé!

CRIS DE LA FOULE, au loin.

Voici la reine!..

SCINDIA, avec un sourire triomphant et dédaigneux, à Timour, pour toute réponse.

Voici la reine!

ALIM, comprenant tout.

Ah! dieux!

Il veut s'élancer, les gardes, sur un dernier geste de Scindia, se disposent à s'emparer de lui.

TIMOUR, s'interposant, à Alim.

Viens!.. je te sauverai!

Il le pousse parmi les prêtres, fait un signe. — Les prêtres l'entourent et le dérobent aux soldats. — A ce moment, paraît le palanquin de Sitâ, escorté de femmes et de gardes. — Le peuple, les soldats et Scindia se portent au devant de Sitâ. — Les prêtres et Timour, ainsi qu'Alim, forment un groupe isolé à droite.

ALIM, pendant le passage de Sitâ.

Reine? Parjure? Infâme!.. Ah! je la reverrai.

ACTE CINQUIÈME

Le sanctuaire d'Indra. — Même décor qu'au deuxième tableau du premier acte, vu sous un autre aspect. — La statue colossale du dieu rayonne dans l'ombre. —

SCÈNE PREMIÈRE

SITA, elle entre précipitamment, s'arrête un instant haletante et écoute. — Après un temps.

J'ai fui la chambre nuptiale,
Sans doute Scindia m'appelle en ce moment,
En menaces de mort sa colère s'exhale;
Ah! je crains son amour plus que son châtiment.

De sa pitié que puis-je encore attendre?
Un seul homme devait contre lui me défendre :
Il a bravé Timour! rien ne l'arrêtera.
Il me fera poursuivre ici, mais que m'importe!
Vainement ses soldats franchiront cette porte,
La mort est un refuge où nul ne m'atteindra!

Oui, l'heure est venue où, lasse de vivre,
Apaisant mon cœur d'amour consumé,
Je pourrai te suivre,
O mon bien-aimé!

De ma douleur que la mort me délivre!
Adieu donc, ô cruel passé!
O mort, ta volupté m'enivre,
Tu me rendras l'amour, l'amour trop tôt brisé.

Vers la statue d'Indra.

Témoin de mon chaste délire,
Confident de mes premiers vœux,
Image du Dieu bon dont les traits radieux
Dans l'ombre semblent me sourire,
J'ai voulu revenir expirer sous tes yeux.

Avec une exaltation croissante.

Reçois mon âme, Dieu!

Que la mort me délivre.

Apaisant mon cœur d'amour consumé
Oui, je vais te suivre,
O mon bien-aimé!

Elle va se frapper. — A ce moment viennent des profondeurs du temple des voix disant la prière du soir déjà entendue au premier acte — Sitâ s'arrête.

La prière!.. Ah! parfums de la saison lointaine!
Ah! souvenir charmant de mes heures d'espoir!
Oui, vous me revenez quand va finir ma peine.

Rêveuse.

Aux premières ombres du soir,
Quand je chantais ainsi je le voyais paraître,

Pendant que la prière continue au loin.

Il parlait... un frisson agitait tout mon être!..
. . . . . .
Jamais sa main n'osa toucher ma main!..
Souriant, il passait en murmurant : demain!

La prière a cessé. — Alim, sous le vêtement blanc des prêtres d'Indra, vient lentement en scène. — Un rayon de lune lui montre bientôt une

forme immobile au pied de l'autel. — Il vient vers elle. — Il reconnaît Sitâ. — Jeu de scène. — Sitâ, haletante, comme foudroyée; puis courant vers Alim avec un cri déchirant.

SCÈNE II

ALIM, SITA.

ALIM.

Sitâ!.. c'est elle!..

SITA.

Alim!.. vivant!.. je suis sauvée!..

Elle se jette dans ses bras.

ALIM.

Je te possède enfin!.. c'est l'ivresse rêvée.

SITA, défaillante.

Alim!..

ALIM, doucement.

Reconnais-moi,
Chère âme!.. reviens à toi.

SITA, relevant doucement la tête.

Ce n'est point un mensonge!
Vivant! il est vivant!
Je croyais faire un songe,
Un songe décevant,
Non! son visage étincelle!
Et sur mon front ses lèvres ont frémi!
Une espérance nouvelle
Luit dans son regard ami!

ALIM.

Oui, je t'aime! je t'aime!

SITA.

Ah! quelle main puissante,
Toi, sur qui je pleurais, te sauva de la mort!

ALIM, radieux.

Ne songeons qu'à l'heure présente
Je vis! tu m'es rendue et je bénis le sort.
Viens!..

Au moment où Alim entraîne Sitâ, des bruits de pas et de voix se font entendre de tous côtés, et des lueurs de torches apparaissent à toutes les issues

ALIM, s'arrêtant.

Ces lueurs!.. ces bruits menaçants!

SITA.

Malheureuse!
J'oubliais... Scindia! nous sommes perdus!

ALIM.

Ah!..
Que dis-tu? — Non, voici la route ténébreuse
Qui m'amenait vers toi. — Viens, fuyons!

Ils s'élancent vers le passage. — Sur le seuil apparaît tout à coup Scindi le visage menaçant.

ALIM et SITA, reculant.

Scindia!

SCÈNE III

LES MÊMES, SCINDIA.

SCINDIA.

Lui!.. cet homme!.. avec elle!

SITA, résolûment.

Ah! tais-toi, misérable!
Ne lève pas sur nous tes mains pleines de sang,
Cet homme, c'est ton roi. — Demeure obéissant,
Implore le pardon d'un vengeur redoutable!

ALIM.

Obéis, Scindia!

SCINDIA, avec une ironie terrible.

T'obéir?.. Insensés!
Quand la force est pour moi, c'est vous qui menacez!

S'avançant vers Sitâ.

A mon pouvoir je vais pour toujours te soumettre

ALIM.

Lâche! oseras-tu donc!..

Courant aux issues.

Ah!.. partout des soldats!
Partout la mort pour elle!..

SCINDIA, près de saisir Sitâ.

Oui, je suis le seul maître!..
A moi, soldats!

SITA, avec exaltation.

Non, traître!
Je ne t'appartiendrai pas!..

Elle se frappe et jette son arme.

ALIM.

Sitâ! Dieux!.. qu'as-tu fait!..

Il chancelle, comme frappé du même coup que Sitâ. — Ils marchent en se tendant les bras, l'un vers l'autre.

SCINDIA.

Fatalité cruelle!..

Soudainement vers Alim.

Je saurai me venger!..

ALIM, soutenant Sitâ et bravant Scindia.

Ah! je meurs de sa mort!
Tu ne peux rien sur nous... Et je triomphe encor!..
Car les dieux bienfaisants me frappent avec elle!

SCINDIA, sous l'impression d'une terreur religieuse.

Je sens planer sur eux la puissance éternelle!

ENSEMBLE

ALIM et SITA, avec exaltation, se tenant embrassés.

Tu m'appartiens!.. je t'aime et je bénis le sort!

SCINDIA.

Ils triomphent encor!
Ah! je maudis mon sort!..
Sitâ! Sitâ! je l'aime!
Je l'aime et c'est par moi qu'elle succombe, hélas!
Ils sont heureux ; la mort même
Ne les sépare pas!

ALIM et SITA.

Que cette dernière heure
Ne nous sépare pas!
Restons unis ; que je meure...
Que je meure dans tes bras!

Sur l'effet final de l'ensemble, la nuit s'illumine, le sanctuaire s'ouvre au fond. — Vision du paradis, avec Indra, les dieux, les bienheureux assemblés. — Musique céleste. — Alim et Sitâ, faiblissant peu à peu tombent à genoux et toujours embrassés. Scindia les contemple avec une émotion profonde.

SITA et ALIM, expirants, dans une sorte d'extase.

Une splendeur nouvelle
A nos yeux se révèle
Et nous entrons, joyeux, dans la gloire d'Indra !

Leurs corps fléchissent et doucement ils tombent ensemble, morts, devant les marches de l'autel.

SCINDIA.

Ah ! mon œuvre est infâme et Dieu me frappera !

Il se prosterne, le visage voilé de ses mains.

TABLEAU FINAL

Dans un rayonnement céleste, Alim et Sità transfigurés apparaissent dans le paradis aux pieds d'Indra et des Divinités.

FIN.

CORBEIL. — Typ. et ster. CRETE.

DERNIÈRES PIÈCES PARUES

	fr.	c.
Yedda	1	»
Tant plus ça change	2	»
Etienne Marcel	1	»
L'Age ingrat	2	»
Les Danicheff	2	»
La Camargo	2	»
Pro Patria	1	»
Le Grand Casimir	2	»
Les Bottes du capitaine	1	50
Le Capitaine Amadis	1	50
La Reine Berthe	1	»
Les Amants de Vérone	1	»
Les deux Fautes	1	50
La Croix de l'Alcade	1	»
Les Parisiens	2	»
Le Phonographe	1	»
Les deux Sans-Culottes	1	50
Les deux Pêcheurs	1	»
Coq-Hardy	2	»
Le Gascon	2	»
Le Club	2	»
Psyché, *opéra*	1	»
Pr sauver jeune femme du monde	1	»
Les Vitriers	1	»
La Cigarette	1	50
La Brésilienne	2	»
La Belle-Sœur	2	»
Les Vieilles Couches	2	»
Les Fourchambault	2	»
Les Cascades	1	50
Le Petit Duc	2	»
Une Séparation	2	»
La Belle Madame Donis	2	»
Demoiselles Montfermeil	2	»
Hernani	2	»
Comtesse de Sommerive	2	»
Chemin de Damas	2	»
Scandales d'hier	2	»
La Cigale	2	»
Les Petites Marmites	2	»
Le Fandango	1	»
Blackson père et fille	2	»
Bérengère et Anatole	1	»
Marthe	2	»
Graziella, *dr. lyrique*	1	»
La Clé d'or	1	»
La Comtesse Romani	2	»
Le Roi de Lahore	1	»
Cinq-Mars	1	»
Oh! Monsieur	1	»

	fr.	c.
Les Trois Bougeoirs	1	50
Les Charbonniers	1	50
La Sorrentine	2	»
Alfred	1	50
Farce de femme muette	1	50
Le Tunnel	1	50
L'Hetman	2	»
L'Ami Monmannequin	1	»
L'Etrangère	2	»
Paul Forestier	2	»
Jeu de l'amour et du... hasard	1	50
L'Obstacle	2	»
Le Prince!	2	»
Le Barbier de Pézenas	1	50
Mariages riches!	2	»
Aïda	1	»
Andrette	1	50
Mademoiselle D'dier	2	»
Racine sifflé	1	50
La Boîte au lait	2	»
L'Alerte	1	50
Paul et Virginie	1	»
Le Grand frère	2	»
Régina Sarpi	2	»
Crise de M. Thomassin	2	»
Voyage à Philadelphie	2	»
La Partie d'échecs	1	50
Pauvre Yorick	1	»
Sylvia	1	»
La Lectrice	2	»
La Provinciale	2	»
Madame Caverlet	2	»
Piccolino, *op. com*	2	»
Le Magnifique	1	»
Amoureux de Catherine	1	»
Le Verglas	1	50
Boulangère a des écus	2	»
Le Roi d'Yvetot	2	»
Loulou	1	50
Le Moulin du Vert-Galant	2	»
Le Mariage d'une Etoile	1	50
Les Petits Cadeaux	1	50
Petite Pluie	1	50
Le Panache	2	»
Tarte à la crème	1	50
La Créole	2	»
Sanglier des Ardennes	1	50
Million de M. Pommard	2	»
Ici, Médor	1	50

	fr.	c.
Les Giboulées	1	50
En Eau trouble	1	50
Le Manoir de Pictordu	2	»
Quête à domicile	1	50
La Reine Indigo	2	»
Le Passage de Vénus	1	50
Fanny Lear	2	»
Carmen	1	»
Monsieur Margerie	1	50
Le Troisième larron	1	50
Tabarin	1	50
Mademoiselle Duparc	2	»
Drame sous Philippe II	2	»
Andréa	2	»
L'Oncle Sam	2	»
La Haine	2	»
La Boule	2	»
La Veuve	2	»
Berthe d'Estrées	2	»
Gilberte	2	»
L'Officier de fortune	2	»
La Dragonne	1	50
Gille et Gillotin	1	50
Le Cousin Pons	2	»
La Mi-Carême	1	50
Le Mouton enragé	1	»
Le Homard	1	50
Le Cadeau du beau-père	1	50
Le Sphinx	2	»
Monsieur Alphonse	2	»
Jeunesse de Louis XIV	2	»
La Petite Marquise	2	»
Jean de Thommeray	2	»
Libres!	2	»
Le Chef de division	2	»
Toto chez Tata	1	50
Chez l'avocat	1	50
L'Eté de la Saint-Martin	1	50
Panazol	1	50
Le Roi Candaule	1	50
L'Acrobate	1	50
La Femme de Claude	4	»
Un M. en habit noir	1	50
Les Sonnettes	1	50
Hélène	4	»
La Crémaillère	1	50
Le Réveillon	2	»
Ne la tue pas!	1	»
Tue-la!	1	»
Marcel	1	50
Le Cousin Florestan	1	50

Paris. — Imprimerie Demouret, 5, rue Auber

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA

OPINION DE LA PRESSE

SUR

LE ROI DE LAHORE

ou mieux
L'Apothéose
de
Mme Halanzier.

OPINION DE LA PRESSE

SUR

LE ROI DE LAHORE

Voici quelques extraits des journaux parisiens concernant le grand succès de la saison, le *Roi de Lahore,* à l'Opéra. Comme on le verra, par la lecture de ces extraits, l'opinion de la presse est pour ainsi dire unanime sur la grande valeur de l'œuvre, sur le mérite de ses interprètes et sur l'incomparable beauté de la mise en scène :

En attendant que je précise et formule en jugement ce qui, à cette heure, n'a d'autre prétention de ma part que d'être la traduction sincère et fidèle de sensations involontairement fugitives, je puis dire, sans m'engager beaucoup, que l'Opéra vient de donner un *bel ouvrage et un beau spectacle.* L'un ne manquera pas d'attirer la foule que l'autre est fait pour retenir. A quelque point de vue qu'on se placera d'ail-

leurs pour juger les tendances du musicien, il faudra, bon gré ou mal gré, reconnaître qu'on a affaire à un grand musicien.

(*Le Figaro*). BÉNÉDICT.

*
* *

Le *Roi de Lahore a été représenté vendredi dernier à l'Opéra avec une pompe merveilleuse, un éclat véritablement fulgurant. Jamais, je crois, spectacle plus éblouissant n'a été offert à des yeux mortels. Quelle richesse! Quelle splendeur! Ah! la direction de notre Académie nationale de musique s'est piquée d'honneur et, dans tout ce qui a dépendu d'elle, rien n'a été épargné.*

L'éclat de la première représentation, je l'ai dit, a été tout ce qu'il pouvait être et il n'était pas possible qu'un ouvrage monté avec un luxe aussi exubérant n'eût pas tout de suite, et quelles que soient les critiques auxquelles il pourra donner lieu, un retentissement exceptionnel.

(*XIXe Siècle*). CH. DE LA ROUNAT.

*
* *

Quoi qu'il en soit, il y avait là certainement un cadre merveilleux pour l'harmonie des sons et des couleurs, et le *Roi de Lahore* a eu raison de naître, pour nous convier au magnifique spectacle offert aux élus d'hier.

Spectacle trop beau, peut-être ?... trop beau dans l'intérêt du compositeur.

(*La France*). HENRI DE LAPOMMERAYE.

*
* *

Nous voulons entendre une seconde fois l'opéra de M. Massenet avant de le juger ; mais nous n'attendrons pas plus longtemps pour vous dire qu'il a été accueilli sinon avec enthousiasme du moins avec une faveur extrêmement vive. Ce n'est pas un triomphe, mais c'est à coup sûr un succès, et ce succès, nous le croyons, ne peut guère que grandir.

De réelles beautés marquent cette première tentative de M. Massenet dans le grand opéra français, mais ce sont des beautés savantes qui demandent à être goûtées gravement, avec attention et scrupule. Notre première impression a été pareille à celle du public, c'est-à-dire excellente ; mais nous demandons à ne point vous la donner tout de suite. Pour aujourd'hui, nous nous bornerons donc à répéter que le *Roi de Lahore* a réussi.

(*Le Courrier de France*).

***

Assez d'autres raconteront par le menu détail toutes les splendeurs et toutes les curiosités de la mise en scène. L'archéologie orientale et la fantaisie s'y combinent pour le plaisir des yeux. On a particulièrement admiré le paysage aux horizons rougeâtres où l'armée de Lahore a planté ses tentes, au second acte. Quant au paradis d'Indra, c'est un véritable éblouissement.

(*République française*).

***

En attendant notre prochain courrier musical, nous constatons seulement aujourd'hui l'apparition d'une œuvre de maître.

Nous pouvons affirmer ceci en pleine connaissance de cause.

Le résumé de notre impression sur la représentation

d'hier se traduit par l'affirmation d'une *individualité musicale*. M. Massenet cherche à éviter les sentiers battus ; sa musique est austère, grandiose et tendre, selon les situations.

Son orchestration est celle d'un musicien pour lequel la science n'a plus de secrets. La vaste salle de l'Opéra n'est certes pas trop grande pour sa palette. Il vient de le prouver hier, par sa façon d'écrire pour l'orchestre, les chœurs et les chanteurs.

Le public a acclamé le nom de M. Massenet et ses interprêtes, de Mlle de Reszké, MM. Lasalle, Salomon, Boudouresque, Menu et Mlle Fouquet, sur lesquels *nous reviendrons, ainsi que sur les splendeurs de la mise en scène, décors et costumes.*

(*Le Télégraphe*). MAGNUS.

*
* *

Vendredi a eu lieu, à l'Opéra, la première représentation du *Roi de Lahore*.

Sans parler de ce qui ne nous regarde pas, nous pouvons constater *que, de mémoire d'homme, on n'a jamais vu de plus beau, de plus riche, de plus merveilleux enfin, que les décors et les costumes qui ont défilé sous les yeux du public, pendant toute cette soirée à sensation.*

(*L'Homme libre*).

*
* *

Le cortége militaire de Scindia est une merveilleuse évocation de l'Inde, dans ce qu'elle a de plus pittoresque. *Les décors sont admirables, sans en excepter un.* Citons entre autres, *le Paradis d'Indra* (M. Lavastre), *un jardin féerique qui se prolonge jusqu'à des perspectives sans limites,*

et surtout le Désert de Thôl, un admirable paysage de M. Chéret, qu'on prendrait pour un Decamps agrandi.

(*Le Soleil*). JULES GUILLEMOT.

***

Je dois dire que M. Halanzier n'a rien épargné pour donner au Roi de Lahore *un cadre digne de l'Académie nationale de musique. Décors et costumes sont superbes. Les costumes ont été dessinés par M. Lacoste, dont le goût et l'érudition sont si fort appréciés des amateurs.* Peut-être ferait-il bien de changer les turbans qui ne sont pas indiens; hormis cette faute, facile à réparer, tout est irréprochable.

Le tableau du paradis d'Indra, réglé par M. Mérante, est d'une inexprimable féerie, de mouvement, de lumière et de couleur. C'est là une vision des Mille et une Nuits qui arrachera un cri d'admiration à toutes nos Schéhérazades parisiennes.

(*Le Gaulois*). GEORGES.

***

Citons les morceaux les plus applaudis; c'est au second tableau, l'ensemble final, d'une admirable facture et d'un beau sentiment théâtral, le duo du second acte, l'ensemble du paradis, enfin, au quatrième acte, une cavatine admirablement dite par M. Lasalle et qui a été bissée.

Les décors sont ce qu'ils sont toujours à l'Opéra, de véritables merveilles. Le public a salué de deux salves d'applaudissements le magnifique tableau du troisième acte, représentant le paradis d'Indra, et qui est dû au pinceau de M. Lavastre. Les costumes ont été dessinés par

M. Eugène Lacoste, avec cette richesse de tons et ce sentiment artistique si remarqués l'année dernière dans *Sylvia*.

A bientôt un compte rendu plus détaillé.

(*L'Echo universel*).

***

L'Opéra a fait aux auteurs le plus fastueux accueil : les costumes et les décors du Roi de Lahore *sont d'une richesse inouïe, et qui ne saurait être dépassée.*

Il est un décor surtout qui défie toute description; M. Halanzier a su se souvenir de la *Légende des siècles* et dire, en la commandant à M. Lavastre :

. . . . . Jamais les Indes, les Chaldées
Et les sculpteurs d'Egypte, ayant l'énigme en eux,
N'auront rien maçonné de plus vertigineux.

La mise en scène a été réglée avec beaucoup de science et de goût.

(*Le Rappel*)

***

Mais quelqu'un qu'il faut bien que je loue aussi et à qui je marchanderai d'autant moins les éloges que je ne les lui prodigue pas souvent, c'est M. Halanzier. En confiant à un jeune homme, qui jusqu'ici n'avait pas donné la mesure complète de son talent, la tâche réellement énorme d'écrire un grand opéra : en le traitant avec la même libéralité, et même avec une magnificence pareille à celle que des maîtres éprouvés par vingt années de succès ont à peine obtenue autrefois, en mettant à sa disposition les dessinateurs les plus érudits et les plus ingénieux, les costumiers les plus

opulents, les décorateurs les plus célèbres, *le directeur de l'Opéra a prouvé qu'il n'était pas seulement un administrateur habile, mais encore un véritable artiste lui-même, car c'est être artiste que d'inspirer et de conseiller des artistes comme ceux qui ont concouru à la mise en scène du nouvel opéra. Cette mise en scène est splendide dans toutes ses parties : les costumes sont d'une richesse sans précédent, et les décors, particulièrement celui de l'intérieur du temple au premier acte et celui du désert, sont de véritables œuvres d'art.*

(*Paris-Journal*). FRÉDÉRICK

*
* *

Vendredi dernier a eu lieu, à l'Opéra, la première représentation du *Roi de Lahore*, grand opéra en cinq actes et six tableaux, de M. Louis Gallet pour les paroles et de M. J. Massenet pour la musique. Pressés par le temps, nous remettons à huitaine le compte rendu *in extenso* de la partition; mais il nous faut mentionner dès aujourd'hui l'effet réel produit par le nouvel ouvrage du jeune et sympathique compositeur. La grande salle de M. Garnier était pleine jusqu'aux combles d'un public brillant, le président de la République en tête. Les applaudissements n'ont pas manqué à l'œuvre non plus qu'à ses interprètes : M. Lassalle, entre autres, a été particulièrement fêté. *Les décors, les costumes, les danses, forment un véritable enchantement. Jamais, jusqu'ici, l'art de la mise en scène n'a été poussé si loin. C'est une richesse, un éblouissement sans nom; c'est l'Orient pris sur le fait, avec toutes ses ivresses, avec tout son éclat. Aussi la direction peut-elle revendiquer une grande part dans le succès qui a accueilli l'œuvre montée par elle avec tant de soins et de sollicitude, succès qui, tout le fait espérer, sera de longue durée.* Les artistes chargés des principaux rôles étaient, outre M. Lassalle, Mlles de Reszké, Fouquet, MM. Salomon, Boudouresque et Menu. L'exécution générale

fait le plus grand honneur aux masses chorales et orchestrales, et aussi à leurs vaillants chefs.

(*Gazette musicale*).

*
* *

Voilà le poëme. — On comprend qu'il devait tenter un musicien comme M. Massenet, qui, dédaignant de suivre le sentier battu, veut se frayer lui-même sa route. *On comprend surtout qu'il devait séduire le directeur de l'Opéra, désireux à son tour de prouver encore une fois que l'on fut bien avisé lorsqu'on lui confia le sort de cette grande scène musicale qui veut être la première du monde.* M. Halanzier atteignait du même coup un triple but : il donnait un ouvrage nouveau, ce qui n'est qu'un devoir, il est vrai, mais un devoir assez souvent négligé, par lui moins encore que par ses prédécesseurs; il choisissait pour cette œuvre nouvelle un compositeur appartenant à la nouvelle génération, celui qu'on lui désignait comme l'un des plus laborieux, réunissant le plus de sympathies et le plus de chances de succès ; — il pouvait, enfin, prodiguer pour la mise en scène de cet ouvrage toutes les magnificences des décors, tout le luxe des costumes ; le sujet du poëme lui laissant le champ libre ; — si bien que ce succès étant dû aux beautés luxuriantes de cette mise en scène, le directeur du théâtre en a sa large part ; il a collaboré en quelque sorte avec les auteurs.

(*La Patrie*). DE THÉMINES.

*
* *

Ce n'est pas ici le lieu de rendre compte de l'œuvre nouvelle ; nous nous bornerons *à constater la splendeur du spectacle qui a été offert au public par M. Halanzier ; c'est un éblouissement, et il est impossible de rêver rien de plus*

chatoyant, de plus lumineux, de plus artistique et en même temps de plus curieusement exact, que cette mise en scène.

Voici du reste, d'après le programme, la description de ces merveilleux décors.

(*Le Pays*).

*
* *

Et quelle symphonie encore que celle où sont montrées et animées les subtiles et ineffables voluptés du paradis d'Indra. Les chœurs dansés et chantés sur des arpéges de harpes, le lent adagio du hautbois autour duquel les notes des instruments voltigent comme des papillons affolés de caprice ; le dialogue contrasté des deux saxophones, que commentent avec un si poétique esprit les cors, les bassons et les hautbois ; les variations, les rhythmes, les caprices qui, constamment ramenés à une cadence unique, s'enroulent au motif comme les jeux fleuris du statuaire caressant une ligne architecturale ; les tintements des carillons, envolés comme des oiseaux de flamme, racontent délicieusement, tandis que les danses se déroulent, se succèdent ; les pays radisiaques ! réalisés par le décor où les fleurs géantes, effrénées, vertigineuses, embrassent les grands arbres, retombent en lourdes grappes de pourpre et de rose, épuisent le jaune des carmins et des laques et posent sur les vastes feuilles aiguës des baisers d'aurore, tandis qu'au lointain, dans la blanche lumière, brille la montagne violette au-dessus de la tête d'Indra, immobile, et que le casque de diamants du jeune dieu Naréda brille comme un millier d'astres. Ici Gœthe ne saurait dire : Plus de lumière encore ! Et il me semble même que, dans cet éblouissement de clarté, le plus résigné des bienheureux demanderait quelque chose comme l'ombre d'une feuille sur son front. Mais je m'arrête.

Les interprètes ont été acclamés, et avant tous Mlle de Reské et M. Lassalle.

M. Lassalle, qui a merveilleusement chanté son rôle de

Scindia, a l'air d'un véritable roi indien. Quant à Mlle de Reszké, dont la voix magnifique a si bien fait valoir la scène de la vision et les duos d'amour, elle n'a rien changé à sa beauté polonaise et à sa ruisselante chevelure blonde, et elle a eu bien raison : que l'Inde s'arrange comme elle voudra !

(*Le National*). THÉODORE DE BANVILLE.

*
* *

Nous sommes heureux de le constater, le *Roi de Lahore* est un succès, un succès bien franc, qui ne doit rien à la camaraderie ni à la réclame.

L'opéra de M. Massenet atteste un talent de premier ordre, *et l'on doit féliciter hautement M. Halanzier qui l'a accueilli et l'a monté avec un luxe de mise en scène inoui.*

(*La Liberté*). VICTORIN JONCIÈRES.

*
* *

On comprend, après avoir vu cette splendide mise en scène, que les auteurs du Roi de Lahore, MM. Gallet et Massenet, aient, par un juste sentiment de reconnaissance, dédié leur ouvrage à M. Halanzier, l'actif et très-intelligent directeur de notre Académie nationale de musique et de danse.

Quant à l'exécution musicale, elle est excellente, Mlle de Reszké dont la voix n'a jamais été plus belle qu'en ce moment, chante et joue le rôle sympathique de Sita avec un réel talent de cantatrice dramatique. Lassalle est superbe sous les habits de Scindia et il a chanté de manière à mériter les honneurs du *bis* une mélodie exquise qui se trouve au 4e acte. Le rôle d'Alim, l'infortuné revenant du paradis

d'Indra, n'est pas précisément un rôle brillant; mais Salomon le chante avec beaucoup de charme et une justesse de voix rare. M. Boudouresque est un noble grand-prêtre; Mlle Fouquet est très-jolie habillée en jeune garçon, et Menu est tout simplement olympien, majestueusement assis sur le trône de son empire aérien. Les chœurs d'hommes et de femmes donnent d'ensemble, et l'orchestre, si intéressant, si ingénieusement fouillé, — mais un peu trop chargé de cuivres, généralement dans cette partition de Massenet, — s'est montré ce qu'il est, le premier orchestre de France et peut-être de toute l'Europe.

(*Siècle*). OSCAR COMETTANT.

* * *

Au courant de nos souvenirs, nous venons, aussi brièvement que possible, de résumer le poëme du *Roi de Lahore*. Notre second article sera consacré à l'étude de la partition de M. Jules Massenet, œuvre dont nous dirons avec sincérité les faiblesses, mais dont nous serons heureux de proclamer les très-grandes beautés et le réel succès.

(*Le Bien Public*). DE LORBAC.

* * *

Dans l'interprétation, M. Lassalle et Mlle Reszké ont eu tous les avantages. *Les décors, les costumes éblouissent l'œil; allez voir le Roi de Lahore. Mais, par précaution, portez des lunettes.*

(*L'Union*). DANIEL BERNARD.

* * *

Les décors et les costumes sont ce qu'ils doivent être à l'Académie nationale de musique; l'interprétation est satisfaisante. Lasalle est tombé sur un magnifique rôle; il l'a fort bien interprété; si sa voix s'égarait moins souvent dans les sinus frontaux, ce serait parfait. On lui a fait une ovation après l'arioso du quatrième acte, et c'était justice. Mlle de Reszké a une voix de mezzo-soprano qu'elle pousse jusqu'aux notes aiguës. Mlle de Reszké ne possède qu'insuffisamment la science de la déclamation dramatique, et pratique trop bien l'art d'ouvrir démesurément le son sur une cadence plagale sur une appoggiature et sur toute finale en générale.

Salomon chante avec goût, mais le rôle est trop fort pour lui; en outre, sa prononciation est vicieuse, et il devrait chercher à modifier son accent. Boudouresque manque souvent de notes graves et même de notes élevées. L'orchestre a bien marché, sauf quelques imperfections qui disparaîtront aux représentations suivantes.

En somme, *c'est une brillante victoire* que nous enregistrons, et le très-grand succès que nous constatons fait honneur à l'Opéra et à l'école française, qui compte maintenant un maître de plus dans Jules Massenet.

(*Le Ralliement*).

*
* *

Quant à la partition de Massenet, elle est magistrale. La science, l'imagination, la symphonie, la mélodie y abondent depuis la première page jusqu'à la dernière. Je ne citerai en particulier aucun passage ou morceau. Après une première audition d'un opéra aussi ample, aussi nourri, on ne peut donner qu'une impression d'ensemble. Mais grâce *à la courtoisie de M. Halanzier, qui convie* la presse à une seconde représentation du *Roi de Lahore,* il sera permis de louer la partition en complète connaissance de cause.

A l'issue de la belle victoire que viennent de remporter MM. Halanzier, Gallet, Massenet, j'ai complimenté la di-

rection, les auteurs, les artistes, j'ai signalé les ballets, les costumes, les décors et la mise en scène. Je me propose de revenir sur les divers éléments qui ont si bien concouru à ce très-grand succès.

(*Constitutionnel*). HOSTEIN.

*
* *

M. Halanzier mérite toutes les félicitations de la critique; il a monté le grand ouvrage d'un jeune compositeur avec un luxe et un goût vraiment remarquables. Le troisième et le quatrième décor sont de toute beauté, et si les décors sont beaux, les costumes de M. Lacoste ne le sont pas moins. Je vous recommande tout particulièrement l'étonnant cortége du roi, au quatrième acte : je n'ai jamais rien vu, pour ma part, de plus original et de plus coloré. C'est une merveilleuse évocation de l'Inde dans ce qu'elle a de plus somptueux et de plus pittoresque.

(*L'Homme Libre*). STOULLIG.

*
* *

Les auteurs du *Roi de Lahore,* MM. Gallet et Massenet, ont dédié leur œuvre à M. Halanzier. Ce n'est que justice. Car non-seulement ils n'ont pas un reproche à lui adresser, mais encore ils doivent reconnaître *qu'il a dépassé en richesse et en luxe toutes les merveilles qu'ils avaient pu rêver.*

(*Messager de Paris*). TASSIN.

*
* *

Je finirai comme j'ai commencé, en félicitant M. Halanzier, *qui a fait des prodiges de mise en scène.*

Les décors sont splendides, les costumes d'une richesse incomparable. A tel point que, pour regarder le ballet aux chatoiements éblouissants, on aurait presque envie de demander un de ces verres noirs à travers lesquels on observe le soleil les jours d'éclipse.

Mais il n'y a pas seulement luxe, il y aussi bon goût dans toutes ces exhibitions, dans tous ces défilés d'un orientalisme vrai.

Ils vont, cette fois, être définitivement réduits au silence, les bons petits envieux qui trouvaient que M. Halanzier n'était pas un directeur assez artistique.

(*Le Charivari*). PIERRE VÉRON.

*
* *

Somme toute, *ce qu'il y a de plus réussi dans l'opéra nouveau, ce qui a droit à un éloge sans réserve, c'est la mise en scène : les costumes sont inouïs de richesse, les décors éblouissants de splendeur. L'un de ceux-ci surtout, le paradis d'Indra, dépasse tout ce que nous avons vu jusqu'à présent.* Quand le rideau s'est levé, au troisième acte, découvrant ce paysage merveilleux avec ses arbres fantastiques, son lac se perdant à l'horizon dans une lumineuse transparence, ses légions d'Apsaras et d'âmes bienheureuses groupées autour du dieu et ruisselant comme lui d'or, de soie et de pierres précieuses, il y a eu dans toute la salle un frémissement d'admiration ; les visions féeriques des *Mille et une Nuits* étaient dépassées : *Galland avait trouvé son maître.*

(*La Défense*). GÉRALD.

*
* *

Jamais, croyons-nous, pareilles splendeurs n'avaient été étalées sur la scène.

M. Halanzier, jaloux de sa réputation de directeur, s'est montré d'une prodigalité inouïe, aidé par des artistes de première valeur, comme MM. Eugène Lacoste, pour les costumes, et MM. Rubé, Chaperon, Lavastre, Chéret, etc., *pour les décors.*

Il était impossible de mieux rendre l'Inde, avec sa végétation gigantesque, ses jungles, ses palanquins, ses dieux, ses prêtres, ses guerriers, ses fakirs, ses rajahs et ses femmes.

(*L'Événement*). TABARIN.

*
* *

M. Halanzier, *dont chacun connaît l'admirable talent de metteur en scène,* a jeté les billets de banque à profusion pour encadrer dignement le *Roi de Lahore.*

Il n'a pas compté, et il a bien fait, *car jamais à l'Opéra ni ailleurs, une œuvre quelle qu'elle soit n'a été montée d'une façon plus grandiose.*

Le directeur de l'Opéra a, personnellement, remporté hier soir un éclatant succès.

On nous affirme, à la dernière heure, que M. Halanzier aurait pris hier une grave résolution.

En présence du succès du *Roi de Lahore,* il aurait rayé du poëme de *Robert-le-Diable : « Lahore n'est qu'une chimère ».*

(*La Liberté*). LELIO.

*
* *

Le compositeur fêté par le public le plus intelligent et le plus dilettante du monde, n'a pas été seul salué par les

bravos enthousiastes. La soirée d'enchantements à laquelle M. Halanzier nous avait conviés s'adressait à la fois à l'oreille et aux regards. *Le Directeur a donné la preuve de l'excellence de son goût artistique, pas une critique n'a été trois heures durant adressée à l'œuvre qu'il nous présentait.*

De la partition je n'ai rien à préjuger, mon rôle est plus modeste, je constate seulement que les bravos et les murmures approbateurs se succédaient plus rapides que les morceaux. On bissait, on faisait relever le rideau, on acclamait Mlle de Reszké et Lassalle et Salomon et Boudouresque. Le chef d'orchestre suspendait à chaque instant le mouvement de l'œuvre pour laisser passer l'ouragan de l'enthousiasme.

Mais ce que je puis décrire c'est l'effet prodigieux produit à chaque lever du rideau. Les décors nouveaux sont plus que des pages splendides, ce sont des tableaux de maître dans le cadre majestueux de l'Opéra.

(*L'Estafette*). STRAPONTIN.

***

M. Halanzier a droit aux plus sincères félicitations pour *le zèle et la magnificence qu'il a déployés en cette circonstance.*

Il a accumulé les richesses de décors et de costumes, et a réussi à donner aux yeux l'ensemble le plus séduisant et *le plus artistique* qu'on puisse rêver.

(*Le Télégraphe*). D. MAGNUS.

***

J'ai fait l'éloge des décors en mentionnant les tableaux. Je n'essaierai pas de décrire les brillants cortéges, les costumes gracieux ou bizarres. J'ai dit que j'étais encore ébloui. *On ne pouvait être plus luxueux et plus artiste en même temps.* M. Halanzier a vaincu tous ses détracteurs. Quand on monte un ouvrage comme cela, *on est digne d'être le directeur du premier théâtre du monde!*

(*Petit Marseillais*). THÉODORE HENRY.

*
* *

Et maintenant qu'on me permette de constater en terminant que M. Halanzier, ce « directeur de province », qui a été en butte à tant de plaisanteries, vient de monter un grand opéra *avec un goût artistique, un luxe éblouissant, une richesse qui dépassent certainement tout ce qui avait été fait jusqu'à présent sur notre première scène lyrique.*

(*Figaro*). UN MONSIEUR DE L'ORCHESTRE.

*
* *

La mise en scène est ce qu'elle doit être à l'Opéra, suivant les traditions deux fois séculaires de notre Académie de musique. *Le paradis d'Indra est une des choses les plus brillantes qu'on y ait jamais vues.*

(*Le Nord*). GUSTAVE BERTRAND.

*
* *

Peu de temps après que M. Halanzier eut pris la direction de l'Opéra, dans les conditions difficiles que l'on sait, il

fut en butte à des critiques sévères, malveillantes, de la part de quelques esprits chagrins. Si ces critiques avaient eu un fondement sérieux, l'accueil qu'il a fait à l'opéra de MM. L. Gallet et Massenet et *la manière dont il l'a monté suffiraient pour les réduire à néant. Qui oserait dire encore que M. Halanzier n'a pas le sentiment artistique, après avoir assisté à la représentation du* Roi de Lahore.

(*L'Entr'acte*). BAUDILLON.

*
* *

Les décors sont d'une richesse et d'une vérité éclatantes. La vue de Lahore, baignant ses palais et ses pagodes dans l'eau bleue, est une vision exquise. J'aime moins le paradis, déjà fameux du troisième acte. C'est somptueux, mais c'est un fouillis de couleurs qui rappelle les apothéoses souvent criardes des féeries anglaises.

Le défilé du cortége du roi de Lahore est magnifique. Il y a là des costumes qui donnent l'illusion de la réalité.

M. Salomon est très-convenable, M. Lassalle fort remarquable et en grand progrès. Mlle de Reszké, belle à ravir, avec ses longs cheveux blonds, a fait applaudir aussi sa jolie voix.

En somme, *un beau spectacle* et une musique mélodieuse. M. Massenet doit être content.

(*Le Petit Journal*). JULES CLARETIE.

*
* *

Quant au cadre oriental du *Roi de Lahore,* je ne puis que répéter en d'autres termes ce que j'ai dit une première fois : *c'est un spectacle magique et unique.* La féerie moderne y

a peut-être plus de part que la poésie légendaire de l'Inde, le premier né des continents du vieux monde. Il n'eût pas été possible de dresser de sa base au sommet, le paradis brahmanique enroulé autour du cône géant du mont Mérou, et baignant les pieds de pierreries de ses trente millions de dieux dans les mers intérieures qui en font sept fois le tour, je le regrette; mais je suis très-certainement seul à le regretter. *Paris et l'Europe (qui va faire chez nous un voyage dans l'Inde) donneront la préférence au paradis d'Indra avec son fourmillement de houris..... parisiennes.*

(*Figaro*). BÉNÉDICT.

***

Nous avons dit les splendeurs de la mise en scène : *c'est le spectacle le plus complet et le plus grandiose que l'Opéra nous ait montré depuis bien longtemps.* L'art du décorateur ne saurait guère dépasser les tableaux du *Désert de Thol,* du *Paradis indien,* et de *la place de Lahore.* Les costumes, dessinés et colorés par M. Lacoste, sont des merveilles de luxe et d'ajustement. On dirait que l'artiste a dévalisé le vestiaire des Péris.

(*Le Moniteur*). PAUL DE SAINT-VICTOR.

***

Quelques mots encore sur l'interprêtation :

Mlle de Reszké était bien la femme qui convenait pour le rôle de Sita. Voix chaude et bien timbrée, voulant peut-être trop prouver.

M. Lassalle, qui a fait de très-réels progrès, est désormais classé au premier rang parmi les Faure et autres illustrations

du chant. Sa création du rôle de Scindia lui fait le plus grand honneur, et la salle entière lui a prouvé sa satisfaction.

M. Salomon a eu des moments heureux, et a tiré de son rôle, à notre avis le moins bien réussi, le meilleur parti possible.

MM. Boudouresque et Menu, doués de belles voix, qu'ils manient en artistes, complètent un excellent ensemble,

Le bout de rôle de la charmante Mlle Fouquet n'a point empêché d'apprécier tout son talent.

M. Halanzier a droit aux plus sincères félicitations pour le zèle et la magnificence qu'il a déployés en cette circonstance.

Il a accumulé les richesses de décors et de costumes, et a réussi à donner aux yeux l'ensemble le plus séduisant et le plus artistique qu'on puisse rêver.

(*Le Télégraphe*) 2e article. D. Magnus.

***

L'interprétation du *Roi de Lahore* est bien près d'être excellente. Salomon a composé avec beaucoup de conscience le rôle très-difficile d'Alim et il le chante très-bien; ses notes aiguës sont pleines et belles, mais il nous a paru que l'émission de celles du médium laissait quelquefois à désirer. Nous ferons le même reproche à Mlle de Reszké, qui semble réserver tous ses moyens pour faire valoir uniquement le registre élevé de sa voix. Cela nous ennuie un peu d'avoir à lui dire cela, car elle a tenu, d'un bout à l'autre, le rôle de Sita avec l'autorité d'une artiste consommée. Elle a fait des progrès extraordinaires, et la vérité est qu'elle mérite de tous points l'éclatant succès qu'elle a remporté. De même pour Lassalle qui, comme acteur et comme chanteur, est parfait dans le traître Scindia. M. Boudouresque a compris celui de Timour, certainement un des mieux tracés de la partition, et il l'a bien rendu.

Les décors et les costumes sont superbes, et rarement,

même à l'Opéra, avons-nous vu tant de magnificences accumulées. Le paradis d'Indra, au troisième acte, ruisselant de lumières et de pierreries, est peut-être d'un effet un peu criard, mais tout le tableau du quatrième acte : « la Place de Lahore », est irréprochable. On peut faire aussi bien ; mieux, nous en doutons.

(*Le Courrier de France.*) Ch. Bernard de Rosne.

*
* *

Vous pensez bien que l'Opéra ne pouvait perdre une si belle occasion de faire des miracles de mise en scène. Le tableau du désert est superbe; celui du paradis d'Indra est un éblouissement; celui de la place de Lahore est baigné d'une lumière à donner le mal du pays à un Indien, et je doute que l'on puisse se figurer quelque chose de plus pittoresque que le cortége de Scindia. Comme ce cortége-là eût réjoui le pauvre Théophile Gautier !

(*L'Univers illustré.*) Gérôme.

*
* *

Maintenant, l'Opéra n'a pas failli à son devoir et à sa tâche. Nous cherchons dans nos souvenirs et nous ne retrouvons nulle part un si grand soin et un si grand luxe de mise en scène. Les décors en ces six tableaux sont de la plus grande beauté. C'est Lahore, avec son palais d'Indra. C'est le sanctuaire où le Dieu trône sur un autel. C'est le désert de Thol, son ciel enflammé et ses horizons immenses. Ce sont les jardins du paradis d'Indra sur la montagne de Mérou. C'est l'Inde enfin dans sa réalité et dans ses rêves : un voyage

au Pendjab. Les costumes sont splendides et dignes en tout de notre premier théâtre. Le succès de Mlle de Reszké, dans le rôle de Sita, a été très-grand. Les belles notes de son soprano ont vigoureusement sonné. Si la voix de M. Salomon manquait de puissance, le baryton de M. Lassalle faisait merveille et entraînait les applaudissements. J'ai à louer M. Boudouresque, qui s'acquitte fort bien de son personnage de Timour, le grand prêtre d'Indra. Tout lui venant en aide, voilà donc un réel succès pour notre Académie de musique, et nos vieux chefs-d'œuvre pourront se reposer. Il était temps de leur faire ces loisirs.

(*L'Illustration.*) M. Savigny.

***

Il faut remercier l'Opéra tout entier (directeur, administration, orchestre) pour le dévouement qu'il a mis au service du jeune maître. La mise en scène est éblouissante. Le Paradis d'Indra est une merveille. Le Désert est un chef-d'œuvre, Nos petits peintres devraient bien s'inspirer de nos décorateurs.

(*Le Peuple.*) Henri Becque

***

Je l'ai dit avant que ce fut devenu une banalité, je l'ai répété cette semaine avec tout le monde, et je suis prêt à le répéter autant de fois que l'on voudra : Massenet est à mes yeux, un grand musicien, un charmant et admirable artiste.

Plus d'une fois j'ai constaté le talent de Louis Gallet. Il sait trouver des poëmes favorables à la musique; il a une précieuse aptitude au rythme, à l'harmonie, au nombre. C'est le poëte rêvé par beaucoup, et que Massenet préfère à tout autre.

Enfin, je louerai et je remercierai M. Halanzier d'avoir monté avec une telle splendeur un ouvrage aussi poétique et d'un genre aussi nouveau que le *Roi de Lahore*. L'habile directeur de l'Opéra, à qui on a longtemps dénié le sens artistique, a compris qu'une pareille œuvre ne pouvait être présentée au public qu'avec tout le déploiement de mise en scène que le sujet comporte, et il n'a pas marchandé les toiles, les costumes; il a fait des miracles.

(La République des Lettres.) Octave Fouque.

*
* *

Confiée à MM. Salomon, Lassalle, Boudouresque et à Mlle de Reszké, c'est-à-dire aux principaux sujets de l'Opéra, l'interprétation du *Roi de Lahore* est aussi satisfaisante qu'elle pouvait l'être. Les costumes — on les compte par centaines — sont d'une richesse éblouissante ; la magnificence des décors n'a jamais été surpassée. L'intérieur du temple, le désert de Thol avec ses roches calcinées et son ciel de feu, le paradis d'Indra, malgré une crudité de ton qu'il serait facile d'adoucir, sont de véritables merveilles. C'est M. Eugène Lacoste qui a dessiné les costumes.

M. Massenet étant arrivé à l'Opéra, il faut espérer que d'autres, jeunes aussi, ou jeunes encore, y arriveront après lui. Pourquoi donc toujours jeter la pierre à M. Halanzier et répéter sans cesse qu'il est hostile aux talens nouveaux ? Saurait-on prétendre à l'honneur d'être admis sur notre première scène lyrique sans avoir fait des preuves ailleurs ? Ah ! parmi ceux qui récriminent contre le fortuné directeur de l'Opéra, il en est plus d'un qui devrait bien se demander ceci : Qu'a donc fait de moins pour moi ce directeur-là que tel autre ?

(Journal des Débats). E. Reyer.

Paris. — Imp. Paul Dupont, 41, rue J.-J.-Rousseau. 1385.5.77

THAMARA

OPÉRA

EN QUATRE TABLEAUX

POÉME DE

LOUIS GALLET

MUSIQUE DE

BOURGAULT-DUCOUDRAY

UN FRANC

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—

1892

A Singer Hartmann

Bon souvenir, &

souhait pour 1892.

Trois Galles

THAMARA

OPÉRA

Représenté pour la première fois à Paris,
à l'Académie nationale de Musique, le 25 décembre 1891.

Direction de MM. Ritt et Gailhard.

DU MÊME AUTEUR

MARIE-MAGDELEINE, drame lyrique en trois actes.
LE KOBOLD, opéra-comique en un acte.
LA COUPE DU ROI DE THULÉ, opéra en trois actes.
DJAMILEH, opéra-comique en un acte.
ÈVE, mystère en trois actes.
CINQ-MARS, drame lyrique en quatre actes.
LE DÉLUGE, poème lyrique en trois parties.
LE ROI DE LAHORE, opéra en cinq actes.
LA CLÉ D'OR, comédie lyrique en trois actes.
ENDYMION, poème lyrique en trois actes.
ÉTIENNE MARCEL, opéra en quatre actes.
CRISPIN BATTU, comédie en un acte, en vers.
LE CID, opéra en quatre actes.
LE CHEVALIER JEAN, opéra en quatre actes.
PATRIE! opéra en cinq actes.
ASCANIO, opéra en cinq actes.
LE VÉNITIEN, opéra en trois actes.
PROSERPINE, drame lyrique en quatre actes.
LE CAPITAINE SATAN, roman, 1 vol. *(épuisé)*.
NOTES D'UN LIBRETTISTE, musique contemporaine, 1 vol.
SARAH BLONDEL, roman, 1 vol.
PATRIA, poèmes. — Memento de l'année 1870-1871.
LE RÊVE, drame lyrique en quatre actes.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 25912-11-91

THAMARA

OPÉRA

EN QUATRE TABLEAUX

POÈME DE

LOUIS GALLET

MUSIQUE DE

BOURGAULT-DUCOUDRAY

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1892

Droits de reproduction de traduction et de représentation réservés.

Pour la partition et tout ce qui s'y rapporte, s'adresser à M. Léon Grus, éditeur de musique, place Saint-Augustin.

MISE EN SCÈNE DE M. LAPISSIDA.

DÉCORS DE M. CARPEZAT.

COSTUMES DESSINÉS PAR M. BIANCHINI.

DIVERTISSEMENT RÉGLÉ PAR M. HANSEN.

DANSE

Douze esclaves :

Mlles Hayet, Moormans, Bossu, Boutouyrie, Mérode, Fléchelle, Barvau, Didier, Morlet, Charrier, Cazeneuve, Guerro.

Huit prêtres :

MM. Baptiste Férouelle, Berger, Élisée, Meunier, Vazquez, Diany, Keller.

Huit Prêtresses :

Mmes Jeanne Muller, Blanc, Morand, Lydia, Regnault, Lambert, Brunet.

PERSONNAGES

THAMARA	Mlle C. DOMENECH.
NOUR-EDDIN	MM. VERGNET.
LE PRÊTRE du Temple de Bakou . .	DUBULLE.
KHIRVAN.	DOUAILLIER.

SOLDATS DE BAKOU, SOLDATS DE NOUR-EDDIN, PRÊTRES, FEMMES PERSANES, FEMMES CAUCASIENNES. PEUPLE.

Au 1er et au 4me tableau, dans Bakou-la-Sainte.
Au 2me et au 3me tableau, dans le pavillon royal de Nour-Eddin.

THAMARA

PREMIER TABLEAU

Dans Bakou-la-Sainte, au bord de la mer Caspienne (Russie d'Asie). Une place sur laquelle est l'entrée d'un temple parsi. Aspect d'une ville assiégée. Ruines. Murs démantelés par le canon. Une foule morne emplit la place. Ces gens souffrent de la faim, de la soif, des blessures. Un soleil implacable verse ses feux sur la ville. De temps en temps, grondements de canon. Le décor représente les hauteurs de la ville d'où l'on aperçoit la mer et les montagnes.

SCÈNE PREMIÈRE

LA FOULE, composée de femmes, de gens du peuple, de soldats blessés, auxquels viennent se joindre, au cours de la scène, divers groupes, divers personnages, parmi lesquels est KHIRVAN, l'un des derniers chefs survivants des soldats Tatars de Bakou.

LA FOULE, par groupes.

Terribles jours!... La soif!... La faim!
Et toutes nos forces brisées!
Notre chef... mort! Nos troupes... écrasées!
Tout est dit!... C'est la fin!

O Bakou, cité sainte.
Ta triple enceinte
Tombe sous le canon!
Tu ne seras demain plus rien qu'un nom!

Le sultan Nour-Eddin compte déjà nos heures.
Patrie, en vain tu pleures.
L'envahisseur est maître de ton sol.

UNE VOIX.

Il va, pareil aux rafales,
Anéantissant tout dans leur terrible vol.
Où passent ses cavales
Tout est ruine et mort!

LA FOULE, accablée.

Subissons notre sort!

UN GROUPE, montrant le temple ouvert.

Toute espérance est morte dans les âmes.
Nos prêtres. là, pleurent comme des femmes,
Priant un Dieu qui n'entend pas.

Chant religieux dans le temple.

JEUNES FILLES.

Hélas!
Toute espérance est morte dans les âmes!

Les détonations du canon se font plus fréquentes et plus proches.

LA FOULE.

Tout est dit! C'est la fin!

KHIRVAN, intervenant à la tête de ses soldats.

Qu'importent la soif et la faim?
Lâche qui désespère!

LA FOULE, avec lassitude.

Nous avons trop souffert!

KHIRVAN ET LES SIENS.

Non! guerre! guerre! guerre!
Tant qu'il reste du fer!

DES VOIX.

Tous nos greniers sont vides!

KHIRVAN ET LES SIENS.

Tu mens!

DES VOIX DANS LA FOULE.

Non! plus de blé!

D'AUTRES VOIX.

Plus d'eau! Les puits arides!

KHIRVAN.

Il faut combattre encor!

LA FOULE, à Khirvan.

Pour abréger nos maux,
Songe au désespoir où nous sommes!

KHIRVAN.

La chair, le sang de nos chevaux
Apaiseront la faim et la soif de nos hommes!

DES VOIX.

Plus de poudre en nos arsenaux!

KHIRVAN.

Eh bien! forts de nos colères,
Sur l'ennemi de toutes parts
Nous ferons crouler les pierres
De nos remparts!

Dans une main le glaive et dans l'autre la flamme,
La rage au cœur,
Nous irons vaincre le vainqueur !
Ne tremblez pas, cœurs de femmes !

LES SOLDATS DE KHIRVAN.

Dans une main le glaive et dans l'autre la flamme,
La rage au cœur,
Nous irons vaincre le vainqueur !

LA FOULE, refluant sur la place avec un grand mouvement.

Alarme ! La brèche est ouverte !

GROUPES EN SCÈNE.

C'est notre perte !

KHIRVAN ET LES SIENS.

Aux armes !

VOIX NOMBREUSES.

Non ! Il est trop tard !
Là-bas, de Nour-Eddin on dresse l'étendard !
Avant l'aube prochaine,
Il va donner l'assaut ! La défaite est certaine.

LA FOULE.

Rendons-nous !

KHIRVAN.

Lâches !

LA FOULE.

Fous !
Rendons-nous !

KHIRVAN ET LES SIENS.

Nous rendre !
Ah ! jamais !

VOIX NOMBREUSES.

Qui peut nous défendre
Désormais!

LA FOULE.

Implorons la paix!

KHIRVAN ET LES SIENS.

Jamais!

Les deux partis se menacent et sont près d'en venir aux mains.

LES DEUX GROUPES.

Insensés! Bas les armes!
— Lâches alarmes!
Passage! Debout tous! — Non! — Eh bien, au plus fort!
— A vous la honte! — A vous la mort!
— Lâches alarmes!
— Bas les armes!

VOIX NOMBREUSES.

Nour-Eddin est vainqueur!

Au moment où ils vont se précipiter les uns sur les autres, le prêtre, tout vêtu de blanc, paraît au seuil du temple, avec Thamara, suivi des prêtres et de femmes escortant Thamara.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE PRÊTRE, THAMARA, PRÊTRES, FEMMES, etc.

LE PRÊTRE.

Il sera mort demain!
Remettez vos épées.
A vos espérances trompées
Dieu prête un secours surhumain!

LA FOULE.

Qui frappera l'infâme ?
Qui nous délivrera ?

LE PRÊTRE, montrant Thamara.

Une femme.

LA FOULE.

Thamara !

LES FEMMES.

Ah ! l'orgueil de Bakou ! Sa vierge la plus belle !
Elle ?

LE PRÊTRE.

Sa main frappera !
L'esprit vengeur la conduira !

Il descend, avec Thamara, les marches du temple.

Elle a prié près des autels dans l'ombre,
Pleuré nos morts apparus dans son cœur ;
Elle a prié durant des jours sans nombre !...

A Thamara, qui s'agenouille.

Dieu t'exauce ! C'est toi qui vaincras le vainqueur !

Étendant la main sur Thamara.

Noble fille !
Veux-tu venger ton peuple, ta famille,
Délivrer ton pays ? Le veux-tu ?

THAMARA.

Je le veux !

LA FOULE.

Thamara, seule ! Ah ! que pourras-tu faire ?

KHIRVAN.

Écoutez ! Dieu l'éclaire !

THAMARA, au prêtre, dans une sorte d'extase.

Du ciel j'accomplirai les vœux!
Je suis prête et j'attends; je suis forte et j'espère!...

LE PRÊTRE.

Lève-toi donc et va!

LE CHŒUR.

Dieu l'inspire et l'éclaire.

THAMARA, se levant.

Vers le sultan victorieux,
Vers ce Nour-Eddin qu'on acclame
J'irai... Je frapperai l'infâme.

LA FOULE.

O secours surhumain!

THAMARA.

Il sera mort demain

KHIRVAN, près de Thamara.

Je te comprends... Va, vengeresse!
Fais de ta voix une caresse,
Fais un charme de tes beaux yeux.
Sois comme un fruit délicieux
Donnant la mort après l'ivresse!
Que ce jour soit son dernier jour,
Et que ton bras armé du glaive
L'arrache aux douceurs de son rêve
Aux extases de son amour!

UN GROUPE DE FEMMES, autour de Thamara.

Sur le sultan au repoussant visage,
Immonde et noir,
Sur l'être brutal et sauvage
Quel sera ton pouvoir?

Que pourront ta beauté, ta grâce
Sur ce monstre, un seul moment?
Oseras-tu le regarder en face
Seulement?

THAMARA.

J'oserai! Pour ta gloire, ô Patrie!
Pour tous ceux que je pleure endormis dans la mort,
Pour vous tous qu'il faut rendre à la vie,
Oui, j'irai souriante au-devant de mon sort!

S'exaltant.

Je le frapperai de ses propres armes!
Il tombera, le colosse impuissant,
Il nous paîra de tout son sang
Toutes nos larmes!
Adieu! Je pars!

LE PRÊTRE, à la foule.

Une vierge animée
De la force de Dieu
Sera plus forte qu'une armée!

LA FOULE.

Rayonnante beauté! Vaillante Thamara!
Oui! va frapper l'infâme!

KHIRVAN.

Commence l'œuvre, ô femme!
Khirvan l'achèvera!
Cachés dans l'ombre
Auprès du camp de Nour-Eddin,
Nos soldats, dérobant leur nombre,
Monteront avec le matin!
Frappe! Alors, rués au carnage
Ils balaieront sans effort
La horde sauvage
Vaincue avec son chef mort!

LE CHŒUR.

Mort!
Mort!
A nous ton sang, noir destructeur de villes!
A nous ta chair, pourvoyeur des tombeaux!
Nous livrerons, déchiré par lambeaux,
Ton corps aux bêtes viles,
Aux corbeaux!

THAMARA.

Adieu!

LE CHŒUR.

Que l'esprit des héros t'emporte,
Arme-toi pour la liberté!
Rends la vie à l'espérance morte.
Rends la joie à la jeune cité.

Marche, libératrice!
Va, fais justice!
Que demain à nos yeux
Ton bras vengeur se lève,
Dressant un rouge glaive
Vers le ciel radieux!

Rideau.

DEUXIÈME TABLEAU

Dans le pavillon royal de Nour-Eddin. — Sorte de harem, installé dans un vieux palais non loin de la ville, aux abords du camp. — Tapis, armes ; lampe sur un trépied au chevet d'un lit bas, couvert de tapis de Perse.

SCÈNE PREMIÈRE

NOUR-EDDIN, LES FEMMES.

Nour-Eddin assoupi. — Autour de lui, ses femmes. — Des fleurs sont jetées sur les tapis et sur les coussins où repose Nour-Eddin. — A quelques pas, musiciens accroupis accompagnant le chœur et la danse. — Pendant la danse, Nour-Eddin s'éveille peu à peu. Les femmes s'empressent autour de lui.

LES FEMMES.

CHŒUR.

O maître de toutes choses,
Loin du soleil dévorant,
Pour te charmer sont écloses
Les jeunes fleurs de l'Iran,
Et tes esclaves heureuses
Versent sur tes pâles mains
Le parfum des tubéreuses,
Des roses et des jasmins.

Lève ta sombre paupière.
Fais étinceler sur nous
Ton regard plein de lumière,
Conquérant terrible et doux !

La Victoire est ta maîtresse,
Mais ton cœur n'est-il point las
De cette sanglante ivresse,
Et ne nous reviens-tu pas?

NOUR-EDDIN, les éloignant d'un geste.

Ah! laissez-moi. Vos chants ont fait s'enfuir un rêve
Redoutable et charmant.

Il se lève.

Fallait-il l'abréger, l'heure déjà si brève
De mon enivrement?

Belle d'une beauté fatale,
Une femme venait vers moi,
Une femme au visage pâle,
Et mon cœur frissonnait d'émoi.

Ouvrant les bras, la charmeresse
Marchait ainsi, lente et sans bruit;
Ses yeux doux comme une caresse
Étaient profonds comme la nuit.

Et sur cette pâleur mortelle
Éclatait, ô charme puissant,
Sa lèvre amoureuse et cruelle,
Rouge comme une fleur de sang.

Et sous cette lèvre de flamme
Je sentais ma lèvre brûler
Et, dans un lent baiser, mon âme
S'exhaler!

Comme à lui-même.

La vision s'efface
Troublant d'une vague menace
Des souvenirs pleins de douceur!

LES FEMMES.

Au charme fuyant d'un rêve
N'abandonne plus ton cœur.
Vers toi notre voix s'élève,
Sois-nous clément, ô vainqueur
Par des visions jalouses,
En vain tu serais troublé.
Cherche parmi tes épouses
L'oubli d'un songe envolé.

Légères rumeurs au dehors. Entrée de soldats.

SCÈNE II

LES MÊMES. SOLDATS PERSANS.

LES SOLDATS, se prosternant.

Tes serviteurs, adorant ta puissance
Sont à tes pieds, ô roi des rois'

NOUR-EDDIN.

Parlez !

LES SOLDATS.

La brèche est ouverte. L'effroi
Règne dans la ville. Et pourtant la résistance
Des soldats de Bakou ne faiblit pas. Rien, rien.
Ni la soif ni la faim ne doit nous les soumettre.
Ils aiment mieux mourir !

NOUR-EDDIN, nonchalamment.

Eh bien!
Qu'ils meurent !

LES SOLDATS, se prosternant de nouveau.

Maître,
Toi seul es fort!

NOUR-EDDIN, dans une rêverie sombre.

Ils résistent encor!

Éclatant.

Vassale de l'Iran, Bakou, cité rebelle,
Orgueilleuse citadelle,
Ah! je t'anéantirai!
Tes soldats, tous, tes enfants et tes femmes,
Je les exterminerai!

Leurs cadavres sanglants combleront nos tranchées.
Sous le monceau de leurs têtes tranchées
Dormiront les guerriers tombés sous mes drapeaux!

A la place où demain brouteront les troupeaux,
Rien ne dira, sinon un souffle d'épouvante,
Qu'une cité fut là, vivante!

Au point du jour, que tout soit fait! Allez!
Donnez l'assaut! Tuez! Brûlez!

Mouvement vers le fond. D'autres soldats paraissent.

Qui vient?

UN SOLDAT.

Tremblante, fugitive,
Une femme!

LE CHŒUR.

Elle arrive
Pour t'implorer et dit se nommer Thamara.

LES FEMMES.

Ah!
La perle de Bakou! Celle
Que l'on dit si belle!
Roi, prends garde!

NOUR-EDDIN.

Je veux la voir!

LES FEMMES.

Redoute Éblis, le démon noir.
Songe à ton rêve!

NOUR-EDDIN, toujours souriant.

Eh! qu'ai-je à craindre d'elle?
Qu'on me l'amène!

Musique de scène. Tableau. Entrée de Thamara voilée.

SCÈNE III

LES MÊMES, THAMARA.

NOUR-EDDIN, doucement à Thamara.

Approche!... Que veux-tu?

THAMARA.

Je te demande asile!
Seule! fuyant la ville
Qui t'a vainement combattu,
Je me jette à tes pieds et je suis ton esclave!

NOUR-EDDIN, la relevant.

Cruel à qui me brave,
Je suis clément à ceux qui pleurent comme toi.
Douce est ta voix... Je veux voir ton visage.

LES FEMMES.

Pourquoi retenir davantage
Cette étrangère?

NOUR-EDDIN, impérieusement aux femmes et aux soldats.

Laissez-moi!

Les soldats s'éloignent. Les femmes hésitent un instant.

LES FEMMES, avec jalousie.

Il n'a pas vu ses traits, séduit rien qu'à l'entendre,
Il la préfère à nous.
Cette fille barbare aujourd'hui va nous prendre
Le cœur de notre époux.

NOUR-EDDIN.

Je n'ai pas vu ses traits, mais que sa voix est tendre!
Et qu'elle m'a charmé!
Contre elle je voudrais vainement me défendre,
Un mot m'a désarmé.

THAMARA, troublée, regardant Nour-Eddin.

Ma haine le voyait monstrueux et farouche
Il est jeune et clément.

Avec énergie, pendant que les femmes s'éloignent sur un nouveau signe de Nour-Eddin et que ce dernier vient lentement vers elle.

Ah! je porte en mon sein un cœur que rien ne touche,
Je tiendrai mon serment!

SCÈNE IV

NOUR-EDDIN, THAMARA.

NOUR-EDDIN, très doux.

Nous sommes seuls. Parle sans feinte
Ne crains rien!

THAMARA.

J'ignore la crainte.

NOUR-EDDIN.

Qui donc es-tu?

THAMARA.

Regarde!

Elle laisse tomber son voile.

NOUR-EDDIN, avec éblouissement.

O trésor de beauté!
Fleur d'amour virginale! O fleur de volupté!

Il la contemple un instant sans rien dire. Elle est debout, dévoilée, dans la blancheur laiteuse de la lumière. Ses mains se serrent sur sa poitrine nue, et l'horreur de ce qu'elle doit accomplir l'envahit.

NOUR-EDDIN, s'approchant et lui prenant la main.

Devant moi tu restes glacée.
Ne baisse pas ainsi les yeux!
Fais-moi pénétrer ta pensée.
Thamara! parle : dis tes secrets et tes vœux!

THAMARA.

Mes vœux : tu viens de les connaître;
Mes secrets, je les garde... ils sont connus des cieux,

Avec effort.

Un mot te suffit... Sois mon maître!

NOUR-EDDIN, ardemment.

Ah! tu dis vrai! De quoi me soucier encor?
Quand tu vas être à moi, que m'importe le sort?
Oui, ton amour, c'est la faveur suprême!
C'est le rêve divin!
Ta beauté m'enivre et je t'aime,
Le reste est vain.
Oui, n'aurais-je à vivre qu'une heure
Dans tes bras
Je dirais toujours : Que je meure!
Mais ne fuis pas!

THAMARA, frappée.

As-tu donc pressenti que mon amour funeste
Pouvait donner la mort?

NOUR-EDDIN, la contemplant.

O vision céleste!
Je t'attendais!
Nour-Eddin va t'aimer comme il n'aima jamais!

THAMARA, frissonnante.

Ah!

NOUR-EDDIN.

Thamara, je subis ton empire!
Ton pouvoir se répand sur moi.

THAMARA, à elle-même.

Je souffre... A peine je respire.
Qui m'a conduite ici? Pourquoi?
J'acceptais la mort... le martyre!

NOUR-EDDIN.

Je suis ton esclave à mon tour.

THAMARA.

Ah! rien ne pouvait donc me dire
Que l'ennemi c'était l'amour!

NOUR-EDDIN, avec extase.

Mon âme te contemple!

THAMARA, égarée.

Bakou! Khirvan! Le temple!

NOUR-EDDIN.

Je suis l'esclave et non le maître, ô ma beauté!
Va, dis-moi maintenant quelle est ta volonté:
Qu'un regard me l'apprenne.

THAMARA, avec un mouvement de joie et d'espérance.

A Nour-Eddin.

Dieu!!... m'obéirais-tu?

NOUR-EDDIN.

Commande en souveraine!
Parle!

THAMARA, s'avançant palpitante.

Et si je te disais :
Roi! délivre Bakou! n'en ferme plus l'accès!
Emmène tes soldats! Retourne à ta frontière!
Voilà ce qui me plaît, ô roi!... Veux-tu le faire?

NOUR-EDDIN, subitement farouche.

Cela!... Jamais.
J'ai dit que je t'aimais;
Mais la vengeance encor plus que l'amour m'est chère.
J'en ai fait le serment!
Bakou ne sera plus qu'un sépulcre fumant!
C'est juré par Allah!

THAMARA, avec désespoir.

Il faudra donc qu'il meure!

NOUR-EDDIN, brusquement, s'approchant de Thamara.

Thamara, dis, tu m'appartiens!

THAMARA, suppliante.

Je pleure!
Écoute! Écoute-moi!
Quelque chose est plus grand que la gloire des armes :
C'est la clémence, ô roi!

NOUR-EDDIN.

Ah! j'ai soif de tes charmes
Je t'adore!

THAMARA, se traînant à ses pieds.

Pitié !... grâce !..., Tu vois mes larmes
Écoute-moi !

NOUR-EDDIN.

Pour toi mon âme est douce.

THAMARA.

Malheur à qui repousse
L'ange de la pitié ! Nour-Eddin, sois clément !
Nour-Eddin, Nour-Eddin, renonce à ta vengeance !
Un peuple par ma voix supplie en ce moment
Éperdue.
Sois clément !

NOUR-EDDIN, voulant la saisir.

Ah ! viens ! je t'aime !

THAMARA, se tordant les mains.

Alors, plus d'espérance !

NOUR-EDDIN, la prenant dans ses bras.

Thamara, viens !

THAMARA, se débattant.

Non ! non !
Soudain, comme pour s'enfuir.
Conquiers ta délivrance,
Bakou !... Je ne peux pas te la donner !
A Nour-Eddin.
Adieu !
Reculant, égarée.
Non, ne m'approche pas !... laisse-moi fuir ce lieu ;
Laisse-moi, je te dis, m'enfuir... Je suis funeste !

NOUR-EDDIN, avec séduction.

Reste !
L'amour seul est vainqueur !
Reste là sur mon cœur !

Oublions tout... tes peines, ma colère :
Va, c'est l'amour, lui seul, qui nous éclaire !
Oublions tout, le bien comme le mal.
Je t'adore !
Ton front charmant a des rougeurs d'aurore,
Ta chair a le parfum de l'ambre et du santal
Toi, plus belle que Nourmahal,
Exquise enchanteresse !
Mon trésor ! ma beauté !

THAMARA, défaillante.

Ah ! sa voix est la caresse
Des pures brises d'été ;
Sous cet amour qui m'oppresse
Se débat ma volonté.
Ah ! dans mon âme éperdue,
Quelle extase inconnue !

NOUR-EDDIN.

O fleur de volupté !
Voici l'heure attendue !
Viens, ma fleur, ma beauté !
Viens !... Viens !...

THAMARA.

En vain je veux lutter contre moi-même !
Qu'ai-je fait ?

NOUR-EDDIN.

Viens !

THAMARA.

Hélas ! malheureuse, je l'aime !

Elle demeure défaillante dans les bras de Nour-Eddin qui l'entraîne lentement.

Rideau.

TROISIÈME TABLEAU

Même décor que le précédent. Lampe allumée sur le trépied au chevet du lit. Nuit bleue. Coin du ciel aperçu à travers l'un des arceaux dont la tenture est à demi relevée. Thamara, blanche dans sa robe blanche, les cheveux défaits, regarde Nour-Eddin endormi. — Symphonie.

SCÈNE UNIQUE

THAMARA, NOUR-EDDIN, Voix.

THAMARA.

Elle voit sur le trépied étinceler la lame d'un poignard persan. Elle le prend. Des doigts elle en touche la pointe. Elle repousse l'arme. Elle va à l'entrée de la tente. Elle soulève davantage les tentures pour voir au dehors. Les premières lueurs du jour bordent l'horizon.

Redescendant.

Vers moi rampent déjà les soldats de Khirvan.
Ma main n'a point frappé! Nour-Eddin est vivant!
Il dort ; son front charmant est pâle
A la pureté d'un beau jour
Son souffle parfumé s'exhale
Doux comme une plainte d'amour.
Ah! c'est lui qui l'emporte
L'amour seul est maître sur nous!
Nour-Eddin!... La haine est morte

Effleurant doucement la main de Nour-Eddin.

Et je m'incline à ses genoux!

DES VOIX, dans l'ombre.

Parjure!

THAMARA, frissonnante.

Où suis-je?... O sombre tâche!...
Qui m'a parlé?... qui parle?... Lâche!
J'ai trop tardé!... je me souviens.

LES VOIX.

Frappe! frappe!

NOUR-EDDIN, rêvant.

Thamara! Viens!
A toi ma vie avec mon âme!
Paradis d'azur et de flamme!
Charme puissant, mystérieux et doux!

LES VOIX.

Va! frappe l'infâme!

THAMARA, se dressant.

Voix terrribles! Que voulez-vous?

NOUR-EDDIN, de même.

A toi ma vie avec mon âme,
Le paradis luit sur nous.

THAMARA, vers lui, avec un grand mouvement de passion.

Je t'aime!

LES VOIX.

Frappe!

NOUR-EDDIN.

C'est l'extase du ciel même.

THAMARA, balbutiant, en sanglots.

Oui, oui, maudissez-moi! Je l'aime!

Note aiguë du clairon de Bakou au lointain.

THAMARA, écoutant, à demi dressée.

Ah! c'est le clairon de Bakou, là-bas!

Se relevant.

Non! je n'entends pas! Non! je ne veux pas!
O terre
Engloutis-nous! Écrase-moi, tonnerre!

Criant égarée.

Parlé.

Frappe!... Je ne peux pas le faire!

Les yeux fixes, regardant dans l'ombre comme obsédée de visions.

Ah! les morts devant moi! Les morts me maudissant!

LES VOIX.

Thamara! souviens-toi!

THAMARA.

Le carnage! le sang!

LES VOIX.

Frappe le meurtrier! Frappe!

THAMARA, se débattant contre la vision.

Horrible présence!
Ah! je vous reconnais! Grâce! Grâce!

LES VOIX.

Vengeance!

Après un dernier jeu de scène, indiquant sa lutte terrible, Thamara, avec un grand cri, se précipite vers Nour-Eddin, le poignard levé. Une obscurité profonde et soudaine enveloppe la scène. Quand la lumière revient, presque immédiatement, on est sur la place de Bakou-la-Sainte. Décor du premier tableau. Les maisons sont ornées de fleurs et de branches vertes. Une foule se presse sur la place, agitant des palmes, des armes.

QUATRIÈME TABLEAU

SCÈNE PREMIÈRE

FOULE. — FEMMES

CHŒUR DE FEMMES.

Dans l'air parfumé, dans les grands cieux calmes,
Au murmure des flots bleus,
Parmi les fleurs et les palmes,
Volez, chants joyeux,
Vers nos fils victorieux!

AUTRES FEMMES, groupées sur les marches du temple et regardant au loin.

Voyez!... Sur la plus haute roche
Notre étendard dressé là-bas!...
Thamara!... Thamara s'approche!...
Khirvan!... Nos soldats!...

DES VOIX, groupe arrivant en scène.

Victoire! Nour-Eddin, mort! Thamara, vivante!
Le camp détruit! La fuite!... L'épouvante!...

Le prêtre sort du temple et descend les degrés. Prêtres derrière lui sur le seuil. Thamara paraît au fond, presque portée en triomphe par les soldats. Ses vêtements blancs souillés, tachés de sang, les mains sanglantes, serrant encore l'arme dont elle a frappé Nour-Eddin. Khirvan près d'elle. On l'entoure. On l'acclame.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE PRÊTRE, THAMARA, KHIRVAN, SOLDATS, etc.

LA FOULE.

Thamara! Thamara!
Victoire! Hurrah!
Gloire à toi! Guerrière vaillante,
Hurrah!

LE PRÊTRE.

Une vierge animée
De la force de Dieu triomphe d'une armée.

LA FOULE.

Hurrah!
O Thamara libératrice!

THAMARA, s'exaltant peu à peu avec une amertume farouche.

J'ai consommé le sacrifice
Patrie : il te fallait du sang,
J'ai frappé... le ciel t'est propice.
Triomphe, à présent!
Éclatez, chants de fête,
Furieuse clameur!
Venez tous! Voyez! l'œuvre est faite,
Voilà le sang du vainqueur!

LE PRÊTRE.

A toi toute gloire, à toi tout honneur!
Tu nous rends la vie!

THAMARA.

Ah! la mort est dans mon cœur.

Égarée.

Ombre sanglante ! oui, c'est elle!...

Murmurant.

« Viens, Thamara!... Thamara, viens!... »
Nour-Eddin, c'est toi! Tu m'appelles!
Je t'ai frappé... je t'appartiens!

Ton ombre séductrice
Etend ses bras inapaisés.
Je veux fermer ta cicatrice
Là-bas sous d'éternels baisers!

Viens! à jamais nous lie
La puissance du sort.
Viens où la haine oublie
Nous aimer dans la mort!

Les soldats sont au seuil du temple avec les trophées. On aperçoit l'intérieur du temple éclatant de lueurs.

LE PRÊTRE, à Thamara.

Le temple est ouvert, l'autel brille.
Viens, noble fille.

LA FOULE.

Jour d'orgueil!

THAMARA, étendant lentement ses mains dans lesquelles elle a le poignard, et les ramenant vers sa poitrine. Comme parlant à Nour-Eddin.

Je viens à toi!

Elle se frappe.

KHIRVAN, la soutenant.

Thamara!

LA FOULE, se précipitant.

Jour de deuil!

THAMARA, à ceux qui l'entourent.

Allez!... Moi, ma tâche est remplie!

Extasiée, tendant les bras vers l'image invisible.

Viens! A jamais nous lie
La puissance du sort.
Viens où la haine oublie
Nous aimer dans la mort!

Elle expire

Rideau.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 25912-11-91.

DERNIÈRES PIÈCES PARUES

	fr.	c.
HENRY BECQUE		
La Parisienne, comédie en trois actes	2	»
ERNEST BLUM et RAOUL TOCHÉ		
Le Parfum, comédie en trois actes	2	»
Paris fin de siècle, pièce en cinq actes	2	»
Les Miettes de l'année, revue en trois actes	1	50
HECTOR CRÉMIEUX et PIERRE DECOURCELLE		
L'Abbé Constantin, comédie en trois actes	2	»
ALPHONSE DAUDET		
La Lutte pour la vie, pièce en cinq actes	2	»
ALEXANDRE DUMAS FILS de l'Académie française		
Francillon, pièce en trois actes	2	»
ALEXANDRE DUMAS et PAUL MEURICE		
Hamlet, drame en cinq actes, en vers	2	»
OCTAVE FEUILLET de l'Académie française		
Chamillac, comédie en cinq actes	2	»
EDMOND GONDINET		
Un Parisien, comédie en trois actes	2	»
GEORGES LEFÈVRE		
Roméo et Juliette, drame en cinq actes	2	»
JULES LEMAITRE		
Mariage blanc, drame en trois actes	2	»
C. DU LOCLE		
Salammbô, opéra en cinq actes	1	»
AUGUSTE VACQUERIE		
Souvent homme varie, pièce en deux actes, en vers	2	»

Paris. — Imprimerie A. Delafoy, 3, rue Auber.

L'ATTAQUE DU MOULIN

DRAME LYRIQUE EN QUATRE ACTES

D'APRÈS

ÉMILE ZOLA

POÈME DE

LOUIS GALLET

MUSIQUE DE

ALFRED BRUNEAU

Représenté, pour la première fois,
sur le THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE, le 23 novembre 1893

PARIS
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1893

Tous droits réservés.

A Georges Hartmann
Cordialement
Louis Gallet

L'ATTAQUE DU MOULIN

DRAME LYRIQUE

Représenté, pour la première fois, à Paris
sur le THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE le 23 novembre 1893

Direction de M. LÉON CARVALHO

Décors de M. Jambon

Costumes dessinés par M. Thomas

Pour la représentation,
s'adresser à M. Choudens, éditeur de musique
Boulevard des Capucines, 30

L'ATTAQUE DU MOULIN

DRAME LYRIQUE EN QUATRE ACTES

D'APRÈS

ÉMILE ZOLA

POÈME DE

LOUIS GALLET

MUSIQUE DE

ALFRED BRUNEAU

PARIS

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1893

Tous droits réservés.

11072. — Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris.

A MADAME ÉMILE ZOLA

EST RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉ

CE POÈME

ÉCRIT SOUS L'INSPIRATION

DU MAITRE-AUTEUR

de L'Attaque du Moulin.

L. G.

PERSONNAGES

MERLIER	MM. Bouvet.
DOMINIQUE	Vergnet.
LE CAPITAINE ENNEMI	Mondaud.
LA SENTINELLE	Clément.
LE TAMBOUR	Belhomme.
LE CAPITAINE FRANÇAIS	Thomas.
UN JEUNE HOMME	Artus.
UN SERGENT	Ragneau.
FRANÇOISE	Mmes Leblanc.
MARCELLINE	Delna.
GENEVIÈVE	Laisné.

SOLDATS FRANÇAIS ET SOLDATS ENNEMIS, PAYSANS ET PAYSANNES, JEUNES GENS ET JEUNES FILLES.

L'ATTAQUE DU MOULIN

ACTE PREMIER

La cour du moulin. — Le grand portail, ouvert au fond sur le village. — Un puits sous un orme immense, qui couvre la moitié de la cour. — Dans les bâtiments, l'ouverture basse d'un cellier.

SCÈNE PREMIÈRE

MARCELLINE, SERVANTES.

Des servantes, dirigées par Marcelline, mettent un couvert rustique sur trois grandes tables. Tout près de ces tables, sous l'arcade du cellier, un tonneau est prêt à être mis en perce. — Marcelline, très affairée, active son monde. — Le père Merlier paraît, sortant du moulin.

SCÈNE II

LES MÊMES, MERLIER.

MERLIER.

Eh bien! y sommes-nous, ma bonne Marcelline?

MARCELLINE.

Mais oui, père Merlier!
Tout est prêt, le vin bien au frais sous le cellier,

Le couvert mis à l'ombre, et, sur la nappe fine,
Votre plus beau service !

MERLIER, tout épanoui.

Allons, je suis content !
Voilà donc le grand jour venu !... Dire pourtant
Que tu t'en défiais d'abord, de Dominique !
Toi !

MARCELLINE, de bonne humeur.

Dame ! écoutez, ça s'explique.
Tous, d'abord, l'ont jugé de la même façon :
Un étranger tombé chez nous, un beau garçon
Sans doute, le regard clair, la mine superbe,
Mais un peu vagabond, vivant comme au hasard,
Le plus souvent, couché, tel qu'un lézard,
En forêt, le ventre dans l'herbe !

Les nôtres le tenaient pour un franc paresseux,
Et vous, ma foi, vous pensiez tout comme eux !

MERLIER.

C'est vrai !... Ce me fut une rude noise,
Un grand coup là, quand ma Françoise
Vint me dire, un matin, qu'elle voulait de lui !
La petite est têtue... Pardine ! elle a ma tête.
Elle a mon cœur aussi... La chose donc s'est faite.
On s'est boudé huit jours ; mais, aujourd'hui,
Entre nous entente parfaite !...
C'est que je me suis dit : « Il est certain
Que ma Françoise est bien une trop brave fille,
Pour vouloir qu'un feignant entre dans la famille ! »

Un beau matin,
J'ai cherché Dominique, et, toute la journée,
Je l'ai fait s'expliquer...
(Après un temps, lentement, gravement.)
Alors, je l'ai connu.

MARCELLINE.

Et vous nous êtes revenu,
L'air content, l'âme retournée...
Qu'a-t-il donc pu vous dire?

MERLIER.

Eh! le meilleur
De ce qu'on dit ne vaut que par le témoignage!
Et tu sais de quel bras il abat son ouvrage.

MARCELLINE.

Oui, c'est un vaillant travailleur.
Depuis un mois qu'il est, ici, mis à l'épreuve,
Le moulin, qui semblait dormir, s'est réveillé.
Le vieux logis s'est égayé
D'une jeunesse toute neuve.

MERLIER.

Mon vieux moulin, mon bon moulin,
Depuis quarante ans je le mène.
De toute ma vie il est plein.
J'y connus la joie et la peine!

De l'aube au soir, dans le frisson
De l'eau transparente et glacée,
La roue y chante une chanson
Dont ma Françoise fut bercée.

Et, grâce au ciel, on l'entendra
Rompre le blé longtemps encore;
Et, sans trêve, elle reprendra
Son gai refrain à chaque aurore.

Entre des mains de paresseux,
J'aurais pleuré de la remettre;
Mais je sais qui sera son maître,
Et je mourrai fier et joyeux.

MARCELLINE.

Si vous êtes content, ah! je le suis de même;
Car, votre Françoise, je l'aime
Comme ma propre enfant!

MERLIER, attendri.

Sa mère n'est plus là, mais tu lui rends sa mère,
Bonne âme, va!

MARCELLINE.

Françoise m'est plus chère,
Depuis que j'ai perdu ceux-là que j'aimais tant,
Mes deux grands fils... si beaux!... si braves!...
Bon! je pleure!
(Se remettant, souriant à travers ses larmes.)
En vérité, ce n'est pas l'heure!
(Joyeusement.)
Françoise, oh! vous allez la voir.
Comme elle est belle sous son voile,
Avec son doux regard d'étoile,
Dans ses grands yeux de velours noir!

Ah! oui, belle, notre Françoise,
Avec ses lèvres de framboise,
Sa joue en fleur, son teint vermeil,
Son front couronné de soleil!

Quel joli couple ça va faire,
Elle et lui! Vous verrez, bon père,
Comme des jours les ans passer.
Nous n'aurons ici, pour mieux dire,
Quand leur jeunesse y va pousser,
Rien que des baisers et des rires!

MERLIER.

Voilà nos invités!

(Des paysans et des paysannes arrivent par petits groupes. Serrements de main. Saluts plusieurs fois répétés.)

SCÈNE III

LES MÊMES, PAYSANS, PAYSANNES.

MERLIER, MARCELLINE, LES INVITÉS.

Salut!

MERLIER, au centre du groupe.

C'est, mes amis,
Pour vous dire que l'un à l'autre sont promis
Dominique Penquer et Françoise, ma fille!
Dans un mois, à la Saint-Louis,
Je les marie et veux tout d'abord, en famille,
Les fiancer, selon l'usage du pays!
C'est pourquoi je vous ai conviés à ma table,
Pour boire à leur santé!

LES INVITÉS.

Bien parlé! Maître, tous,
Oui, tous, et de bon cœur, nous sommes avec vous!
Vous suivez la coutume ancienne et respectable.
C'est bien, cela, très bien!... Commencez les chansons!

MERLIER.

Tous sont-ils céans?

MARCELLINE.

Tous!

MERLIER.

C'est parfait! Commençons!

(Marcelline va ouvrir une porte, par laquelle entrent une douzaine de jeunes filles. Au milieu d'elles est Françoise voilée.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, FRANÇOISE, GENEVIÈVE, JEUNES FILLES, PUIS DOMINIQUE ET JEUNES GENS.

LES JEUNES FILLES.

Dans le bois ne va plus, la belle!
Il y rôde, a-t-on dit,
Un beau garçon hardi,
Qui te veut ravir et t'appelle.
Belle, n'aie peur, nous te gardons,
D'un voile fin nous te cachons.
Qu'il cherche! Où donc est-elle?
Va, frappe, crie, appelle!
Hardi là! le hardi garçon!

(Dans le fond, sur la route, Dominique s'est montré, à la tête d'une douzaine de jeunes gens.)

LES JEUNES GENS.

Hors du bois nous cherchons la belle,
La plus belle, a-t-on dit,
Pour un garçon hardi,
Qui l'aime d'amour et l'appelle.
La plus belle nous trouverons.
Au plus beau nous la donnerons.
Qu'il cherche! Où donc est-elle?
Va, frappe, crie, appelle!
Hardi là! le hardi garçon!

DOMINIQUE, frappant.

Demoiselle! demoiselle!
Ouvrez vite, ouvrez, c'est moi!

LES JEUNES FILLES.

Qui te donne tant d'audace?
Es-tu comte ou fils de roi?

DOMINIQUE.

Mendiant d'amour, je passe.
Mon espoir est dans sa grâce,
Mon audace est dans ma foi.

LES JEUNES FILLES.

Dans le bois ne va plus, la belle!
Belle, n'aie peur, nous te gardons.
D'un voile fin, nous te cachons.

LES JEUNES GENS.

Hors du bois, nous cherchons la belle.
La plus belle nous trouverons.
Au plus beau nous la donnerons.

LES JEUNES FILLES.

Qu'il cherche! où donc est-elle?

LES JEUNES GENS.

Va, frappe, crie, appelle!
Hardi là! le hardi garçon!

DOMINIQUE, frappant plus fort.

Demoiselle! demoiselle!

LES JEUNES FILLES.

Hardi là, le hardi garçon!

GENEVIÈVE, à Dominique.

Mais, avant que tu sois son maître,
Nous voulons du moins te connaître.
Ouvre ton cœur, c'est la grande vertu.
Réponds, comment la protégeras-tu?

DOMINIQUE.

Je la protégerai, fort, de toute ma force!
Les chênes à la rude écorce
Savent quel coup parfois mon bras leur a porté.
Dans mon sang a passé quelque peu de leur sève,
Et, dans l'air embaumé qui par les bois s'élève,
A pleins poumons j'ai bu la joie et la santé.

GENEVIÈVE.

Comment la nourriras-tu?

DOMINIQUE.

Sous la lourde meule,
Je pousserai la fleur du blé, de l'aube au soir.
J'arracherai ses fruits à la terre. Au pressoir
Je puiserai le vin. Ainsi, de ma main seule,
Elle tiendra la vie et le bonheur.

GENEVIÈVE.

Comment l'aimeras-tu?

DOMINIQUE.

Toute et de tout mon cœur!
D'un cœur solide autant que mes bras à la peine!
Il n'est de grand amour qu'en une race saine!
Ainsi nous serons forts tous deux et nous aurons
De beaux enfants en qui nous nous retrouverons!

LES JEUNES FILLES.

Allons! c'est trop bien répondu, la belle,
Pour qu'on te refuse au hardi garçon,
Qui te veut et t'appelle...
Tombe le fin voile où nous te cachons!
(Elles la dévoilent.)

FRANÇOISE, s'avançant.

Au cher mari qui m'appelle,
Mon cœur vole sans retour.
Par son aimante parole,
Mon cœur, tout embrasé, vole,
Mon cœur vole à son amour!

UN DES JEUNES GENS, l'arrêtant.

Un moment donc, la belle fille!
Nous aussi sommes désireux
De savoir s'il doit être heureux.
A bon garçon, femme gentille.

Tu ne l'auras qu'après avoir bien répondu...
Dis, comment le serviras-tu?

FRANÇOISE.

Comme voudrait le servir une mère,
Comme saurait le servir une sœur.
J'aurai souci de changer en douceur
Tout ce qui lui serait peine grave ou légère.

LE JEUNE HOMME.

Comment le consoleras-tu?

FRANÇOISE.

Quand il me reviendra, de labeur abattu,
A force de tendresse et de sollicitude,
Je ferai du foyer une béatitude.
Je serai la gaîté consolante aux cœurs las!
S'il pleure, il oublîra ses larmes dans mes bras!

LE JEUNE HOMME.

Comment l'aimeras-tu?

FRANÇOISE.

Comme il m'aime lui-même,

Comme déjà je l'aime et plus encore même,
Si je le puis! Enfin, je l'aimerai
Aussi dans les enfants que je lui donnerai.
Et, quand nous viendra la vieillesse,
Nous la porterons avec allégresse.
On nous verra, le cœur jeune, les pas tremblants,
Promener notre amour, gai sous ses cheveux blancs!

LES JEUNES GENS ET LES JEUNES FILLES.

Allez! le plus beau, la plus belle,
Pour toujours donnez-vous la main.
Allez! vous qu'Amour appelle :
On vous marîra demain!

DOMINIQUE ET FRANÇOISE, l'un près de l'autre.

Nous voilà fiancés! — A peine j'ose y croire!
— Et pourtant, c'est bien vrai!
— Tout ce que j'ai souffert est loin de ma mémoire!
Comme je t'aimerai!
— J'errais dans les grands bois, vivant de ta pensée!
— Je t'attendais ici, dans le moulin, bercée
Par un joyeux espoir!
— Oh! ne plus nous quitter, nous voir, toujours nous voir!

(Ensemble.)
Tourne, roue à la voix chantante,
Parle-nous d'amour infini;
Et que Dieu, sous ce toit béni,
Nous réserve une paix constante,
Dans la douceur de notre nid!

MERLIER ET MARCELLINE, ensemble.

Que la roue à la voix chantante
Vous parle d'amour infini!
Vieillissez sous ce toit béni,
Et goûtez une paix constante,
Dans la douceur de votre nid!

TOUS LES ASSISTANTS.

Les voilà fiancés!... Ah! que Dieu les protège!
Ames plus blanches que la neige!
Qu'il est bon de s'aimer ainsi!
Allez sans crainte et sans souci!
Que la roue à la voix chantante
Vous parle d'amour infini!
Vieillissez sous ce toit béni,
Et goûtez une paix constante,
Dans la douceur de votre nid!

MERLIER, avec un grand trouble d'émotion et de joie.

Mes bons amis! Marcelline! Ma fille!
Que je t'embrasse!
(Après avoir embrassé Françoise, il la pousse dans les bras de Marcelline.)
Embrasse-la,
Toi qui l'as élevée!... Ah! petite, voilà
Du bonheur qui me vient pour mes vieux jours! Famille,
Amis, j'ai tout!... Tout me sourit!
A table, maintenant!

TOUS.

A table!

QUELQUES-UNS.

Vive la gaîté!

D'AUTRES.

Les soucis au diable!

MERLIER, gaîment.

Les soucis! Un bon coup de vin nous en guérit!
Défoncez le tonneau! Servez la soupe! A table!
Et ne nous pressons pas, nous avons tout le jour!

SCÈNE V

LES MÊMES, LE TAMBOUR DU VILLAGE.

Un roulement de tambour a retenti sur les derniers mots de Merlier. Tout le monde s'est arrêté.

MERLIER, après le roulement.

Tiens! qu'a-t-il donc à nous annoncer, le tambour?
(On s'écarte, on aperçoit le tambour dans le fond, sur la route.)

LE TAMBOUR, annonçant.

Il vous est fait savoir que la guerre est déclarée et que le maire convoque, dès ce jour, à la maison de ville, tous les hommes valides, qui partiront à la frontière.

TOUS.

Ah! la guerre! la guerre!

MERLIER.

La guerre! Quoi, sitôt? On ne l'attendait guère
En ce moment... Enfin!... Entrez, tambour!
(A Françoise.)
Un verre
Au brave homme! et qu'il boive avec nous,
Tout de même, au bonheur des deux futurs époux!

MARCELLINE, très frappée.

Ah! la guerre, l'horrible guerre!
Je l'ai vue! Oh! oui! j'en ai trop souffert!
C'est le châtiment de la terre
Que Dieu punit par la flamme et le fer!...

Les cavaliers lâchés au travers des vallées,
Écrasant les moissons.

Les grands blés mûrs détruits, les avoines foulées,
Sous l'enragé galop des bêtes fouaillées,
Qui traînent les canons.
Les toits incendiés, le sang et le pillage,
Tous les travaux anéantis.
La mort du pauvre monde et le deuil au village...
Ah! la guerre, je la maudis!

Vous les avez connus, vous tous, mes deux grands fils,
Jean, Antoine, tous deux si vaillants à l'ouvrage,
Et pleins d'un si mâle courage,
Quand la guerre me les a pris!

Je les revois encor dressant leur haute taille...
Ils sont tombés dans la même bataille.
En un moment, tous deux, la mort les a fauchés.
Je ne sais même pas où leurs corps sont couchés...
Oui, la voilà, la guerre!

LE TAMBOUR, rondement.

Eh! bonne dame,
N'en faut point tant dire de mal.
La guerre, ça réchauffe l'âme!
On cogne dur, c'est un régal!
Eh! sans doute, y a de la casse!
Mais, quand on vous taquine, quoi?
Qu'on vous crache l'injure en face,
Y f'rait beau voir qu'on reste coi!
(Levant le verre, vers Dominique et Françoise.)
Enfants, à vous d'abord! Puis, achevons le verre,
Pour les autres, qui vont se battre à la frontière!

MERLIER, DOMINIQUE ET TOUS LES HOMMES.

Bien dit, tambour!

FRANÇOISE, à Dominique, inquiète.

Ah! toi, tu ne partiras pas!

DOMINIQUE.

Je suis Flamand, c'est vrai; mais qu'un jour passe
L'ennemi par chez nous, qu'un danger te menace,
Oh! alors, tu verras!

MERLIER, puis TOUS.

Allons! à table, enfants!... Tambour, encore un verre,
Pour les nôtres qui vont se battre à la frontière!

(Tous lèvent leurs verres. — Rideau.)

ACTE DEUXIÈME

Une vaste pièce, avec un vieux mobilier de campagne. — Meubles écornés par les balles. — Matelas aux fenêtres. — Un soldat blessé s'adosse au mur; un autre, agenouillé, épaule et va lâcher son coup de feu. — Dominique, au milieu des soldats, vient de tirer et recharge son arme. — Merlier, assis, porte au front la trace légère d'un coup de feu.

SCÈNE PREMIÈRE

DOMINIQUE, MERLIER,
LE CAPITAINE FRANÇAIS, SOLDATS,
PUIS FRANÇOISE.

Au lever du rideau, scène muette. Après un temps, le capitaine, qui est allé regarder par une ouverture, tape sur l'épaule de l'homme qui est sur le point de tirer.

LE CAPITAINE FRANÇAIS.

Cessez le feu!
(Consultant sa montre.)
Cinq heures! nous y sommes!...
Le colonel a dit : cinq heures! J'ai tenu
Jusqu'au moment fixé.
(A un sergent.)
Ralliez tous nos hommes.
Replions-nous.
(Souriant à Françoise qui entre, encore tout émue.)
Vous avez eu
Bien peur, ma belle enfant!
(Regardant autour de lui.)
En somme,
Plus de peur que de mal. Malgré ce feu d'enfer,
Voyez, le logis seul a quelque peu souffert.

(A Dominique, lui serrant la main.)
Vous, mon garçon, merci! Pas une amorce
Brûlée en vain! Que n'avons-nous, là-bas,
Quelques tireurs de votre force!
A chaque coup, un homme à bas!
(A ses soldats, qui défilent aussitôt devant lui.)
En route, nous! filons sous bois, par les venelles!
(Au père Merlier.)
Mon brave homme, au revoir! Nous reviendrons!
(Il salue Françoise et sort à la suite de ses hommes.)

SCÈNE II

LES MÊMES, MOINS L'OFFICIER FRANÇAIS ET LES SOLDATS.

MERLIER, qui s'est levé.

Ah! mon pauvre moulin, ils t'en font voir de belles!
Si ça recommence, ils t'achèveront.

FRANÇOISE.

Mon Dieu! j'ai pourtant du courage.
Mais ces coups de feu, ces cris, cette horreur...
Un moment, j'ai cru qu'un orage
Nous emportait... J'ai bien eu peur!

Cependant, j'étais là, derrière.
Je ne courais aucun danger,
Tant que j'aurais eu, pour me protéger,
Mon Dominique, et vous, cher père.

Et puis, j'avais là ce couteau;
Et, si, vous morts, j'avais dû me défendre,
J'étais résolue à le prendre,
Pour résister et me tuer plutôt!

C'est vrai, je ne suis qu'une femme.
Mais, dès qu'un malheur nous menacerait,

J'oserais t'invoquer, claire lame,
Couteau qui nous délivrerais!

Mais vous! qu'avez-vous donc, mon père?
Vous êtes blessé!

MERLIER.

Ce n'est rien.

DOMINIQUE, encore très animé.

Tonnerre!
C'est trop! Eh! bien sûr, ça ne me regardait pas.
La guerre doit rester l'affaire des soldats.
Mais, quand je vous ai vu touché par cette balle,
Et ma Françoise, là, tremblante, toute pâle,
Je n'ai pas pu, c'était plus fort que moi!
La colère m'a pris, je les aurais, ma foi!
Tués tous; et moi qui n'aurais pas dû me battre,
J'ai fait à moi tout seul la besogne de quatre!

MERLIER.

Ah! le triste jour que voilà!
Et c'est la Saint-Louis pourtant! Une bataille
Au lieu d'un mariage! Ah! qui nous eût dit ça,
Le mois dernier, quand nous fêtions vos fiançailles?
Qui nous eût fait prévoir ce grand deuil du pays,
Notre France égorgée et ses champs envahis!

FRANÇOISE, tout à coup.

Père, écoutez!... cette marche lointaine!
Ce sont les Français qui reviennent...
(Rumeur grandissante au dehors.)

LE PÈRE MERLIER, après avoir écouté.

Non!
Non! Des pas lourds, des chevaux, du canon!
C'est l'ennemi!

DOMINIQUE.

La cour du moulin en est pleine!

SCÈNE III

LES MÊMES, LE CAPITAINE ENNEMI, SOLDATS ENNEMIS.

VOIX DES SOLDATS ENNEMIS, au dehors.

Mort à qui nous résistera!
Hourra! hourra! hourra!

(Françoise s'est jetée dans les bras de son père. Dominique se place devant eux, comme pour les protéger. Brusquement, la porte s'ouvre. Le capitaine ennemi paraît, suivi de soldats, qu'il arrête sur le seuil.)

LE CAPITAINE ENNEMI.

Quel est le maître ici?

MERLIER, ferme.

Le maître,
C'est moi!

LE CAPITAINE ENNEMI.

Vous ne cachez point de soldats?

MERLIER, froidement.

Voyez!

LE CAPITAINE ENNEMI.

Ceux qui vous défendaient se sont donc repliés...
Par où sont-ils partis?

MERLIER, avec un geste indifférent, désignant vaguement deux points contraires.

Par là! Par là, peut-être!

(Un peu narquois.)
Il faut chercher, mon bon monsieur.

LE CAPITAINE ENNEMI.

Allons, c'est bien!...
Nous camperons ici.

MERLIER.

Soit! si ça peut vous plaire.

LE CAPITAINE ENNEMI.

Il nous faudra des vivres!

MERLIER.

Je n'ai rien,
Mais, comme on dit, à la guerre comme à la guerre!
Et je ferai le nécessaire
Pour vous nourrir ainsi que vos soldats,
Si vous ne me bousculez pas!
(Il va pour sortir. Mais l'attention du capitaine s'est fixée sur Françoise et sur Dominique.)

LE CAPITAINE ENNEMI, montrant Françoise.

C'est votre fille?

MERLIER.

C'est ma fille.

LE CAPITAINE ENNEMI.

Et ce jeune homme?
(Tout à coup, ayant regardé plus attentivement.)
Les mains noires de poudre! un fusil!... Eh! comment
Se fait-il qu'il ne soit pas à son régiment?

DOMINIQUE, simplement.

Je ne suis pas Français.

LE CAPITAINE ENNEMI.

Pas Français!

DOMINIQUE.

On me nomme
Dominique Penquer.

LE CAPITAINE ENNEMI.

Et vous avez tiré?
Vous le reconnaissez!

DOMINIQUE.

C'est vrai!

LE CAPITAINE ENNEMI.

Vous avez tiré! C'est contraire
A toutes les lois de la guerre!
(Aux soldats restés à la porte.)
Une sentinelle ici!
Une autre au bas de la fenêtre que voici!
(A Dominique.)
Vous serez fusillé!

FRANÇOISE, terrifiée.

Mon père!
Entends-tu, fusillé!

MERLIER, bas.

Laisse-moi faire.
(Comme à lui-même, mais haut, regardant l'officier.)
On ne fusille pas un homme comme ça!
(Bas à Françoise.)
Il faut sortir d'abord.
(Venant avec bonhomie vers le capitaine, impassible.)
Dites-moi, capitaine,

Ce matin, juste avant que le feu commençât,
Moi, j'avais terminé la moisson... Dans la plaine,
Les blés mûrs sont couchés... Voyez-vous la raison,
Parce que l'on se bat, de perdre la moisson?
Le bon pain du bon Dieu!... Nos femmes peuvent-elles, —
Je crains la pluie, — aller relever les javelles?
(Silence de l'officier. Insistant.)
Oui, n'est-ce pas?

LE CAPITAINE ENNEMI, après réflexion.

Oui! comme il vous plaira!...
Mais nos vivres avant une heure!

LE PÈRE MERLIER, rondement.

On y sera!
(Bas à Dominique.)
Courage!
(Bas à Françoise.)
Laissons-les ensemble, et qu'ils s'expliquent!...
Viens, tout s'arrangera.

DOMINIQUE, douloureusement.

Françoise!
(Elle veut se jeter dans ses bras.)

LE CAPITAINE ENNEMI, avec un geste impérieux.

Allez!

FRANÇOISE, en sortant avec son père.

Mon pauvre Dominique!

SCÈNE IV

LE CAPITAINE ENNEMI, DOMINIQUE.

LE CAPITAINE ENNEMI, après un silence.

Alors, vous êtes étranger...
Donc, vous ne connaissez pas la forêt voisine?

DOMINIQUE, vivement.

La forêt? par exemple! A l'aise et sans danger,
Fermant les yeux, j'irais partout, sente ou ravine.
Jusqu'aux chemins perdus, tous me sont familiers.
(Voyant que l'officier l'écoute avec complaisance.)
Mon père avait ici jadis de vastes coupes,
Et nous allions, enfants, par troupes,
Courir à travers les halliers.
(A lui-même.)
L'heureux temps! la libre existence!

LE CAPITAINE ENNEMI.

Ah! vous connaissez la forêt!...
C'était, je pense,
Votre femme qui, là, tout à l'heure, pleurait?

DOMINIQUE.

Non, ma fiancée.

LE CAPITAINE ENNEMI, avec intention.

A votre âge,
Quand on est plein de force et de courage,
Qu'on est joyeux, qu'on est aimé, qu'un cher espoir

Rit à votre jeunesse heureuse,
N'est-ce pas que la mort est une chose affreuse?

DOMINIQUE, fermement.

J'ai fait selon mon cœur et selon mon devoir!

LE CAPITAINE ENNEMI.

Et si je vous offrais de vivre encore!
Si je vous faisais grâce... Au prix
D'un service?

DOMINIQUE.

Lequel?

LE CAPITAINE ENNEMI.

N'avez-vous pas compris?
Il faudrait, dès l'aurore, —
Car, ce soir, il est trop tard, — il faudrait,
Par les plus courts chemins de la forêt,
Nous conduire au plateau qui domine la plaine.

DOMINIQUE, avec éclat.

Ça, jamais, capitaine!

LE CAPITAINE ENNEMI.

Pourquoi?

DOMINIQUE.

Je ne suis pas de ce pays,
Mais mon libre choix m'en a fait le fils.
Ici, celle que j'aime est née.
Ici, lorsque sa main me fut donnée,
De ce rêve accompli j'ai connu les douceurs.

Et, même pour sauver ma vie,
Ce serait la pire infamie
Que de trahir ces braves cœurs!
Non!

LE CAPITAINE ENNEMI.

C'est bien réfléchi?

DOMINIQUE.

Non!

LE CAPITAINE ENNEMI, insistant.

Vous dites non?

DOMINIQUE.

Mille
Et mille fois non!

LE CAPITAINE ENNEMI, le regardant avec un vague sentiment de pitié.

Et pourtant...

DOMINIQUE, nettement, coupant court.

C'est inutile!
Ma vie est dans vos mains.

LE CAPITAINE ENNEMI.

C'est bon! Vous serez fusillé demain!
(Il sort et enferme Dominique.)

SCÈNE V

DOMINIQUE, seul.

Il est allé lentement vers une fenêtre et il contemple la forêt.

Le jour tombe, la nuit va bercer les grands chênes.
Un large frisson passe et la forêt s'endort.
Elle exhale déjà sa lente et rude haleine.
L'odeur puissante fume au ciel de pourpre et d'or.

Adieu, forêt profonde, adieu, géante amie,
Forêt que posséda mon rêve de seize ans,
Quand j'allais, chaque soir, te surprendre, endormie,
Défaillant sous ton ombre et perdu dans tes flancs.

Et si, demain, je suis fusillé, dès l'aurore,
Que ce soit sous tes pins, tes frênes, tes ormeaux.
Je veux dormir en toi, je veux t'aimer encore,
Sous l'entrelacement pâmé de tes rameaux.

Et, si Françoise vient, à genoux sur tes mousses,
Pleurer, tu mêleras tes sanglots à ses pleurs.
Vos larmes, dans la nuit, me baigneront, très douces...
Adieu, Françoise! adieu, forêt! chères douleurs.

(Françoise, descendant de l'étage supérieur par l'échelle de fer, apparaît parmi les lierres et les rosiers qui garnissent la fenêtre.)

SCÈNE VI

DOMINIQUE, FRANÇOISE.

DOMINIQUE.

Toi!

FRANÇOISE.

Chut!... Oui, de là-haut, sous le manteau du lierre
Et des rosiers, par l'échelle de fer,
J'ai pu furtivement descendre.
(Il veut parler, elle l'arrête.)
Attends!... Mon père
A vainement tenté tout ce qui s'est offert.
L'officier le rudoie et ne veut rien entendre.
Il n'est, pour ton salut, plus qu'un moyen à prendre:

Il faut fuir, mais dans un moment,
Quand la nuit tombera... Je te dirai comment.

DOMINIQUE, avec une tendresse ardente.

Ah! qu'importe, pourvu que nous soyons ensemble,
Que mon cœur batte sur ton cœur!
Heureuse est, malgré tout, l'heure qui nous rassemble,
Dans ce coin d'ombre et de douceur!
N'écoutons que nos voix, ne pensons qu'à nous-mêmes!
Aime-moi, aime-moi toujours!

FRANÇOISE.

Comme tu m'aimes!

DOMINIQUE.

Te le rappelles-tu? Combien de fois, la nuit,
Sous la lune aux caresses douces,
Je mêlai ma chanson au bruit
Du flot qui court, là, dans les mousses!

FRANÇOISE.

Moi, j'accourais à ta chanson,
Et, d'un grand air d'indifférence,
A la porte de la maison,
Je venais m'asseoir en silence.
Que tu me semblais fort et beau,
Si grand, là-bas, au bord de l'eau,
Que ton front touchait les étoiles!

DOMINIQUE.

Du soir tombant qui t'entourait,
De loin, je dégageais les voiles,
Pour emporter, sous les étoiles,
Ton image dans ma forêt.

FRANÇOISE.

Oui, tu n'osais, fier et sauvage,
Croire que je t'accueillerais...

DOMINIQUE.

Et qu'un jour, je contemplerais
Comme mon bien ton frais visage.

FRANÇOISE.

Ah! que j'ai lutté pour t'avoir!
Mais tous à la fin m'ont suivie.

DOMINIQUE.

Il m'avait suffi de te voir
Pour te donner toute ma vie!

FRANÇOISE.

Mon Dominique, maintenant,
Puisque la joie est dans notre âme,
Nous vivrons, ne nous souvenant
Que de l'heure où je fus ta femme.

DOMINIQUE.

O ma Françoise, maintenant,
Puisque la joie est dans notre âme,
Nous vivrons, ne nous souvenant
Que de l'heure où tu fus ma femme.

DOMINIQUE.

Et le vieux moulin chantera
De gai travail et de tendresse.

FRANÇOISE et DOMINIQUE.

Et notre amour y fleurira,
Au soleil de notre jeunesse!

VOIX DES SOLDATS ENNEMIS, au dehors, avec une rudesse joyeuse.

A la soupe! dépêchons-nous!

LA VOIX DU CAPITAINE ENNEMI.

Changez les sentinelles!

UNE AUTRE VOIX, plus lointaine.

Garde à vous!

FRANÇOISE, brusquement terrifiée.

Mon Dieu! quelle chute profonde!
Nous avions oublié le monde.

DOMINIQUE.

Ah! notre pauvre amour!

FRANÇOISE.

Non! je veux espérer!

DOMINIQUE.

Nous étions fous. Que le sort s'accomplisse!
Du péril où je suis, rien ne peut me tirer.

FRANÇOISE.

Écoute, l'instant est propice...
Dominique, il faut fuir. Là, l'échelle de fer
Descend jusqu'au ruisseau. Déjà le ciel moins clair
Te favorise.

DOMINIQUE.

Non! Si je vous abandonne,
Que deviendrez-vous tous?

FRANÇOISE.

Mais, prisonnier, tu ne peux rien pour nous!
Et puis, ils te tueront, j'en suis sûre! Ah! pardonne
Mes larmes, je ne vis plus que pour notre amour!
Si tu meurs, je meurs à mon tour...
Le moindre retard te serait funeste,
Et tu dois m'obéir, si tu m'aimes.

DOMINIQUE.

Je reste!
Je veux vivre où tu vis, ou mourir.

FRANÇOISE.

Toi sauvé,
Avant ce soir, je t'aurai retrouvé.
Tous deux, dans la forêt profonde,
Nous irons à travers les taillis frissonnants,
Nous aimer en paix, loin du monde,
Gardés par tes amis, les chênes de cent ans.

DOMINIQUE, vaincu.

Eh bien! j'obéirai... Mais cette sentinelle,
Près du ruisseau, comment nous débarrasser d'elle?...
Elle chante, écoute! .. Ah! quel chant doux et navré!

LA VOIX DE LA SENTINELLE, au dehors.

LIED.

Mon cœur expire et moi j'existe.
Mon pauvre cœur est toujours fatigué.
L'amour qui part le laisse triste,
L'amour qui vient ne le rend pas plus gai.

La joie est courte et le deuil est immense.
Je n'attends rien du douteux avenir.
Ah! que plutôt jamais rien ne commence,
Puisque, un jour, tout doit forcément finir.

FRANÇOISE, regardant.

La sentinelle est seule...
Nos femmes, là, tout près, mettent les blés en meule.
Je vais les retrouver... Dès que tu me verras,
Descends!... Nous, alors, tandis que tu descendras,
Nous parlerons à ce soldat, pour le distraire.

DOMINIQUE.

Mais s'il me voit?

FRANÇOISE.

A lui tu marcheras!

DOMINIQUE.

S'il crie?

FRANÇOISE, prenant le couteau qu'elle a gardé et le lui donnant.

Eh bien, tiens! tu le feras taire!

On entend de nouveau le lied de la sentinelle. Françoise disparaît par la fenêtre Dominique reste seul, le couteau à la main. — Rideau.

ACTE TROISIÈME

Le moulin vu du côté des prés et des champs. — Vieille bâtisse très pittoresque, percée de fenêtres irrégulières, couverte de plantes grimpantes. — On voit la grande roue, au repos dans l'eau claire de la Morelle. — Une planche est jetée en travers du ruisseau. — Il y a là, voisin de cette passerelle, un grand saule, près duquel est une sentinelle, debout, appuyée sur son fusil.

SCÈNE PREMIÈRE

LA SENTINELLE, SEULE.

Au lever du rideau, le cri des sentinelles vient de loin. Il est jeté par la sentinelle en scène, passe et se perd, de l'autre côté du ruisseau. C'est un simple cri de vigilance, ne se formulant en aucune parole. Un silence, après lequel la voix de la sentinelle s'élève.

LA SENTINELLE ENNEMIE, seule, répétant le lied.

Mon cœur expire et moi j'existe.
Mon pauvre cœur est toujours fatigué
L'amour qui part le laisse triste,
L'amour qui vient ne le rend pas plus gai.

La joie est courte et le deuil est immense.
Je n'attends rien du douteux avenir.
Ah ! que plutôt jamais rien ne commence,
Puisque, un jour, tout doit forcément finir.

SCÈNE II

LA SENTINELLE, CHŒUR DE JEUNES FILLES AU FOND, PUIS MARCELLINE.

CHŒUR DES JEUNES FILLES, au dehors.

Courage ! le travail avance !
Allons ! Tout est engerbé, tout lié !

C'est des chaumes sanglants que renaît l'espérance.
La terre encor nous a donné du blé!

(Après ce chœur, Marcelline est venue en scène. Elle contemple languement la sentinelle immobile.)

SCÈNE III

MARCELLINE, LA SENTINELLE.

MARCELLINE.

Là! debout sous le saule,
Ce soldat ennemi! Qu'il est fier, jeune et beau!
A sa robuste épaule,
Son lourd fusil n'est qu'un léger roseau.

Il ressemble à mon Jean! Et, comme lui, sans doute,
Il se bat bien et va, qui sait? pauvre étranger,
— Sans larmes je n'y puis songer, —
Loin des siens tomber mort, sur quelque route,
Dans quelque coin. Le triste sort, hélas!
(S'approchant.)
Soldat, de quel pays êtes-vous?

LA SENTINELLE, avec un grand geste mélancolique.

De là-bas!
De l'autre côté du grand fleuve!

MARCELLINE.

Vous avez encor votre mère?

LA SENTINELLE.

Oui, veuve,
Et très vieille, et très seule au village!
(Avec un soupir.)
Ah! c'est loin!

MARCELLINE, avec pitié.

La pauvre femme! Dieu, si bon, en prenne soin!

LA SENTINELLE.

Il est aussi, là-bas, une fille aux mains blanches,
Blonde, avec de grands yeux, bleus comme des pervenches,
Que j'aime bien, qui m'aime bien!

MARCELLINE.

La pauvre enfant!
(Elle s'approche, et il s'oublie à la regarder, très intéressé.)
Et pouvez-vous me dire
Pourquoi vous vous battez?

LA SENTINELLE.

Pourquoi? En sait-on rien!

MARCELLINE.

Vous êtes venu pour tout tuer, tout détruire
Chez nous...

LA SENTINELLE.

Je ne sais pas pourquoi je suis venu.
Je sais que je voudrais retourner vers ma mère,
Vers mon amie!
(Se reprenant soudainement.)
Eh! mais, au large, arrière!
Vous me faites causer... Arrière!

MARCELLINE, à elle-même, le contemplant encore.

Ah! le cher inconnu,
Quelle joie il me donne et quelle peine amère!
C'est bien vrai qu'il ressemble à Jean. Il a sa voix.
Mon pauvre fils! je l'entends, je le vois!...
Adieu, soldat, que Dieu te sauve de la guerre!

(Marcelline sort. La nuit tombe. La sentinelle a repris son immobilité. A ce moment, on aperçoit Dominique dans les saules, près du moulin. Françoise a paru au fond, et, guettant, le voit aussitôt. Elle ramène vivement les jeunes filles, chargées de gerbes.)

SCÈNE IV

FRANÇOISE, DOMINIQUE CACHÉ, GENEVIÈVE, LA SENTINELLE, JEUNES FILLES.

FRANÇOISE.

Rentrons vite, rentrons, venez!
La dîme des blés moissonnés
Vous appartient. Emportez votre gerbe!

GENEVIÈVE, stylée par Françoise.

La part est lourde! C'est une moisson superbe.
(A la sentinelle.)
Soldat, pourquoi ne nous aidez-vous pas?
Vous avez pourtant de bons bras
Et des épaules larges,
Qui porteraient gaîment ces lourdes charges!

LES JEUNES FILLES, gaîment.

Aidez-nous, allons, soldat, aidez-nous!
Dites, voulez-vous
Nous alléger de notre charge?

LA SENTINELLE, durement

Arrière! Arrière!... Au large!

(Les jeunes filles sortent. Françoise reste en scène, à l'écart.)

SCÈNE V

FRANÇOISE, GENEVIÈVE, LA SENTINELLE ENNEMIE, DOMINIQUE.

Le cri des sentinelles recommence. La sentinelle en scène répond, et le cri passe. Dominique s'est engagé avec précaution sur la passerelle. Il va fuir, quand, tout à coup, la sentinelle se retourne, s'élance et lui oppose la pointe de sa baïonnette. Dominique écarte violemment l'arme, se jette sur le soldat qu'il frappe à la gorge de son couteau. La sentinelle pousse un grand cri et tombe. Françoise s'enfuit épouvantée. La nuit est devenue complète. La scène reste un instant déserte, avec le corps étendu.

SCÈNE VI

SOLDATS ENNEMIS, PUIS LE CAPITAINE, MERLIER, FRANÇOISE.

PREMIER SOLDAT, arrivant effaré.

Je viens d'entendre un cri.

DEUXIÈME SOLDAT.

Que s'est-il donc passé?

PREMIER SOLDAT.

Un grand cri, là, qui m'a glacé!

TROISIÈME SOLDAT.

Qu'arrive-t-il?

DEUXIÈME SOLDAT.

On ne peut guère
Savoir, par cette nuit si noire!

UN AUTRE.

Eh! là, par terre,
Un homme, un corps!

TOUS.

De la lumière!

UN SERGENT, avec d'autres soldats portant des torches.

Qu'est-ce? Voyons!

LES SOLDATS.

De la lumière!
(Ils regardent, reconnaissent la sentinelle.)
Un des nôtres, assassiné!

TOUS.

Vengeance !... Ah ! nous brûlerons le village,
Nous saccagerons tout ! Cela vous met en rage,
De voir ainsi tomber un brave !... Ils n'ont donné
Qu'un seul coup, mais d'une main sûre...
Voyez la terrible blessure !
Vengeance !

(Le capitaine ennemi paraît.)

LE SERGENT.

Capitaine, un camarade mort !
Assassiné, voyez !

LE CAPITAINE.

Les misérables !
Homme pour homme, corps pour corps !
Il faut trouver, châtier les coupables !...
Le maître du moulin ! Qu'on le fasse venir !

LES SOLDATS.

Le voici !

(On pousse devant lui le père Merlier et Françoise.)

LE CAPITAINE, au père Merlier.

L'un de nos hommes
Vient d'être assassiné, là, voyez !... Nous en sommes,
Maintenant, à chercher qui nous devons punir.
Il nous faut un exemple éclatant, et je compte
Que vous m'aiderez à faire justice prompte !

MERLIER.

Moi, je veux bien, certainement...
Seulement, capitaine...

LE CAPITAINE.

Seulement ?

MERLIER.

Ce ne sera pas bien commode.

LE CAPITAINE, froid, ironique.

Ah !

MERLIER, bonnement.

Non !

LE CAPITAINE, lui mettant brusquement sous les yeux le couteau ramassé près de la sentinelle.

Peut-être,
Regardez ce couteau, pourriez-vous le connaître ?

FRANÇOISE, à part.

Oh ! le couteau !

MERLIER, toujours avec bonhomie.

Mon Dieu !
Tout le monde a de ces couteaux dans nos campagnes.
Oui, pareils.

LE CAPITAINE, éclatant.

Si la colère me gagne,
Je fais mettre le feu
Dans le moulin et dans tout le village !

UN SOLDAT, accourant.

Capitaine ! le prisonnier
S'est échappé !

LE CAPITAINE, furieux.

Voilà ! Sans chercher davantage,
C'est lui ! c'est le gredin ! Il a dû s'éloigner
Par ces bois qu'il connaît !

MERLIER, avec un cri étouffé, à part.

Dominique !

FRANÇOISE, à demi-voix.

Mon père !
Je tremble !

(Pendant ce qui précède, les soldats ont jeté un grand manteau militaire sur le corps de la sentinelle, qu'un peloton entoure et qu'on ne voit plus.)

LE CAPITAINE.

Voyons ! Je veux qu'on m'éclaire.
M'entendez-vous ?

MERLIER.

Certe !

LE CAPITAINE.

Il faut aujourd'hui
Le retrouver, ou tous demain paîront pour lui.
Vous devez savoir sa retraite...
Vous la savez !

MERLIER, sans s'emouvoir, sincèrement.

Non ! sur ma tête !
D'ailleurs, comment, dans la forêt,
Chercher un homme ? Ce serait
Chercher dans le foin une aiguille !

LE CAPITAINE.

Eh ! cet homme est l'amant de votre fille !
Vous l'avez fait fuir ! C'est certain.

Vous allez le livrer, sinon...
(Il regarde le père Merlier, qui demeure impassible, silencieux.)
Ah! la menace
Ne vous décide pas?
(Même silence.)
Eh bien! donc, à sa place,
Vous serez fusillé!

FRANÇOISE.

Dieu!

LE CAPITAINE.

Dès demain matin!

MERLIER.

Alors, c'est sérieux? Je veux bien, moi.

FRANÇOISE.

Non! grâce!

MERLIER, à Françoise.

Laisse donc!
(Au capitaine.)
S'il vous faut quelqu'un, absolument,
Je suis prêt... Autant moi que l'autre assurément!

FRANÇOISE, égarée, se jetant vers l'officier.

Grâce! grâce! Épargnez mon père,
Soyez pour moi seule sévère,
Car moi seule ai fait tout le mal.
Dominique est parti sur mon conseil fatal.
Oui, c'est moi qui l'ai fait coupable...
(Effrayée de ce qu'elle vient de dire.)
Mais que dis-je là, misérable?
Je l'accuse...

MERLIER, à Françoise.

Pourquoi mens-tu?
(Aux autres.)
C'est qu'elle ment!
Ma fille ne m'a pas quitté, je vous assure,
Un seul moment!

FRANÇOISE, à l'officier.

Non! je dis la vérité pure.
(Lui montrant le moulin.)
Regardez. C'est par là
Que je suis descendue auprès de lui. Sans peine,
C'est par là qu'il a pu s'enfuir.

MERLIER, s'interposant et rudement.

Eh! capitaine,
Puisqu'il vous faut un homme et puisque me voilà,
La chose est toute claire
Et ne veut pas tant de façons!
Prenez-moi, fusillez-moi, pardi! finissons!

FRANÇOISE, se précipitant.

Oh! mon père!

LE CAPITAINE, à Françoise.

Mon Dieu, si je prends votre père,
C'est que je ne tiens pas l'autre. Mais vous pouvez
Tout réparer encor, si vous le retrouvez!

FRANÇOISE, désespérée.

C'est horrible!... Et que puis-je faire?
Où voulez-vous, dans la nuit, dans les bois,

Que je le retrouve?
(Suppliante.)
Encore une fois,
Si votre cœur n'est pas de glace,
J'implore votre appui!... Clémence, pitié, grâce!

MERLIER.

A quoi bon lui demander grâce,
Puisque son cœur est de glace?
Et pourquoi tant de façons?
Prenez-moi, fusillez-moi, finissons!

FRANÇOISE.

Grâce, grâce!
J'implore votre appui!

LE CAPITAINE.

Choisissez : votre père ou lui!

FRANÇOISE, à ses pieds.

Tuez-moi donc, moi, tout de suite,
Tuez-moi, je vous en supplie, et vite!

MERLIER.

C'est trop déjà!
Puisqu'il vous faut un homme et puisque me voilà,
Finissons!

FRANÇOISE.

Grâce! grâce!

LE CAPITAINE.

Non! votre père ou lui!

(Françoise tombe défaillante dans les bras de son père. — Au fond, le corps de la sentinelle a été placé sur un brancard de feuillages, que les soldats, éclairés par les torches, se disposent à emporter. A ce moment, d'un commun mouvement, tous se groupent et se découvrent. — Alors, leur chant s'élève dans la nuit, simple et grave, d'un très haut sentiment religieux.)

LE CAPITAINE et LES SOLDATS.

Frère, nous te ferons de belles funérailles.
Si tu n'es pas tombé dans les vastes batailles,
Tu ne sors pas moins grand, tu ne sors pas moins pur,
De l'accomplissement de ton destin obscur!

Tu n'iras pas dormir dans le vieux cimetière.
Mais, au village, si nous devons le revoir,
Va, nous adoucirons les larmes de ta mère,
En lui disant comment tu remplis ton devoir!

(Rideau.)

ACTE QUATRIÈME

La cour du moulin gardée militairement. Même décor qu'au premier acte, mais désolé, portant des traces de la bataille. — On a percé dans les murs des meurtrières. — Le jour se lève.

SCÈNE PREMIÈRE

MARCELLINE, PUIS FRANÇOISE, UN TROMPETTE ENNEMI.

MARCELLINE, désignant les soldats endormis au dehors.

Ils dorment, là-bas, sur la terre nue,
Dans leurs grands manteaux blancs ensevelis,
Comme des morts, les traits pâlis!
(Après un temps.)
Les pauvres gens! la nuit venue,
Combien d'entre eux seront pour toujours endormis?
(Allant ouvrir la porte du moulin et amenant Françoise.)
Allons, viens vite, avant que sonne la diane.
Calme-toi, viens!

FRANÇOISE.

Me calmer! Je ne puis!
Songe donc, Marcelline, à quoi l'on me condamne :
Mon père ou Dominique! Oh! je voudrais courir,
Le ramener, sauver mon père... et puis mourir!
Car survivre à l'un d'eux, vois-tu, c'est chose pire
Que la mort!... Dominique!... Ah! mon cœur se déchire!
(Elle tombe assise, anéantie. On entend très au loin, très affaiblie par l'espace, la diane française.)

MARCELLINE.

Écoute, loin, très loin, là-bas!
Ma Françoise, n'entends-tu pas,
Perdue et légère, une sonnerie?
C'est le clairon français, je crois.
(Elle va regarder par une des meurtrières du mur.)
Oui, c'est bien notre infanterie.
Par delà les chaumes, je vois
Des points rouges courir déjà le long des bois!

FRANÇOISE, se levant et regardant à son tour.

J'entends, je vois! que Dieu nous les ramène!
(Découragée, tout à coup.)
Mais non! Il est trop tard, et c'est à peine
S'il nous reste un instant. Je dois prendre un parti.
(Après un temps.)
Qui sait par quel chemin Dominique est parti?

MARCELLINE, avec autorité.

Françoise, il faut venir.

FRANÇOISE.

Va, je comprends, mon père
T'a dit, sans doute: « Emmène-la,
Et ne revenez plus! » Il m'éloigne. Il espère
Garder tout le danger pour lui.
(Résolument.)
Mais non, c'est là
Qu'est ma place, c'est là qu'est mon devoir! Je reste.

MARCELLINE, doucement.

Tu voulais retrouver Dominique.

FRANÇOISE.

C'est vrai!

Je suis folle. Allons, viens! Tout retard est funeste.
Je le retrouverai, je le ramènerai!

(A ce moment, un trompette ennemi paraît au fond, sonne la diane et passe. Une autre sonnerie lui répond à distance.)

MARCELLINE.

Attends! c'est le réveil!

(Pendant ce qui précède, Dominique est venu avec précaution par la gauche. Un grand manteau le couvre. Comme Françoise va pour sortir elle se trouve devant lui et le reconnaît.)

SCÈNE II

FRANÇOISE, MARCELLINE, DOMINIQUE.

FRANÇOISE.

Toi! Dieu juste! Oh! va-t'en!

DOMINIQUE.

Toute la nuit, en des transes mortelles,
J'ai rôdé par les bois. Enfin, n'y tenant plus,
Voulant voir ce qu'ici vous étiez devenus,
J'ai, grâce à ce manteau, trompé les sentinelles,
Et me voici... Mais, puisque tu le veux,
Je repars à l'instant, si rien ne vous menace.

FRANÇOISE, se jetant sur lui pour le retenir.

Non! reste!... (A elle-même.) Oh! Dieu, que faut-il que je fasse?
Puisqu'il est revenu, maintenant, c'est affreux!
Puis-je le renvoyer?

MARCELLINE.

Françoise, du courage!
Tout semble mieux tourner que je ne l'espérais.
Ces soldats sont allés battre le voisinage.
Et vous pouvez causer sans danger... (A part.) Moi, je vais
Chercher le maître.

(Elle rentre dans le moulin.)

SCÈNE III

DOMINIQUE, FRANÇOISE.

DOMINIQUE.

Enfant, ta main glacée
Tremble dans la mienne. Qu'as-tu?
Sous une anxieuse pensée,
Ton front pur reste abattu.
Oui, je soupçonne ici quelque effrayant mystère.
Si tu m'aimes vraiment, tu ne dois rien me taire.

FRANÇOISE.

De ma tristesse, ami, ne t'inquiète pas.
Nous serons gais, quand vont s'éloigner ces soldats...
Et ce sera tout à l'heure, j'espère.

DOMINIQUE.

Je vais donc t'embrasser et partir.

FRANÇOISE.

Un moment!...
Viens t'asseoir là, j'en ai tant à dire, vraiment,
Que tout se brouille dans ma tête.

DOMINIQUE.

Te voir, t'entendre, est une fête!
Va, je resterai tant que tu voudras,
Toujours, si tu veux.

FRANÇOISE.

Non, tu partiras,
Dans un instant. Mais laisse, laisse,
Que je sache où j'en suis.
(A part, dans un cri de douleur.)
Mon Dieu! dans ma détresse,
Inspirez-moi! D'un mot, vous pourriez me sauver!
(Haut, s'efforçant de sourire.)
Voyons! je vais trouver... je vais trouver...
(Ils vont s'asseoir tous les deux, près du puits, à demi cachés au public.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE CAPITAINE, MERLIER, MARCELLINE.

LE CAPITAINE, sortant du moulin, au père Merlier, qui le suit avec Marcelline.

Vous entendez! Aux sentinelles
Je viens d'en donner l'ordre encor...
Si vous tentez de fuir, vous êtes mort!

MERLIER, ferme.

Bon!

LE CAPITAINE.

Quant à ce garçon, toujours pas de nouvelles?

MERLIER.

Aucune!

LE CAPITAINE.

A la première attaque des Français,
C'est donc vous qui paieriez pour lui.

MERLIER, impatienté.

Bon! Je le sais.
Vous l'avez déjà dit.
(Le capitaine rentre dans le moulin.)

MERLIER, regardant avec inquiétude du côté de Françoise et de Dominique.

Pourvu, bonté divine!
Qu'ils n'aient pu nous entendre!

SCÈNE V

LES MÊMES, MOINS LE CAPITAINE.

MERLIER.

Écoute, Marcelline,
Pour décider Dominique à partir,
Tu vas mentir.

MARCELLINE.

Comment, mentir?

MERLIER.

Oui, tu vas, comme moi, dire que je suis maître,
Tout à mon gré, d'entrer et de sortir,
Que je suis libre enfin!

MARCELLINE.

Mais, c'est la mort!

MERLIER.

Peut-être.
Qu'importe! Le bonheur de ma fille avant tout!
Je suis vieux, moi! je puis m'en aller. Jusqu'au bout,
S'il faut mon sang, j'en fais gaîment le sacrifice.

MARCELLINE, le regardant longuement.

Maître, c'est bien... Je mentirai.
Sans remords, je serai complice.
L'amour qui s'immole est seul vrai.

J'aurais menti, je me serais damnée,
Pour conjurer la destinée
De mes garçons, que j'aimais tant!

Oui, voilà le devoir tel que mon cœur l'entend :
Se donner tout pour ceux qu'on aime,
Offrir sa vie en don suprême!

Parlez-leur donc à votre gré.
Maître, je mentirai!

MERLIER, allant frapper sur l'épaule de Dominique.

Te voilà revenu, garçon! quelle imprudence!

FRANÇOISE, se jetant au cou de son père.

Oh! père, expliquez-lui qu'il faut qu'il reste... Moi,
Je ne peux pas!

MERLIER, tranquillement.

Pourquoi
Veux-tu qu'il reste, dis, chère fille? Je pense,
Au contraire, qu'il doit repartir à l'instant.

FRANÇOISE, avec un cri d'angoisse

Mais, vous, mon père, vous!

DOMINIQUE, soudainement éclairé.

Ah! mon esprit s'éclaire!
Je comprends à présent ce qu'elle voulait taire,
Et quel sort vous attend!
Ils vous ont arrêté, vous ont fait la menace
De vous fusiller à ma place!
Et vous alliez... C'est mal! mais enfin, me voilà!

MERLIER, souriant.

Garçon, il ne s'agit plus du tout de cela.
Je suis libre! A l'instant, on vient de me le dire.

FRANÇOISE.

Père, tu ne mens pas?

MERLIER.

Non, puisque je suis là.

FRANÇOISE.

Bien vrai, père?

MERLIER.

Aussi vrai que tu vois le ciel luire.

FRANÇOISE.

Mais nous sommes sauvés, père, c'est le bonheur!...
Quelle effroyable nuit, quel terrible supplice!
Vouloir, — si j'avais pu, j'aurais coupé mon cœur —
Entre mon Dominique et toi que je choisisse!...
Et ces tourments sont donc finis!
Enfin, nous voilà réunis!...
Ah! de nouveau, que la maison flamboie,
Du clair lever du jour à son déclin!
Aimons-nous, travaillons, de toute notre joie,
Au chant berceur de notre vieux moulin!

MERLIER, à Marcelline, pendant l'expansion précédente.

Je suis vieux, moi! je puis partir, l'âme joyeuse,
Si ma chère enfant est heureuse.
Et, jusqu'au bout, je donnerai mon sang!

MARCELLINE, à Merlier, de même.

Se donner tout pour ceux qu'on aime,
Offrir sa vie en don suprême,
C'est le devoir tel que mon cœur l'entend!

DOMINIQUE, reprenant.

Ne mentez pas, père Merlier!

FRANÇOISE.

Hein? père,
Ne mens pas!

MERLIER.

Aussi vrai que le ciel nous éclaire,
Je ne mens pas! Voyons, si je mentais,
Est-ce que je pourrais rire comme je fais?...

Demande à Marcelline... Et, tiens! vois, elle-même
Rit de bon cœur.

MARCELLINE.

Bien sûr, quand je sais ceux que j'aime
Contents, je suis contente... Allez, soyez heureux!
Il dit vrai, je le jure, et nous rions tous deux.
Mentirions-nous à cette heure suprême?

Et nous sommes sauvés, le bonheur nous attend!
(A Merlier.)
Se donner tout pour ceux qu'on aime,
Offrir sa vie en don suprême,
C'est le devoir tel que mon cœur l'entend!

MERLIER.

Et nous sommes sauvés, le bonheur nous attend!
(A Marcelline.)
Je suis vieux, moi! je puis partir, l'âme joyeuse,
Si ma chère enfant est heureuse.
Et, jusqu'au bout, je donnerai mon sang!

FRANÇOISE et DOMINIQUE.

Et nous sommes sauvés, le bonheur nous attend!

Ah! de nouveau, que la maison flamboie!
Aimons-nous, travaillons de toute notre joie,
Au bruit du vieux moulin chantant!
(La diane française reprend au loin.)

MARCELLINE, prêtant l'oreille.

C'est encor le clairon... Écoutez, on l'entend.

FRANÇOISE, avec joie.

O Dieu bon!

MERLIER, à Dominique.

Repars tout de suite...
Les Français! va, garçon, leur dire vite, vite,
Que l'ennemi n'est pas en nombre ici,
Et qu'ils viennent!

DOMINIQUE, décidé, exalté.

Enfin, c'est la bataille!
Et je vais donc risquer ma peau, sous la mitraille,
Pour délivrer Françoïse et le moulin aussi!
Car j'ai fait le serment de protéger ma femme,
Fort, de toute ma force et de toute mon âme!...
Je vous sauverai tous!

MERLIER.

C'est ça, plus de souci!
(A Dominique.)
Embrasse ta Françoise!... Embrasse-moi!... Courage!
Il est temps. Va, sans tarder davantage!
(A part, lorsque Dominique est parti.)
C'est fini maintenant, allons, il faut payer!
(A Marcelline, lui montrant Françoise.)
Laisse-nous seuls.

MARCELLINE, au moment de sortir, avec un sentiment douloureux.

Adieu, père Merlier!

SCÈNE VI

MERLIER, FRANÇOISE.

FRANÇOISE, toute changée, heureuse.

Oh! père, que je suis contente,
Et que je respire aisément!
Grâce à vous deux mon épouvante
S'est dissipée en un moment...
Tous deux hors de danger! Je ne sais comment dire
Ma joie immense!

MERLIER.

Ton sourire
Me suffit, rien ne peut m'être plus précieux.
(Il l'embrasse.)
Ah! que je t'aime donc, ma fillette aux grands yeux!
(La retenant près de lui.)
Te souviens-tu, lorsque, toute petite,
— Déjà ta mère, hélas! était au ciel, —
Je te berçais, comme tu dormais vite,
A m'écouter chanter quelque antique Noël!

FRANÇOISE.

Oui, votre grosse voix se faisait si câline!

MERLIER.

Et quand, sous les rideaux de blanche mousseline,
Je t'allais border dans ton petit lit?

FRANÇOISE.

Oui, vous étiez si bon! la couverture fine,
Sous vos doigts qui tremblaient, ne gardait pas un pli.

MERLIER.

J'aimais à te voir dormant comme un ange...
Puis, à l'âge où l'enfant en fillette se change,
A tes dix ans, quand nous causions, le soir,
Comme deux vieux amis, tu m'écoutais, ravie.
Je te disais : « Il est deux choses dans la vie,
Qui passent tout : aimer et faire son devoir. »

FRANÇOISE.

Vous m'enseigniez ce qui fait une fille honnête,
Et je me souviens bien, père, de la leçon!

MERLIER.

Eh bien! si je n'étais plus là, sache, fillette,
T'en souvenir toujours!

FRANÇOISE, se dégageant, avec effroi.

Ah! Dieu! de quel frisson
Me glace, tout à coup, votre parole!
Mais ce sont des adieux que vous me faites!

MERLIER, la reprenant, la cajolant.

Folle!

FRANÇOISE, encore un peu troublée.

Vous ne me cachez rien?

MERLIER.

Non! non! rien! tout est bien!
Laisse-moi t'embrasser, comme, petite fille,
Je t'embrassais... Toi-même, embrasse-moi, gentille,
Rieuse, à pleine bouche, allons, plus fort, bien fort!
(La quittant, ferme, héroïque.)
Là! c'est bien maintenant, je puis braver le sort!

VOIX, au dehors.

Les Français!

MERLIER, à part.

C'est fini!

FRANÇOISE, joyeusement.

Dominique les mène!

MERLIER, se retournant vers le moulin.

O mon pauvre moulin, va, ton heure est prochaine!
Ils vont te massacrer dans ce dernier assaut.
La brave vieille roue, en ses augets de chêne,
Ne chantera plus sous l'eau claire du ruisseau.

Mais, par vos soins, Françoise, il faudra qu'il renaisse!
Je l'aimais bien, sachez l'aimer à ma façon.
Rendez-lui sa joyeuse et robuste jeunesse,
Et vieillissez, heureux, bercés par sa chanson!

FRANÇOISE, très inquiète.

Et vous, père?

(Soudaine fusillade, clairons furieux, bataille à l'orchestre.)

SOLDATS FRANÇAIS, au dehors.

A la baïonnette!
A l'assaut! à l'assaut!

SOLDATS ENNEMIS, au dehors.

Vite! en retraite!
Les Français, les Français!

SOLDATS FRANÇAIS, au dehors, plus près.

En avant, en avant!

(Les portes s'ouvrent, les soldats ennemis se rabattent en désordre.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE CAPITAINE ET LES SOLDATS ENNEMIS, PUIS MARCELLINE, DOMINIQUE, LE CAPITAINE ET LES SOLDATS FRANÇAIS.

LE CAPITAINE ENNEMI.

En retraite! Il faut nous replier à l'instant.
(Apercevant le père Merlier, debout, au milieu de la cour, avec Françoise.)
Ah! mais tout d'abord, réglons cette affaire!
(Il jette Merlier à six soldats armés qui le poussent dans la coulisse.)

FRANÇOISE.

Grand Dieu! mon père!

(Éperdue, elle est tombée à genoux, les bras tendus. — Fusillade.)

Ils ont tué mon père!

(Elle se redresse comme folle.)

Le capitaine français paraît avec Dominique, suivi d'un flot de soldats français. Dominique a un fusil à la main. Il se jette vers Françoise avec joie. D'un geste terrible, elle lui désigne son père. Marcelline, Dominique et Françoise forment un groupe désespéré.)

LE CAPITAINE FRANÇAIS, l'épée haute.

Victoire!

MARCELLINE, dans un grand cri douloureux.

Oh! la guerre!
Héroïque leçon et fléau de la terre!

(Rideau.)

FIN

11072. — Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris.

G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11, PARIS

CHOIX DE PIÈCES

AJALBERT (JEAN). **La Fille Élisa.** Pièce en trois actes..... 2 fr.
ALEXIS (PAUL). **Celle qu'on n'épouse pas.** Comédie en un acte, en prose..... 1 fr.
— **La Fin de Lucie Pellegrin.** Un acte..... 1 fr.
ALEXIS (PAUL) ET MÉTÉNIER (OSCAR). **Monsieur Betsy.** Comédie en quatre actes, en prose..... 2 fr. 50
— **Les Frères Zemganno.** Comédie en trois actes, en prose, tirée du roman de Edmond de Goncourt..... 2 fr. 50
BANVILLE (TH. DE). **Riquet à la Houppe.** Comédie féerique. 2 fr. 50
— **Le Baiser.** Comédie en un acte avec dessin de G. Rochegrosse. Prix..... 1 fr. 50
BERGERAT (ÉMILE). **Le Capitaine Fracasse.** Comédie héroïque en vers, quatre actes et un prologue. ..... 2 fr. 50
G. COURTELINE. **Boubouroche.** Vaudeville en deux actes. Prix..... 1 fr.
BUSNACH (W.) ET GASTINEAU. **L'Assommoir.** Drame en cinq actes et neuf tableaux, tiré du roman, avec une préface d'Émile Zola et un dessin de G. CLAIRIN..... 2 fr. 50
CÉARD (HENRY). **Les Résignés.** Pièce en trois actes.... 2 fr. 50
— **Tout pour l'honneur.** Drame en un acte, en prose. 1 fr. 50
A. DAUDET ET A. BELOT. **Sapho.** Pièce en cinq actes. Prix. 4 fr.
A. DAUDET ET P. ELZÉAR. **Le Nabab.** Pièce en sept tableaux. 2 fr. 50
GAUTHIER (JUDITH). **La Marchande de sourires.** Drame japonais, en cinq actes..... 2 fr.
GONCOURT (EDMOND ET JULES DE). **Henriette Maréchal.** Drame en trois actes, en prose..... 2 fr. 50
— **La Patrie en danger.** Drame en trois actes..... 2 fr. 50
— **Germinie Lacerteux.** Pièce en dix tableaux..... 2 fr. 50
GONCOURT (EDMOND DE). **A bas le Progrès!** Bouffonnerie satirique en un acte. ..... 1 fr.
HARAUCOURT (ED.). **Shylock.** Pièce en cinq actes, en vers. 2 fr. 50
— **La Passion.** Mystère en deux chants et six parties... 2 fr. 50
HENNIQUE (LÉON). **Jacques Damour.** Pièce en un acte, tirée de la nouvelle d'Emile Zola..... 1 fr.
RICHEPIN (JEAN) **Par le Glaive.** Édition in-8°..... 4 fr.
— — Même édition in-12... 2 fr. 50
— **La Glu.** Édition in-8°..... 4 fr.
— — Même édition in-12..... 2 fr.
SCHOLL (AURÉLIEN). **L'Amant de sa femme.** Comédie en un acte..... 1 fr.
THEURIET (ANDRÉ). **Raymonde.** Pièce en trois actes... 2 fr. 50
VAUCAIRE (MAURICE). — **Valet de cœur,** pièce en trois actes. 2 fr.
— **Le Poète et le Financier,** comédie en un acte en vers..... 1 fr.
ZOLA (É.). **Thérèse Raquin.** Drame en quatre actes. Gr. in-18. 2 fr.
— **Les Héritiers Rabourdin.** Comédie en trois actes, avec préface. Grand in-18..... 2 fr.
— **Renée.** Pièce en cinq actes avec préface..... 2 fr. 50

Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris. — 11072.

LA FEMME DE CLAUDE

DRAME LYRIQUE EN TROIS ACTES

D'APRÈS LA PIÈCE DE

ALEXANDRE DUMAS FILS

POÈME DE

LOUIS GALLET

MUSIQUE DE

ALBERT CAHEN

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1896

LA

FEMME DE CLAUDE

DRAME LYRIQUE EN TROIS ACTES

représenté pour la première fois à Paris sur le Théâtre National de l'Opéra-Comique, le 24 juin 1896.

Droits de traduction, de reproduction et de représentation réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 11872-6-96. — (Encre Lorilleux).

LA

FEMME DE CLAUDE

DRAME LYRIQUE EN TROIS ACTES

D'APRÈS LA PIÈCE DE

ALEXANDRE DUMAS FILS

POÈME DE

LOUIS GALLET

MUSIQUE DE

ALBERT CAHEN

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1896

PERSONNAGES

LE GÉNÉRAL CLAUDE RUPER . .	MM. BOUVET.
ANTONIN.	JÉRÔME.
CANTAGNAC.	ISNARDON.
DELPHINE, femme de Claude Ruper . .	Mmes NINA PACK.
JEANNE.	PASCAL.

OFFICIERS, SOLDATS, INVITÉS DE DELPHINE.

La scène se passe vers 1792 dans la maison de Claude Ruper, non loin de Wissembourg.

Nota. — On voudra bien excuser quelques incorrections prosodiques, maintenues dans le présent texte pour le garder conforme a la mise en scène.

LA FEMME DE CLAUDE

ACTE PREMIER

Un petit salon dans la maison de Claude Ruper, où il a établi son quartier général. — A travers une grande baie vitrée on aperçoit le jardin, le parc et les montagnes. — Portes latérales à droite et à gauche. — Meubles anciens. — Grande table chargée de papiers, de plans, de cartes, etc., etc. — Flambeaux allumés sur la table. — Une table plus petite à droite.

SCÈNE PREMIÈRE

ANTONIN, QUELQUES OFFICIERS.

Au lever du rideau les officiers debout ou assis, causant, lisant, écrivant. Une sonnerie militaire se fait entendre au loin. Antonin entre par le fond. On l'entoure avec empressement.

ANTONIN.

Encor, toujours de mauvaises nouvelles!
Les nôtres sont bloqués dans Wissembourg, là-bas,
Chaque jour accablés d'angoisses plus cruelles.
Ils vont périr si nous ne les délivrons pas

Mais le salut est prochain, confiance !

Voyant paraître Claude.

Le sauveur, le voilà. Messieurs ! Vive la France !

LES OFFICIERS.

Vive le général Ruper !

SCÈNE II

LES MÊMES, CLAUDE.

CLAUDE, simplement.

Vive la France !
Oui, Dieu nous aide, elle vivra !
Il ne me reste plus la moindre incertitude,
Assurément la lutte sera rude
Mais l'ennemi...

Il s'arrête un instant, va à la grande table, pose son doigt sur une carte étalée.

Tenez, c'est là qu'on le battra !
Je romprai ces masses humaines
Qui nous tiennent captifs sur nos propres domaines
Cette nuit, j'ai vu clairement
Le chemin et le but, le moyen, le moment !

Montrant une large enveloppe.

Sous ce pli je garde enfermée
La délivrance d'une armée !
Et si je réussis, — oh ! je réussirai !
Ce n'est pas seulement la vie,
De tant de citoyens qu'ainsi j'assurerai
C'est la gloire de la Patrie !

TOUS.

Vivat ! vivat !

CLAUDE, remettant le pli à Antonin.

Au jour levant,
Tu partiras avec dix hommes seulement,
Ce qu'il faut pour s'ouvrir au besoin un passage.
Prends cela, nous n'avons plus devant nous qu'un jour,
A ceux de Wissembourg
Il faut demain remettre ce message
Ou nous sommes perdus tous, eux et nous ! Courage !
Va ! ton bonheur premier te suivra jusqu'au bout.
Notre cause, en héros, sera par toi servie.

ANTONIN.

Oh ! général, disposez de ma vie,
Vous à qui je dois tout !

CLAUDE.

Et j'entends, quand viendra la victoire prochaine,
Que tu sois à l'honneur, toi qui fus à la peine !
Éteignons ces flambeaux, messieurs, voici le jour !

On éteint les flambeaux. Jeanne paraît. Les officiers saluent et s'éloignent.

SCÈNE III

CLAUDE, ANTONIN, JEANNE.

JEANNE, très simplement.

Bonjour, Claude.

CLAUDE, de même.

Bonjour, Jeanne, bonjour, cousine !

JEANNE.

Vous avez donc encor passé la nuit ?

CLAUDE.

A peu près !

JEANNE.

Quel joyeux rayon vous illumine ?

CLAUDE.

Je suis content ! Et vous, chère enfant ?

JEANNE.

Il suffit
Que vous soyez content pour qu'ici tout s'éclaire !

Gaiement.

De plus, nous avons bien dormi
Et l'on ne dirait pas que nous sommes en guerre ;
On n'entend plus le canon ennemi.

CLAUDE.

On l'entendra bientôt, j'espère,
Et le nôtre y fera la réponse qu'il faut !

On entend un coup de cloche.

On a sonné ! Qui peut venir ? Voyez donc, Jeanne.

Jeanne fait un mouvement vers le fond. A Antonin.

Tu partiras demain, au coup de la diane
Enfant, garde bien mon secret,
Songe au salut de tous qu'un mot compromettrait.

Antonin va s'asseoir à la grande table et se remet à travailler. Paraît Cantagnac, conduit par l'ordonnance du général, qui lui montre Claude.

SCÈNE IV

LES MÊMES, CANTAGNAC.

CANTAGNAC, abordant Claude rondement.

Guillaume Cantagnac, mon général. Un homme
Tout rond, vous voyez!

Il tourne avec une lourdeur affectée.

Et maintenant, si
Vous me demandez comme
Soudain je tombe ici;
C'est bien simple! Voici :
Je suis de Marseille et j'arrive
Tout droit, en passant par Paris.
Je précède un convoi : blé, salaisons et riz!
Il faut que tout le monde vive
Et moi,
Ma foi!
Je vis en nourrissant les autres
Les patriotes, nos soldats... qui sont les vôtres

CLAUDE.

Nous sommes investis
Comment avez-vous pu traverser le pays?

CANTAGNAC, lui tendant le sauf-conduit qu'il vient de tirer de son portefeuille.

Eh! par la grâce
De mon air bon enfant partout on me fait place
Oui, mon général, plus on est rond, mieux on passe!

CLAUDE.

Qu'attendez-vous de moi ?

CANTAGNAC.

J'ai vu par là
Des granges, une étable
Dont nous pourrions, au moment favorable
Faire nos magasins si, par hasard, cela
Ne vous dérangeait point !

CLAUDE.

Eh ! monsieur, au contraire.
Nos soldats ont, en cette guerre
Bien moins manqué de poudre que de pain.
Soyez le bienvenu ! soyez mon hôte !

CANTAGNAC, à part.

Enfin !
Me voilà dans la place !

Regardant à la dérobée autour de lui.

Eh ! sa femme !
N'est donc pas là !

Comme prenant un parti, s'approchant de Jeanne.

Votre mari, madame,
Est bien l'homme parfait que l'on m'avait dépeint !

CLAUDE.

Vous vous trompez, monsieur ! Ma femme est chez sa mère !
Mademoiselle est ma parente, seulement.

CANTAGNAC.

Pardon ! mais je verrai, ce soir probablement
Madame Ruper ?

CLAUDE.

Non !

Rompant l'entretien.

Si l'examen vous tente.
Voulez-vous voir pour ces magasins ?

CANTAGNAC, empressé, s'inclinant.

Certe !

CLAUDE, en passant près d'Antonin.

Attends !

CANTAGNAC, au moment de sortir.

Madame Ruper est pour quelques jours absente ?

CLAUDE.

Pour quelques jours... peut-être pour longtemps !

CANTAGNAC, à part, contrarié.

Ah !

Tous sortent, moins Antonin.

SCÈNE V

ANTONIN, seul.

« Pour quelques jours ! pour longtemps ! »
Ah ! pour toujours peut-être
Que n'en est-il ainsi ?
L'aimer !... Aimer la femme de mon maître !
Incurable souffrance et dévorant souci !
Songer qu'elle est sa femme

Et ne pouvoir l'arracher de mon sein,
L'herbe vénéneuse au germe malsain
Qui m'empoisonne jusqu'à l'âme
Implacable fatalité !
Devant l'ineffaçable image
Rester sans force, sans courage
Me complaire en ma lâcheté !

Heureux, ô bien heureux ceux qui s'en vont sans rêves
Vers l'inconnu, vers l'avenir.
Et dont les heures passent, brèves,
Sans désir et sans souvenir
Ceux qui dans leur pure allégresse
Entrevoient les bonheurs permis
Et que l'espérance caresse
Comme des enfants endormis !

Allons, soldat, ne rêve plus, travaille !
Songe à la prochaine bataille
Et que ton cœur ardent tressaille
D'un noble espoir et non d'un amour insensé !

Il se rassied et se remet à l'œuvre. — Delphine paraît en pelisse de voyage.

SCÈNE VI

ANTONIN, DELPHINE.

DELPHINE, apercevant Antonin qui ne l'a pas vue entrer.

Antonin !

ANTONIN, en sursaut, effaré.

Vous, madame !

Madame Ruper !... Ah !...

DELPHINE.

On ne m'attendait pas !

A part.

Le pauvre enfant, il tremble

ANTONIN.

Dieu tout puissant ! Hélas !

DELPHINE.

Où donc est mon mari ?

ANTONIN.

Le général...

A part.

Ensemble

Ici, jamais ! Je dois partir; je partirai !
Le général, madame, il vient à l'instant même
De sortir, mais je vais...

DELPHINE.

Rien ne presse. J'aurai
Tout le temps de le voir bientôt.

A part.

Ah ! comme il m'aime.
Que de tendresse pure en son cruel émoi
Et qu'on pourrait l'aimer !

Haut.

Allons, pardonnez-moi.
J'ai dû troubler quelque très grave tâche.

Tandis qu'il prend en tremblant la main que lui tend Delphine.

A tout à l'heure !

Elle lui fait un geste amical et s'en va légèrement par l'autre porte latérale.

ANTONIN, un instant seul.

Oh ! lâche ! lâche !

Moi qui me croyais fort, elle n'étant pas là !
Ah ! pourquoi donc est-elle revenue !
Oui... sa voix me rend fou ! Mon âme toute nue
M'apparaît en sa honte horrible !...

Regardant vers le fond.

Ah ! le voilà !

SCÈNE VII

ANTONIN, CLAUDE.

CLAUDE.

Antonin ! Le rapport.

ANTONIN.

J'achève.

Il écrit encore rapidement quelques mots et se lève, présentant son travail à Claude.

CLAUDE.

Bien ! donne !
Où t'emporte ton rêve ?
Ta main tremble ; qu'as-tu ?
Quelqu'un t'a-t-il surpris ?

ANTONIN.

Général, je n'ai vu
Que madame Ruper.

CLAUDE, un peu saisi.

Ah ! de retour !... Sa mère ?

ANTONIN.

Elle ne m'a rien dit.

CLAUDE.

Rien ! aucune raison !
Allons ! en somme, elle a sa place en ma maison,
Qu'elle y demeure en paix.

ANTONIN.

A présent, qu'ai-je à faire ?

CLAUDE.

Porter ce message et nous revenir.

ANTONIN.

Bien, cela, pour demain, mais, l'avenir ?

CLAUDE, étonné, le regardant.

Quoi de plus ?

ANTONIN.

Général, ah ! je vous en supplie
Mon devoir rempli, comblez tous mes vœux,
Faites que l'on m'envoie en Italie.

CLAUDE.

Ingrat ! c'est là ce que tu veux !
Toi mon seul confident en l'épreuve où nous sommes !

ANTONIN.

Ingrat ! Je serais le dernier des hommes
Si j'étais un ingrat et si je n'adorais
Mon protecteur, mon père,
Non, je vous adore et je vous vénère.

CLAUDE.

Tu veux alors garder quelques secrets

ANTONIN.

Je n'ai point de secrets.
Je suis malheureux!

CLAUDE.

Reste! ta souffrance
Est de celles que ne saurait guérir l'absence,
C'est un mal que le temps aura plus vite usé
Si tu vois chaque jour celle qui l'a causé.

ANTONIN.

Que voulez-vous dire?

CLAUDE.

Ah! pauvre âme!
N'ai-je pas deviné ton amour pour ma femme?

ANTONIN.

Ah! Dieu! vous voyez bien qu'il faut m'abandonner!
Grâce! pardon!

CLAUDE.

Je n'ai rien à te pardonner.
Amoureux, ta jeunesse est la seule coupable
La douleur qui t'accable
Ne peut que te venir de ton honnêteté
Et ta force réside en ta sincérité.
Cette femme n'est plus pour moi qu'une étrangère.
Si tu savais ce que j'en ai souffert.
Si je t'offrais mon cœur ouvert,
Tu la mépriserais. Non! j'aime mieux me taire,

Le mépris salutaire
Est un triste moyen. Le devoir te suffit.
Serre la main de ton ami, de ton grand frère
Et va faire demain selon ce que j'ai dit.

. . . . . .

N'aime pas cette charmeresse :
Ce n'est pas seulement ta naïve tendresse,
Ce n'est pas seulement ton cœur
Qu'elle demanderait. Ce serait ton honneur
Peut-être. Échappe à ce supplice.
Redoute le noir maléfice
Qui te jetterait dans ses bras.
Ne l'aime pas! ne l'aime pas.

Sans un mot, Antonin s'éloigne. Au même instant paraît Delphine. Elle a quitté sa pelisse, elle est en robe du matin. Elle aborde Claude qui à sa vue est resté immobile, très froid, l'attendant venir.

SCÈNE VIII

CLAUDE, DELPHINE.

CLAUDE.

Vous, madame?

DELPHINE.

Oui, c'est moi, Claude, et je vous demande
D'ajouter une faveur grande
Au pardon naguère accordé!
Je ne reviens pas l'âme amère,
Dans ma retraite solitaire
Mon avenir s'est décidé

Je me suis dit — cela vous touchera peut-être
Que je me devais à mon maître
Je n'ose dire à mon époux, à mon ami!

Essayant de sourire.

Vous savez, je ne fais jamais rien à demi.

CLAUDE, grave.

Je le sais.

DELPHINE.

Donc je viens fermement résolue
A vivre simple, austère, heureuse à ce foyer!
Ainsi que vous m'auriez, hélas! toujours voulue.
Oh! combien je gémis d'avoir pu l'oublier!
Une autre a pris ma place.

CLAUDE.

Ah! par le ciel, silence!
Oubliez-vous de quelle idéale innocence
Vous parlez!

DELPHINE.

Claude, ah! Dieu, me méconnaissez-vous?
Mon cœur est juste, allez, bien que jaloux.
Je ne réclame pas votre amour.
Pas encore!
Fière pourtant d'un nom, le vôtre, qu'on honore
Je veux, je l'avoue hautement
Avoir aussi ma part de son rayonnement.

CLAUDE.

Bien. Reprenez ici dignement votre place
Si tout entre nous est mort à jamais

De ma mémoire, au moins, l'outrage ancien s'efface.

Elle s'incline, fait un mouvement vers lui. D'un geste discret il l'arrête puis à lui-même.

La pauvre égarée !... Ah ! que je l'aimais !...

DELPHINE.

Il ne sait rien !...

Rentrent Cantagnac, Jeanne, et le groupe principal des officiers.

SCÈNE IX

LES MÊMES, CANTAGNAC, JEANNE, OFFICIERS.

CANTAGNAC, l'air ravi.

Parfait ! Beau parc ! Bons paturages !

Il voit Delphine et s'arrête.

CLAUDE, présentant Cantagnac à Delphine.

Monsieur Cantagnac. Madame Ruper !

JEANNE.

Delphine !

DELPHINE.

Jeanne !

CANTAGNAC.

Agréez mes hommages,

Madame.

A part.

Elle enfin !

A Delphine.

Si j'étais expert

En l'art de la galanterie
Je vous ferais sans flatterie
Le madrigal le plus charmant !
Mais, mon Dieu, je suis seulement
Cantagnac de Marseille, un homme sans malice
Bon connaisseur en blés comme en épices.

DELPHINE, riant.

Et vous êtes ici, monsieur, le bienvenu.

Avec entrain.

Voyons, messieurs, l'ennemi vous condamne
Au repos, mais nul n'est tenu,
Je pense, de mourir d'ennui... Voulez-vous, Jeanne,
Par un concert, par quelque jeu,
Que nous cherchions tantôt, à l'égayer un peu
Ce logis que la guerre
Vous a fait, n'est-ce pas, terriblement austère ?
Le permettez-vous, général ?

CLAUDE.

Volontiers !

DELPHINE.

Bon ! un concert ! un bal !
Vite, messieurs, courez les plaines,
Courez les castels d'alentour ;
Aux bergères, aux châtelaines,
Faites requête tour à tour
Et que tantôt, durant une heure,
Vienne Chloé, vienne Chloris
Viennent les Grâces et les Ris
Charmer cette demeure !
Nous danserons
Et nous rirons
Au nez de l'ennemi ! Demain, nous le battrons !

LES OFFICIERS.

Bravo ! dansons ce soir ! Demain nous le battrons !

Tous sortent à la suite de Claude. Delphine va sortir à son tour. Cantagnac l'arrête d'un geste.

SCÈNE X

CANTAGNAC, DELPHINE.

CANTAGNAC.

Madame, un mot !
Combien voulez-vous pour me vendre
Le projet de votre mari ?

DELPHINE, interloquée.

Que dites-vous ?

CANTAGNAC.

Projet habilement mûri,
D'où la victoire peut dépendre,
Et qu'il nous faut !

DELPHINE.

Vous plaisantez.

CANTAGNAC.

Ah ! madame, restez !
Sur ce terrain, jamais je ne plaisante.

L'affaire est importante,
La voulez-vous traiter ?

DELPHINE, avec effarement.

Ah ! qui donc êtes-vous ?

Avec mépris.

Un espion ?

CANTAGNAC.

Si vous voulez !

DELPHINE.

Là, devant tous,
Je vais le dire à mon mari !

CANTAGNAC.

Mauvaise affaire !
Vous y perdriez trop ! le mieux est de vous taire
Et d'écouter. Il nous faut ce projet !
Pour que vous consentiez à ce que je demande,
Dois-je vous raconter, madame, une légende
Dont vous êtes l'aimable objet ?...
Un soir de la dernière année
Une femme fuyait au bras de son amant...

DELPHINE, terrifiée, à part.

Il saurait !...

Haut.

Cette femme ! Elle fut pardonnée !

CANTAGNAC.

Pour cette heure d'égarement,

Oui, je sais... Mais elle allait être mère.
Lui ne savait que l'adultère.

DELPHINE.

Ah !...

CANTAGNAC.

Il fallait absolument
L'éloigner...

DELPHINE.

C'est faux !

CANTAGNAC.

Une lettre
Aux Jacobins dénonça comme traître
Ce soldat sans reproche... On le mit en prison...
Quand il revint en sa maison
Lui fîtes-vous connaître
L'auteur de cette trahison ?
Avez-vous confessé ce crime enfin, madame ?
Vous en a-t-il de même accordé le pardon ?

DELPHINE.

Ah ! c'est infâme.
C'est faux ! c'est faux ! c'est faux !

CANTAGNAC.

Eh ! non !
Nous en avons la preuve
De votre main... Voulez-vous voir ?

Il tire un portefeuille et va l'ouvrir. Elle l'arrête d'un geste, vaincue, écrasée.

Terrible épreuve !
J'en conviens, chère belle... Allons, vous céderez !

DELPHINE, à elle-même, avec énergie.

Je lutterai !

CANTAGNAC, légèrement.

Le prix ? celui que vous voudrez.

Il sort.

ACTE DEUXIÈME

L'après-midi du même jour. Une autre partie de la maison de Claude. Pièce ouverte sur le parc.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAUDE, DELPHINE, JEANNE, OFFICIERS, INVITÉS, DAMES.

Au lever du rideau tous les invités sont réunis en divers groupes. Une jeune femme est au clavecin, dans le fond, exécutant un trio avec deux jeunes gens, dont l'un joue de la musette et l'autre de la vielle. Delphine est assise au premier plan.

DELPHINE, à elle-même, dans une sombre rêverie.

Ah ! s'il m'aime vraiment, je serai la plus forte,
Il pardonnera le passé.
Mais, si son cœur reste glacé,
Et si cet homme en vient à parler, je suis morte !

Un silence pendant lequel la musique au clavecin continue. Regardant à la dérobée vers Claude, qui est dans un groupe près de Jeanne.

Ah ! si je pouvais le rendre jaloux !

Après un temps nouveau, étudiant la physionomie de Jeanne et de Claude.

S'il ne m'aime plus, il l'aime donc, elle !

Eh bien, que le sort se révèle !
Et que ce soit la paix ou la guerre entre nous !

Elle se lève. Au même instant la jeune femme et ses deux partenaires terminent brillamment le trio et viennent en scène escortés de quelques amis.

VOIX DE TOUTES PARTS.

Bravo ! bravo !

CANTAGNAC.

Bravo ! quel talent ! quelle âme !

Se rapprochant de Delphine et tout bas.

Avez-vous réfléchi, j'attends ;
Demain, il ne serait plus temps.
Et si le général vous tient rigueur, madame
A défaut de l'époux.

Montrant Antonin.

Ce jeune homme vous reste et j'attends plus encore
De lui qui vous adore
Et se ferait damner pour vous.

DELPHINE.

De grâce !...

CANTAGNAC, venant à Jeanne.

A vous, mademoiselle !

JEANNE.

Pardonnez-moi, monsieur, je ne sais rien
Que de rustiques chants de ce pays.

CANTAGNAC.

Eh bien !
C'est charmant !

JEANNE.

C'est une vieille chanson lorraine.

Très simplement.

S'en est allée au Bois Chesnu,
Dévotement, notre sœur Jeanne,
Là, saints et saintes elle a vus
Lorri, Lorraine!
Saints et saintes lui ont parlé
Lorri, Lorra!

Saints et saintes lui ont parlé,
Ont dit: Va-t'en, Jeanne, ma Jeanne,
Monte sur un grand palefroi
Lorri, Lorraine!
Va-t'en devers ton gentil roi
Lorri, Lorra!

Va-t'en devers ton gentil roi
Porte l'épée avec la lance,
Et fais selon que Dieu voudra
Lorri, Lorraine!
Et marche ton chemin tout droit
Lorri, Lorra!

Les officiers et les autres assistants, comme entraînés par le mouvement de la ronde, chantent avec Jeanne ce dernier couplet.

A marché son chemin tout droit.
A sauvé le pays de France
Pour ce, grand renom gardera
Lorri, Lorraine!
Pour ce, Jeanne plus ne mourra
Lorri, Lorra!

DELPHINE, un peu ironique, regardant Jeanne.

Vraiment, on ne pouvait mieux finir, et, je pense
Que voici venir le tour de la danse.
Allez, messieurs ! invitez-nous !
La musique est par là...

A Jeanne.

Jeanne, quand partez-vous ?

JEANNE.

Ma mère a dit demain ! Notre tâche est remplie,
N'est-ce pas, maintenant, puisque vous êtes là ?

CLAUDE, à part.

Demain !

DELPHINE, très détachée.

Mais, où donc est Antonin ? Le voilà !
Ah ! le félon chevalier qui m'oublie !

Avec un regard vers Claude.

Rien... rien ne peut l'émouvoir !

A Antonin.

Votre bras.
C'est une valse. Eh bien ! ne m'entendez-vous pas ?
Allons !

Elle a pris le bras d'Antonin et sort avec lui. Au fond, elle s'arrête un instant, jette un dernier regard vers Claude et Jeanne et sort en valsant avec Antonin.

SCÈNE II

CLAUDE, JEANNE.

Jeanne et Claude sont venus peu à peu en scène, où bientôt ils demeurent seuls, tous les autres personnages s'étant retirés vers le fond.

CLAUDE.

Ainsi, c'est dit; vous partez, Jeanne ?

JEANNE.

Il le faut ! Ma mère voudrait
Revoir notre vieux toit dans la vieille forêt !

CLAUDE.

Vous aviez refait mon courage.
Par vous je m'étais relevé...
Et vous voilà d'un mot, détruisant votre ouvrage,
M'arrachant au repos par vos soins retrouvé.

JEANNE.

J'ai rempli la tâche modeste
Qui me retenait près de vous,
Et le pur souvenir me reste
De ces jours consolants et doux.
Et là-bas à l'ombre des chênes,
Par la grande voix du canon,
L'écho des victoires prochaines
Nous apportera votre nom.

CLAUDE.

Oui ! de prochains combats termineront la guerre,
Mais rien ne sera plus ici, comme naguère...

JEANNE.

Delphine est revenue, et son pieux devoir
Elle l'accomplira mieux que l'amie absente.

CLAUDE, amèrement.

Delphine !... c'est vrai !... son devoir

A lui-même.

O pensée ardente et dévorante,
Loin de moi ! — Chère enfant, au revoir !

JEANNE, lui tendant la main.

Au revoir,
Nous nous dirons adieu, mais seulement ce soir.

Elle s'éloigne doucement. Claude la reconduit jusqu'à la porte et revient très ému.

SCÈNE III

CLAUDE, DELPHINE.

DELPHINE, qui est entrée en scène au même moment.

Claude !

CLAUDE, s'arrêtant, la regardant.

Eh bien ! madame ?

DELPHINE.

J'ai vu des larmes dans vos yeux,
Là, quand vous reveniez ! Si vous compreniez mieux
Quelle souffrance est en mon âme,
J'oserais vous parler...

CLAUDE, simplement.

Mais, parlez-moi, madame!

DELPHINE, le regardant.

Vous aimez Jeanne!

Violent mouvement de Claude.

CLAUDE.

Ah! ne savez-vous pas
Qui, vraiment, vous remplace en mon âme meurtrie
Et vers qui j'ai tendu les bras?
Mon seul amour, c'est ma malheureuse patrie.
Hélas! j'ai pu rêver un jour
De vous associer à moi dans cet amour;
Aujourd'hui, je n'ai d'espérance
Qu'en elle! Je n'ai d'autre avenir que le sien,
Pour épargner le sang des veines de la France
Je voudrais donner tout le mien!
Vous le voyez, je suis loin de vous, je n'écoute
Qu'une voix! Vous, je ne vous entends plus;
Nous pouvons suivre encor longtemps la même route
Mais tous nos liens sont rompus.

DELPHINE, ardemment, près de lui.

Non! l'absence a rallumé l'étincelle
Du foyer que je croyais mort,
Et mon amour est fort d'une force nouvelle.
Est-ce ma faute à moi? Non, c'est celle du sort
Si tu m'aimes toujours et si je t'aime encore!
Oui, je mets ton amour au-dessus de ta gloire
Et ton cœur te dit de me croire;
Car tu m'aimais jadis, tu m'aimais ardemment,
Et ton premier baiser d'homme, d'époux, d'amant,
C'est moi qui l'ai reçu! C'est cela qui nous lie,
C'est moi! Ne me dis pas qu'un tel passé s'oublie.

CLAUDE, à mi-voix.

Vous m'aimez toujours et me le jurez
Malgré les serments parjurés,
Et vous voulez encore, comme autrefois, que j'aime!

Haut.

L'amour que vous avez jadis tué vous-même,
Hélas ! rien ne nous le rendra
Rien ne le ressuscitera.
Vivez à mon foyer, vertueuse, honorée,
Mais elle est morte en moi l'épouse et l'adorée.

DELPHINE, avec une passion grandissante.

Je revenais pleine d'amour,
Tout entière à cette pensée
Je me disais : Voici le jour
Qui verra mon âme apaisée !
Au seuil même de ta maison
La fatalité m'a saisie.
Il me faut, entends-tu, ton amour, ton pardon,
Oui, le pardon complet des hontes de ma vie
Sinon, je suis perdue et tu l'es avec moi !
Ne m'ôte pas mon seul espoir, ma seule foi.
Aime! Pardonne!
Dis que, sur terre enfin, moi vivante, personne
Ne pourra désormais s'élever entre nous!
Dis, sois mon rédempteur, mon amant, mon époux !

CLAUDE.

L'amour est mort, vous dis-je, et c'est perdre sa peine
Que vouloir l'évoquer encor.

DELPHINE, farouche.

Ce qui va naître, alors, entre nous, c'est la haine
Puisque l'amour est mort.

Soit : il faut que j'aime ou que je haïsse
Prends garde! Un mot décidera.
S'il faut que tout ce qui m'est cher s'anéantisse,
Sur tout ce qui t'est cher ma haine pèsera.

CLAUDE, éclatant.

Créature d'enfer, ta noirceur se révèle
Et te voilà bien telle
Que je te devinais!
C'est en parlant d'amour, en implorant ta grâce,
Qu'humblement tu me revenais
Ah! j'aime mieux te voir aux lèvres la menace
De tout anéantir...
Que l'hypocrite repentir.
Pauvre damnée, écoute! Aime, hais, peu m'importe
Mais si quelque jour, ta haine t'emporte
Jusqu'à toucher à ceux que j'aime, à mon honneur
De soldat, à l'œuvre sacrée
A laquelle ma vie est ici consacrée
Je te tue, et cela, je le jure par Dieu!

DELPHINE, se redressant.

C'est bien, j'y songerai.

CLAUDE.

Va, maintenant! Adieu.

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte. — Nuit claire au dehors. — Lampes allumées sur les consoles.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAUDE, seul.

« Sa haine! » a-t-elle dit! Quel projet ténébreux
Se forme en son esprit?... Ces regards furieux
Et ces mots menaçants!... Un malheur est dans l'ombre,
Antonin triste, sombre!...
Ah! j'ai peur!...
Je verrai, je saurai, j'apaiserai mon cœur!

Il marche lentement vers la baie ouverte sur le parc baigné de lumière.

Qu'elle est douce la nuit, claire, calme et sereine.
Quel silence et quelle splendeur.
O nature, pourquoi sur la misère humaine
Ne répands-tu pas la même douceur?

Grande montagne parfumée
Où j'essayai mes premiers pas,
Horizon vers lequel ma mère bien-aimée
En souriant m'élevait dans ses bras,
Soyez mes conseillers, mes témoins, n'est-ce pas?

Révélez-moi de Dieu la suprême sentence,
Oui, faites en ma conscience
Passer vos divines clartés!
Ils viennent, je le sens, les instants redoutés
Où je dois juger cette femme,
Voyez le trouble de mon âme.

Homme ai-je bien le droit de punir comme Dieu?
Dans la pureté du ciel bleu
Manifestez-vous par un signe!
Mon jugement vous est soumis.
S'il faut frapper, je me résigne.
S'il faut absoudre encor, Dieu bon, je vous bénis!

SCÈNE II

CLAUDE, JEANNE.

JEANNE, venant sans qu'il l'ait vue.

Voici l'heure.
Claude, où je dois vous dire adieu!

CLAUDE, brusquement, se levant.

Ah! quoi? Déjà!

JEANNE.

Selon mon vœu
Vous ne resterez plus seul en cette demeure
Je m'en vais l'esprit rassuré!...

CLAUDE.

Vous vous en allez, c'est donc vrai?
Vous vous en allez sans regret ni peine
Le cœur léger, l'âme sereine
Tandis que moi...

Instinctivement.

Jeanne, ne partez pas.

JEANNE.

Que dites-vous?

CLAUDE.

Je dis que je suis las,
Las de me mentir à moi-même,
Jeanne, je dis que je vous aime!

Mouvement de Jeanne.

Ah! ne répondez pas! Allez!
Je comprends bien votre silence,
Vous souffrez la même souffrance
Et nos deux cœurs sans espérance
Loin de leur paradis demeurent exilés;
Mais du moins, s'il n'est plus d'aurore
Pour nous, s'il n'est plus d'avenir,
En nous disant adieu, Jeanne, effeuillons encore
La pâle fleur du souvenir.

JEANNE.

Puisqu'il faut rompre le silence
Par moi sévèrement gardé,

Claude, mêlons notre souffrance ;
Mais par le devoir seul, que l'amour soit guidé !

Elle le regarde un instant en silence puis, avec franchise.

Je vous aime, et d'un cœur très fier je le proclame
Je vous aime, ami, pour votre bonté,
Pour la noblesse de votre âme,
Pour votre pure loyauté !
Il me semble qu'aucune femme
Ne saurait aimer comme moi.
Vous et Dieu m'inspirez, Claude, la même foi !
Je crois en vous, je crois à votre destinée
Et parmi ceux à qui cette tâche est donnée
D'arracher la patrie au joug des ennemis,
C'est au rang le plus haut que mon cœur vous a mis

CLAUDE, extasié.

Oh ! Jeanne ! Jeanne !

JEANNE.

Je vous aime !
Je veux vous le redire en cet adieu suprême
Ce n'est pas dans le temps, c'est dans l'éternité
Que Dieu consacrera notre pure tendresse
Et que nous goûterons l'ivresse
De l'amour immortel en sa sérénité

Bravement.

Par des liens sacrés vous tenez à la terre
Telle que je suis là, vous ne me verrez plus,
Nous nous retrouverons un jour dans la lumière
Où planent les élus
Adieu ! Je sais le fond de votre cœur. Silence !

Elle lui pose légèrement la main sur le front et lui sourit longuement. Ils demeurent ainsi un instant, comme inconscients, s'abandonnant à l'extase de cet adieu. Delphine paraît, les voit.

SCÈNE III

LES MÊMES, DELPHINE.

DELPHINE, avec une ironie froide.

Voilà comme les anges
Savent se faire aimer!
Ah! je comprends qu'elle ait pu vous charmer
La voilà, la consolatrice.
Un masque de vertu sur un front éhonté!

CLAUDE, se précipitant vers elle.

Misérable! Ah! c'est trop!

Il se contient.

Non!

Doucement à Jeanne.

Allez, chère enfant,
Allez, pure, allez, sainte, allez, vous que défend
L'ineffable candeur dont votre front rayonne,
Ame blanche comme les lis
Planez au-dessus de nos fanges
Je vous en prie! Adieu!

Jeanne sort lentement. Il la regarde s'éloigner, puis se retournant, avec résolution, vers Delphine.

Un seul mot, maintenant : L'air qu'on respire ici
Est funeste; il nous souffle un esprit de colère.
Retournez donc chez votre mère
Et, cette fois, demeurez-y!

Il sort.

SCÈNE IV

DELPHINE, seule, puis CANTAGNAC.

DELPHINE, avec rage.

Il me chasse ! Il me chasse !
Avec quel dur mépris et quel regard de glace !
Ah ! je me vengerai !

CANTAGNAC, paraissant furtivement.

Vous vous perdez, si vous tardez un seul instant.
Le message ! Il le faut ! J'attends !

Il disparaît.

DELPHINE.

Oui, je ne compte plus avec ma conscience
Et je n'ai plus qu'un rêve : la vengeance.
Va, je te briserai,
Toi qui me refuses la vie.
Je te prendrai l'honneur et je m'en vanterai.
Je n'aurai ma haine assouvie,
Lâche ! qu'à te crier : « Si ton œuvre est brisée,
» Ton orgueil détruit, ta gloire écrasée,
» C'est par moi, par moi seule, et je m'en applaudis. »

Regardant par le fond avec une joie féroce.

Antonin !

Violemment elle défait ses cheveux et arrache son corsage. Dans ce désordre, elle se jette à la rencontre d'Antonin au moment où il apparaît sur le seuil. A sa vue, il s'arrête troublé, épouvanté.

SCÈNE V

DELPHINE, ANTONIN, plus tard, CLAUDE.

DELPHINE.

Malheureux enfant !... Quelle folie !

Lui prenant les mains, le regardant bien en face.

Vous avez dit à mon mari que vous m'aimiez.

ANTONIN, balbutiant.

Qui vous l'a dit ?

DELPHINE.

Lui-même ! Ah ! pour briser ma vie,
Que vous avais-je fait ? Si vous saviez...
Oui... vous m'avez perdue.
Frémissante, éperdue,
Sans plus rien calculer, j'ai dit en l'entendant :
« Il m'aime, c'est vrai, comme il est vrai que je l'aime ! »
Vous l'aviez pris pour confident,
Alors j'ai fait de même.

ANTONIN.

Dieu du ciel, vous m'aimez !

DELPHINE.

Pour quelle autre raison
Serais-je revenue ici... dans sa maison ?...
Et maintenant... il m'a chassée
Si durement... Voyez !...
Ah ! vous ne le connaissez pas.

ANTONIN.

Vous m'aimez ?...

Comme fou, à lui-même.

Rêve ! Délire ! Extase !...

Elle m'aime !

DELPHINE.

Ah ! c'est ton devoir
De fuir et d'oublier ma parole imprudente.

ANTONIN.

Oui, l'abîme ouvert m'épouvante.
Mais en vain, je veux ne rien voir,
En vain, je veux le méconnaître,
Cet amour qui prend tout mon être :
Il me possède à tout jamais !

Revenant à lui.

Ah ! c'est horrible !... Et je vais, lâche,
Déserter maintenant ma tâche !
Non ! non...'

DELPHINE.

Il ne faut plus songer que tu m'aimais.
Il ne faut plus songer au destin qui m'accable.
Abandonne-moi !

ANTONIN.

Qui ? moi ?
Je t'abandonnerais !

DELPHINE, ardemment.

Eh bien ! nous partirons.

ANTONIN, troublé.

Un devoir périlleux m'appelle...

DELPHINE.

Oui, ce message...
Je sais... et je prétends égaler ton courage,
Peut-être par la mort nous nous rachèterons.

ANTONIN, exalté.

Par la mort, tu l'as dit! O refuge suprême
Le seul contre la honte!
Ah! je t'aime, je t'aime!

Fiévreusement.

Fuyons! mais il faut que la tête haute
Je puisse dire, un jour, à quel point je t'aimais,
Et que cet aveu soit le rachat de ma faute!
Je dois avant tout porter ce message.
Partons ensemble, et si Dieu l'ordonne, mourons!
Viens, le devoir fait, la tâche remplie,
Tout entiers pour jamais à l'amour qui nous lie,
Épargnés, pardonnés, nous nous retrouverons!

DELPHINE.

Viens donc où le destin nous mène,
Viens, disparaissons pour toujours,
Allons, loin de la foule humaine,
L'un à l'autre achever nos jours.
Oublions tout, hormis nous mêmes,
Et sois tout à moi, si tu m'aimes.

Il est à ses pieds, dans ses bras. Subtilement elle lui a dérobé le message. Elle se lève vivement, avec un cri de joie farouche.

Je l'ai!

Il ne comprend pas tout d'abord.

ANTONIN, éperdu.

Que fais-tu?

DELPHINE.

Je me venge! Je n'ai pas la sotte vertu
De ton maître! Non! non! blessure pour blessure

Criant vers le fond.

A moi, Cantagnac!

CLAUDE, soudainement apparu, un pistolet à la main.

Ah! voleuse, tiens!

Il fait feu. Elle tombe, laissant échapper le message. Un moment de stupeur a suivi l'acte meurtrier de Claude. Bientôt il relève la tête, et montrant à Antonin la lettre restée aux pieds de Delphine morte.

Va! j'ai fait mon devoir, maintenant, fais le tien!

FIN

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 11872-6-96. — (Encre Lorilleux).

DERNIÈRES PIÈCES PARUES

fr. c.

PAUL ALEXIS et GIUSEPPE GIACOSA

La Provinciale, pièce en 3 actes 2 »

PIERRE BARBIER

La Preuve, pièce en 1 acte... 1 »

ALEXANDRE BISSON

Le Député de Bombignac, comédie en 3 actes..... 2 »

ERNEST BLUM ET RAOUL TOCHÉ

Les Femmes des amis, com. 3. a 2 »
Madame Mongodin, com. 3. a... 2 »
La Maison Tamponin, com. 3. a. 2 »

ALFRED BONSERGENT

Malgré tout, pièce en 1 acte... 1 »

EDMOND COTTINET

Vercingétorix, drame en 5 actes 2 »

ERNEST DAUDET

Tout se paye, drame en 1 acte. 1 »

ALEXANDRE DUMAS FILS

L'Ami des femmes, com. 5 actes 2 »
La Princesse de Bagdad, comédie en 3 actes..... 2 »

ALEX. DUMAS et AUG. MAQUET

Monte-Cristo, drame en 3 actes 2 »

LOUIS GALLET

Frédégonde, drame lyrique, 5 a. 1 »

AUGUSTE GÉNÉRÈS

Frédérique, pièce en 4 actes... 2 »

HENRI LAVEDAN

Le Prince d'Aurec, com. en 3 actes..... 2 »

GEORGES LECOMTE

Mirages, drame en 5 actes.... 2 »

JULES LEMAITRE

Le Pardon, comédie en 3 actes 2 »
L'Age difficile, com. en 3 actes 2 »

LE SAGE

Arlequin colonel, opéra-comique en 2 actes..... 2 »

PAUL MAHALIN

Valmy, drame hist. en 5 actes. 2 »

HENRY MEILHAC

Décoré, comédie en 3 actes... 2 »
Gotte, comédie en 4 actes..... 2 »
Margot, comédie en 3 actes... 2 »
Villégiature, comédie en 1 acte 1 50

HENRY MEILHAC et LOUIS GANDERAX

Pepa, comédie en 3 actes..... 2 »

HENRY MEILHAC et PHILIPPE GILLE

Ma Camarade, pièce en 5 actes. 2 »

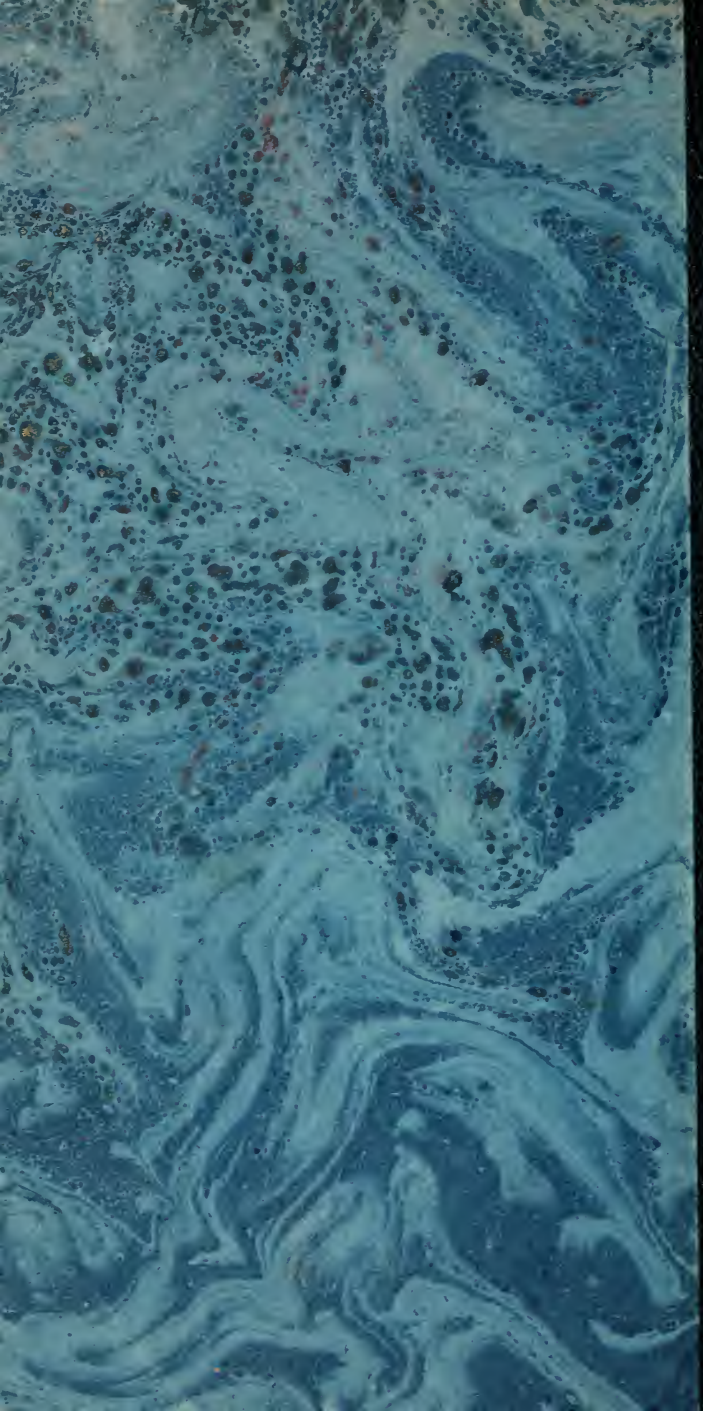
PAUL MEURICE et AUG. VACQUERIE

Antigone..... 4 »

ÉDOUARD PAILLERON

Cabotins ! comédie en 4 actes. 2 »

XAVIER ROUX

Trop tard, comédie en 1 acte. 1 50

Paris. — Imprimerie A. Delafoy, 3, rue Auber.